



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





7/10/1936
C

[Signature]

de Boyer
d'Argens.

ouvrage mis à l'Index.

1936/1938.

— 4-Index.

AC

23

A68

1754

v.1

LETTRES
CABALISTIQUES,
TOME PREMIER.

LETTERS
AND
JOURNALS
OF
JAMES B. HARRIS

LETTRES
CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre deux Cabalistes, divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur Astaroth.

NOUVELLE EDITION,
Augmentée de nouvelles Lettres & de
quantité de Remarques.

TOME PREMIER.
Argens, Jean Baptiste de Boyer, marquis d'



A LA HAYE,
Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LIV.

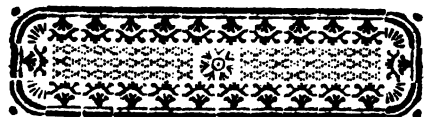
Librarian
Lit. of Congen
8-12-31
24499
7v-

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY



ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

125 WEST 47TH STREET, NEW YORK 17, N.Y.



PRÉFACE GÉNÉRALE.

LE s trois éditions que le Libraire a faites de ces Lettres en feuilles périodiques, ayant été vendues presque aussi-tôt qu'elles ont été achevées, j'ai cru que je ne pouvois mieux rémoigner ma reconnoissance au Public, qu'en rendant cette quatrième édition beaucoup plus correcte que les précédentes, & en l'augmentant considérablement.

Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit souvent ailleurs, au sujet du rapport & de la connexion qu'ont ces Lettres avec les *Lettres Juives* & avec les *Chinoises*. Ces trois Ouvrages n'en font réellement qu'un

Tome I.

* a

seul, qu'on peut, & qu'on doit même réunir sous le nom général de *Correspondance Philosophique, Historique & Critique* qu'ils portent également tous les trois. Voulant donner une Critique générale des mœurs & des coutumes des Peuples anciens & modernes, je formai l'idée de faire voyager un Juif dans toute l'Europe & dans les principales parties de l'Afrique, un Chinois dans l'Asie & dans les pays Septentrionaux; mais il me sembloit que quant à ce qui regardoit les usages des Anciens & le caractère des grands hommes, morts depuis plusieurs années, je pourrois donner plus de vivacité & plus d'enjouement à ce que j'en dirois, si je les introduisois eux-mêmes sur la scène, & les faisois parler les uns avec les autres comme s'ils avoient été vivans. L'idée de deux Cabalistes qui sont en relation avec des Esprits terrestres, aériens, &c. s'of-

frit à mon esprit ; j'en profitai d'autant plus volontiers , que je compris qu'elle me fourniroit aisément , toutes les fois que je le souhaiterois , le moyen de faire des Dialogues dans le goût de ceux de *Lucien*. Ce projet m'a réussi heureusement , & quatre éditions considérables que l'on a faites dans deux ans des *Lettres Cabalistiques* , semblent devoir m'assurer qu'elles ont trouvé plusieurs Lecteurs auxquels elles n'ont pas déplu.

Je n'ai point cherché dans cet Ouvrage à critiquer , ni les Personnes , ni les Ecrits par le plaisir de médire ; j'ose protester que l' amour de la vérité m'a conduit uniquement. Je puis m'être trompé dans les jugemens que j'ai faits ; si cela est , on doit attribuer mes fautes à tout autre motif qu'à celui d'avoir voulu flétrir l'innocence. J'ai été si craintif dans mes critiques , que j'ai même épargné les gens con-

iv P R E F A C E

tre lesquels il semble que j'ai écrit le plus vivement. Il n'a pas tenu aux Réverends Peres Jésuites & à leurs Secrétaires les Journalistes de Trévoux, qu'on ne me regardât comme l'homme du monde le plus dangereux, parce que j'ai fait parler dans quelques Dialogues deux ou trois de leurs Peres un peu trop naturellement, & un peu trop véritablement. Cependant, sans vouloir ici apporter tout ce qui pourroit pleinement me justifier, je dirai seulement qu'au gré de bien des Savans j'ai été trop retenu sur le compte des Jésuites dont j'ai parlé dans cet Ouvrage. Qu'il me soit permis de placer ici le jugement qu'a porté un des plus illustres Savans de l'Europe, *des Lettres Cabalistiques* dans la Préface de son dernier Ouvrage; non pas que je prétende tirer vanité des louanges qu'il a eu la complaisance de me donner, mais pour montrer

G E N E R A L E. v

que j'ai été taxé de trop ménager les personnes contre lesquelles j'ai étendu le plus loin la liberté de la critique, Voici ce que dit M. *de la Croze* au sujet de ce que j'ai écrit du Pere *Hardouin* (1). *L'Auteur poli & ingenieux des Lettres Cabalistiques a fait voir dans le troisieme volume de cet Ouvrage l'absurdité & la folie des entreprises de ces Novateurs. Je voudrois qu'il en eût fait voir la malice, personne n'en est plus capable que lui. C'est-là un certificat bien authentique que je n'ai point songé, en critiquant les fautes, à relever le principe criminel qui les avoit causées. Je n'ai jamais cherché à blâmer personne, qu'autant qu'il étoit nécessaire de le faire pour défendre la vérité, & pour empêcher le Public de n'être la dupe de l'imposture, de la mauvaise foi, de l'hypocrisie & de la superstition. J'ai tâché, autant que j'ai pû,*

(1) *La Croze, Hist. du Christianisme d'Ethiopie, Bref.*

vi P R E F A C E

de rendre cet Ouvrage utile à tout le monde, & sur-tout aux personnes, qui par leur état sont obligées de vivre différemment que le commun des Savans. Il y a un nombre infini de gens, qui, quoiqu'ils fassent profession d'un metier qui paroît entierement opposé à l'étude, aiment cependant les Sciences & les cultivent dans les momens que leurs occupations leur laissent. Ils sont bien aises de s'instruire; mais souvent le tems leur manque. C'est donc pour leur éviter la peine d'aller verifïer les faits que j'avançois, & de feuilleter beaucoup d'Auteurs, que j'ai rapporté exactement tous les passages qui autorisoient mes sentimens.

Il est encore une autre espece de Lecteurs que j'ai eue souvent en vûe. L'experience m'a appris combien il y a de jeunes Officiers, de Gentilshommes, de Seigneurs qui ont infiniment de l'esprit, & auxquels il ne manque, pour savoir

GENERALE. vij

autant que bien des Savans , qu'un peu d'amour pour l'étude. Je me suis efforcé de leur donner du goût pour approfondir certaines matieres , en les exposant à leurs yeux de la maniere la moins pedantefque & la plus enjouée qu'il m'a été possible. C'est cette envie d'être utile à mes anciens Camarades & à tous les Militaires , qui m'a fait inserer dans ces *Lettres* les REFLEXIONS SUR LE CARACTERE D'UN OFFICIER. J'ignore qui en est l'Auteur , je ne fais pas même si elles n'ont jamais été imprimées ; mais les ayant lues dans un manuscrit qu'un de mes amis m'avoit prêté , je crus ne pouvoir rien faire de plus utile pour toute la jeune Noblesse que de les publier. J'espere qu'en faveur de mon intention on ne me condamnera pas d'avoir grossi cet Ouvrage d'un petit écrit de quatre ou cinq pages , auquel je n'ai aucune part , non plus qu'aux quinze *Let.*

tres, renfermées dans cet Ouvrage, que je n'ai pû achever. Ce n'est pas que je ne fusse disposé à remplir mon engagement envers le Public : mais l'intérêt du Libraire ne lui permettant pas d'attendre mon retour, il a cru devoir suppléer au défaut par une plume étrangère.

En travaillant pour la commodité de mes Lecteurs, j'ai aussi eu en vue d'arrêter les reproches des Critiques de mauvaise foi, dont la République des Lettres n'est que trop remplie. On n'auroit pas manqué de dire que j'avançois des faits sans aucun fondement, que je prêtois des opinions à bien des gens qu'ils n'avoient jamais soutenues. Il est aisé de voir par les citations, placées au bas des pages, que je n'ai rien dit qu'avec des preuves ; si je me suis trompé, ce sont mes témoins qu'on doit accuser de mauvaise foi, non pas moi, qui n'ai fait que juger sur leurs dépositi-

tions. On pourroit objecter à cela qu'un bon Juge doit savoir discerner le degré de croyance qu'il doit donner à la déposition des témoins sur la foi desquels il prononce ses arrêts. Je réponds à cela qu'il est difficile d'agir sur cet article avec plus de précaution que je l'ai fait : car ordinairement je ne juge d'une personne que sur les actions qu'elle a faites, ou sur les Ecrits qu'elle a publiés. Je ne pense pas qu'on puisse passer pour condamner aisément les gens lorsqu'on ne les condamne que sur leur propre aveu, & qu'on a soin de mettre dans l'arrêt un extrait exact de cet aveu.

Je n'ai jamais interrompu le texte de mon Ouvrage par aucune citation Grecque ou Latine, parce qu'il est à présupposer que les trois quarts des Lecteurs n'entendent pas ces Langues. Cette bigarure rebute ordinairement les personnes qui ne se soucient gueres de savoir où l'on

prend ce qu'on leur dit , & qui ne font ni assez savantes , ni assez critiques pour vouloir discuter certains faits. D'ailleurs , il est certain que c'est à ce mélange confus de Grec , de Latin & François qu'on doit attribuer ce dégoût que l'on avoit pris en France tout-à-coup pour tout ce qui sentoit l'érudition ; cela n'étoit pas étonnant dans un pays où l'amour de la bagatelle tient son empire , & où un Roman trouve bien plus de Lecteurs que *Cicéron* & *Patru*. Il a fallu que Bayle , l'enjoué Bayle , ce génie universel qui favoit si bien mettre à la portée de tout le monde les matieres les plus abstraites , ramenât le goût de la bonne & véritable érudition , & prouvât par l'expérience que des *in-folio* , remplis de Grec , de Latin , & de la Philosophie la plus subtile & la plus sublime , pouvoient être lûs avec autant de plaisir par les femmes & par les Petits.

maîtres, que les œuvres de Madame des *Houlières* & les Lettres de la Marquise de *Seigné*. Actuellement la critique & l'érudition sont le partage de plusieurs Savans Académiciens, & tel qui auroit rougi autrefois de jeter les yeux sur un Commentateur, parle avec éloge de l'illustre Président *Bouhier*, & rend au mérite de ce savant Magistrat toute la justice qu'il mérite.

Il est assez surprenant qu'aujourd'hui que le goût pour la bagatelle semble vouloir diminuer en France, & qu'on commence de nouveau à suivre les traces des *Scaligers*, des *de Thou*, des *Menages*, ceux qui devroient favoriser cet heureux changement, semblent au contraire prendre à tâche de décrier & de tourner en ridicule tous ceux qui veulent chercher dans les bons Auteurs anciens, & dans les modernes qui les ont expliqués, de quoi perfectionner leurs connoissances. Les

uns agissent aussi pitoyablement, pour ne pas dire aussi iniquement, parce que certaines gens qu'ils n'aiment point, ou qu'ils n'ont point aimés, ont été partisans des Anciens: ils haïssent *Horace*, *Homere*, *Pindare*, parce qu'ils ont eu quelques démêlés avec *Despreaux*, *Racine*, &c. Les autres se figurent qu'il est du bel air de traiter de haut en bas les Savans les plus respectables: ils esperent apparemment que le Public, voyant le ton décisif avec lequel ils condamnent les plus grands hommes, jugera qu'il faut qu'ils soient infiniment au-dessus de ces grands hommes: ils se trompent bien, s'ils pensent de même.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que parmi ces gens qui jugent si peu équitablement, il y en a quelques-uns qui ont véritablement un mérite distingué, & qui condamnent au fond du cœur ce qu'ils disent autrement. Qui pourroit croire

qu'un homme , tel que Monsieur *de Fontenelle* , qu'un homme qui fait autant d'honneur à la France que *Neyvton* à l'Angleterre , fût persuadé qu'il est inutile de lire les Auteurs anciens , même les meilleurs? Personne à coup sûr , excepté qu'il ne soit privé du sens commun, ne se figurera que Monsieur *de Fontenelle* , un des plus grands génies qu'il y ait aujourd'hui en Europe , & sans contredit le plus universel , ait pû penser une pareille absurdité. Cependant il l'insinue clairement dans vingt endroits de ses Ouvrages , & sans parler ici de sa digression sur les Anciens & les Modernes , je rapporterai ce qu'il dit dans l'éloge du Pere *Mallebranche* (1). Il avoit assez peu lû , & cependant beaucoup appris. Il retranchoit de ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition , un insecte le touchoit

(1) Eloges des Académiciens, &c. Tom. I. pag. 347. Edit. de la Haye.

xiv P R E F A C E

plus que toute l'Histoire Grecque ou Romaine, & en effet un grand génie voit d'un coup d'œil beaucoup d'Histoires dans une seule réflexion d'une certaine espece. Il méprisoit aussi cette espece de Philosophie, qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens de differens Philosophes : on peut savoir l'Histoire des pensées des hommes sans penser. Après cela, on ne fera pas surpris qu'il n'eût jamais pû lire dix Vers de suite sans dégoût. Il méditoit assiduellement, & même avec certaines précautions, comme de fermer ses fenêtres.

Mon sieur de Fontenelle y pensoit-il lorsqu'il tenoit un pareil discours, qu'il louoit & qu'il approuvoit l'exemple du Pere Mallebranche ? Et que sauroit un homme, qui sauroit aujourd'hui ce qu'avoit appris cet ennemi de l'érudition avec tant de peine & tant de méditation ? Que nous ne savons point si nous avons des corps : que nous ignorons

fi le Monde dans lequel nous existons , n'est point une chimere , un fantôme , que nous voyons tout en Dieu , & qu'une Courtisane y voit les infâmies dont elle se souille comme le Saint les vertus qu'il exerce , que Montagne n'est qu'un pédant. S'il y a de la science à apprendre des opinions ridicules & fausses , il faut tâcher d'augmenter cette science ; & les opinions des Philosophes anciens le fussent-elles autant que celles du Pere Mallebranche , on gagneroit toujours à les savoir , puisqu'on pourroit mieux juger des travers où l'esprit humain peut donner. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet dont j'ai déjà parlé dans deux endroits differens , j'y renvoye mes Lecteurs (1).

Puisque j'ai osé dire avec liberté mon sentiment sur un aussi grand homme que M. de Fontenelle , pour lequel je proteste d'avoir non-

(1) Dans la Pref. de la *Philos. du bon sens* , nouvelle Edit.

xvj *P R E F A C E*

seulement un profond respect ,
mais même de la vénération , je
crois pouvoir m'expliquer avec la
même ingénuité sur le compte d'un
illustre Poète , dont les qualités du
cœur égalent celles de l'esprit. Tout
le monde fait assez l'estime & l'a-
mitié que j'ai pour lui. Hé ! quel
est le galant homme qui puisse
s'empêcher de l'aimer ? Laisant à
part son caractère personnel , il a
tant de talens differens , qu'un seul
suffit pour former un grand homme.
Avec tant de génie n'est-il pas sur-
prenant qu'il ait décidé quelquefois
si mal & si partialement de la bon-
té de certains Ouvrages ? Quel est
l'homme de Lettres qui ne soit sur-
pris , en lui entendant dire (1) :

Là j'appergus les Daciens , les Saumaises ,
Gens hérissés de savantes fadaïses.

Juste Dieu ! quel pitoyable ju-

(1) Dans le Temple du Goût.

gement

gement ! Il est si mauvais , que dans la même page M. de *Voltaire* l'a démenti lui-même. Il dit , en parlant de *Dacier* : *Son Livre est plein de recherches utiles , & on loue son travail en voyant son peu de génie.* Et comment un Livre peut-il être plein de recherches utiles , & plein de fadaïses ? N'est-ce pas ici le lieu de dire que de même que l'infini exclut tout autre être , de même la plénitude ne permet plus d'augmentation ? Si un Livre est plein de recherches utiles , où seront les fadaïses ? Sur les couvertures ? qu'on les attribue donc au Relieur. Quant à *Saumaïse* , M. de *Voltaire* a été obligé de faire aussi une espece de rétraction. *Saumaïse* , dit-il , *est un Auteur savant qu'on ne lit gueres plus.* Tant pis pour ceux qui ne le lisent plus. Est-ce la faute d'un bon Ecrivain si une foule de fots méprise ses Ouvrages , & lui préfere quelques misérables Romans , & quel-

Tome I. * b

xviiij *P R E F A C E , &c.*

ques rhapsodies écrites dans le goût de celles de l'Abbé des Fontaines ? Mais où est-ce que M. de Voltaire a trouvé qu'on ne lit plus gueres *Sauvages* ? Qu'il consulte les *la Crozes* , les *Leibnitz* , les *Beaufobres* dans leurs Ouvrages : qu'il interroge les Savans qui vivent en Hollande , en Allemagne , & même en France , il verra s'ils ne le lisent plus. Il verra encore que bien loin que l'estime qu'on a eue pour *Ménage* , soit diminuée , elle augmente tous les jours , & que six pages du Commentaire de cet Auteur sur *Diogene Laërce* , valent mieux & sont plus utiles , que les trois quarts des Ouvrages qu'on a faits en France depuis vingt ans. L'*Anti-Baillet de Menage* est un des plus excellens morceaux de critique que nous ayons. M. de la Monnoie en a jugé de même.



A U

SILPHE
OROMASIS.

AIMABLE SILPHE,

La reconnoissance, vertu aujourd'hui si ignorée chez les hommes, m'engage à vous offrir cet Ouvrage. C'est vous qui l'avez soutenu contre

* b 2

les Cabales & les cris d'une troupe d'Ecrivains faméliques, il ne leur a resté que la douleur d'avoir fait des efforts impuissans.

Je vous ai encore une obligation bien plus essentielle. Vous vous êtes chargé de faire connoître au Public quels étoient les personnages qui se déchaînoient contre moi. Votre mémoire m'a servi heureusement, en vous rappelant que vous aviez vû autrefois un de mes prétendus Critiques Barbier & vendeurs d'orviétan, un autre Bohémien & Vagabond, & un autre Baladin & Domestique. Vous n'avez point été la dupe de la nouvelle forme sous laquelle ils se présentent aujourd'hui

dans le monde ; le Phaëton antique dans lequel vous apperçûtes le premier, le titre de Médecin dont il est décoré actuellement (1), n'éblouirent point vos yeux. Vous démêlâtes au travers de tout cela, Jaquelin, ci-devant Frater à Toulouse, devenu Jean-Farine dans les suites. Son Camarade Piere-Paule, de fils de Mef-sager, érigé tout-à-coup en Baron, ne vous trompa pas davantage ; & le troisieme, voituré dans un carosse, aussi délabré que ses affaires, acheté à crédit, & traîné par des chevaux privés de l'usage de la moitié de leurs membres, n'ayant entr'eux deux que cinq jambes & un

(1) Voyez la Lettre XXI. & la XXIX.

xxij E P I T R E.

*œil, ne vous en a point imposé.
Vous avez d'abord reconnu le per-
sonnage.*

*Vous ne vous êtes pas contenté,
aimable Silphe, d'avoir découvert
ce qui étoit caché, vous l'avez ap-
pris au Public, en m'évitant la pei-
ne de le faire moi-même, vous m'a-
vez rendu un service considérable
& très-essentiel ; car il n'est rien de
si fâcheux pour un homme qui pense,
& qui veut plaire aux honnêtes gens,
que d'être obligé d'attaquer direc-
tement une troupe d'imbécilles,
dont on ne sauroit parler sans cou-
rir risque d'ennuyer presque tous
les Lecteurs, à qui ces Barbouil-
leurs de papier ne sont non plus*

E P I T R E. xxiij

connus , que l'est la phyfionomie du Grand-Mogol aux Bourgeois de la rue S. Denis. Par votre moyen ils ont été depeins tels qu'ils font , & leurs portraits , rendus vifs & plaisans par vos traits badins , n'ont point déplu aux gens de goût.

J'efpere que vous voudrez bien dans les fuites me rendre quelque-fois de pareils fervices. Vous favez encore bien des faits amufans que vous avez jugé à propos de conserver pour un autre tems ; tel est celui de la parente d'un Chanoine , regardée comme un bien d'Eglise pendant plusieurs années. Mais je ne dois point reveler ce que vous voulez taire encore ; je finis donc , en

xxiv E P I T R E.

*vous assurant que je suis avec une
considération infinie ,*

*Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,*

Traducteur des LETTRES
CABALISTIQUES.

PREFACE

PRÉFACE

D U

TRADUCTEUR.

L'ATTENTION que j'ai pour le Public, la bonté avec laquelle il a reçu jusques ici les Ouvrages que j'ai donnés, ne me permettent pas de l'ennuyer de l'inutile récit des cabales & des efforts que quelques Ecrivains subalternes ont faits pour s'opposer au cours de cet Ouvrage : mais ils ont réussi de la même manière que dans les critiques prétendues qu'ils ont publiées contre les *Lettres Juives*.

Lorsque je commençois les *Lettres Cabalistiques*, deux autres feuilles périodiques parurent dans le
Tome I. * c

xxvj P R E F A C E.

même-tems. Leurs Auteurs crurent que leur réussite dépendoit de la chute de mon Ouvrage : ils se déclarèrent dès leur première feuille. L'un annonça six Volumes de *Critiques* ; l'autre promit un Livre, aussi excellent qu'il prétendoit que le mien étoit méprisable. Les pauvres gens ont éprouvé un sort assez dur : les unes de ces feuilles périodiques ont cessé dès la neuvième ; les Auteurs des autres, dès le commencement du second Volume, ont eu soin d'assurer le Public qu'ils ne l'assommeroient point, ainsi qu'ils l'en avoient menacé, de six Volumes, & qu'ils finiroient dès que ce tome seroit achevé.

On ne sauroit prier plus poliment les gens de vouloir bien sacrifier une trentaine de sous à acheter quelque plate rhapsodie, leur promettant qu'on ne les importuneroit pas davantage à l'avenir : mais le

P R E F A C E. xxvij

Public a été assez cruel & assez avare pour laisser pourrir en paix cet Ouvrage , annoncé avec tant de pompe.

Ces sages & sensés Ecrivains qui s'étoient promis d'acquérir une gloire immortelle , voyant qu'il falloit renoncer aux belles esperances dont ils s'étoient flattés, ont voulu soulager leurs chagrins en vomissant contre moi, qu'ils regardent comme le principal sujet de leurs infortunes , les injures les plus grossieres. Je les ai si fort méprisées , qu'il a fallu que quelques personnes de mes amis m'aient fait violence , pour ainsi dire , pour y répondre. J'avois si peu à craindre qu'elles pussent prévenir les honnêtes gens contre moi , qu'il est encore des momens où je me repens d'y avoir fait la moindre attention. En effet , préjugés à part, & regardant les choses comme n'y étant point intéressé,

xxviii *P R E F A C E.*

je ne crois pas qu'on puisse raisonner si pitoyablement, si follement, & si ridiculement que mes prétendus Censeurs. Quelque stupide, quelqu'imbécille, quelque prévenu que fut un homme, il ne pourroit s'empêcher de sentir, dès les trois ou quatre premières pages, le ridicule & le peu de bons sens qui regnent dans leur Ouvrage.

Quelqu'un de mes Lecteurs fera peut-être curieux de voir un échantillon de ces impertinences ; & comme il n'y pas apparence qu'il veuille se donner la peine de les chercher dans le Livre où elles se trouvent, je veux bien en rappeler ici deux, dont l'une regarde mes Ouvrages, & l'autre mon style.

Dans la *Préface* un de ces sages & éloquens Ecrivains me reproche d'écrire comme un *Porte-faix* & un *Croheteur* : dans un autre endroit il prétend que mes Ecrits *moisissent*

dans la boutique de mon Libraire. On s'attend peut-être que je vais , pour détruire ces faux reproches , parler des différentes Editions que l'on a faites des *Lettres Juives* , des Traductions qu'on en a données en Anglois , en Allemand & en Hollandois. Je ne dirai pas un mot de tout cela. Je n'aurai recours pour ma justification qu'à la premiere feuille de mes Censeurs. *Depuis le tems , y disent-ils (1) , qu'on répand dans toutes les parties de l'Europe les Lettres Juives avec tant de succès.*

Il faut avouer que le bon sens & la justesse dans le raisonnement sont le partage de mes Critiques. Que peut penser , je ne dis pas un homme de goût , mais un homme qui n'est pas entierement privé de la raison , lorsqu'il voit de pareilles contradictions ? Après cet endroit sur le débit des *Lettres Juives* , suit

(1) *Lettres I. Corresp. &c. pour servir de Réponse aux Lettres Juives.*

xxx P R E F A C E.

un éloge pompeux de mon style , de ma morale , & de mes critiques ; en voici les termes originaux. *Je ne doute point , mon cher Lisandre , que les Lettres Juives ne soient tombées entre vos mains. Ces Lettres , toutes pleines d'esprit , écrites dans un style séducteur , ne vous ont-elles point fait d'impression ? Ma crainte est légitime , par conséquent excusable.*

Les Lecteurs qui ont eu le plus de complaisance pour mes Ouvrages , trouveront peut-être ces éloges outrés. Ils auront raison : mais ils seront encore bien plus surpris lorsqu'ils apprendront que mon Critique, dans une autre rhapsodie qu'il a composée (1) , ma élevé *au-dessus de Pascal & d'Erasme* , & qu'il a préféré les *Lettres Juives* aux *Provinciales*. Je conviens qu'un pareil jugement

(1) *Anecdotes Historiques, Littéraires & Galantes.*

P R E F A C E. xxxj

est digne de sa pénétration ; & c'est ce jugement ridicule qui est la cause des injures qu'il a vomies contre moi dans les suites. Honteux qu'on voulût m'honorer aux dépens des deux plus grands génies dans leur genre que la Nature ait produits , je plaisantai sur les éloges de mon Panégyriste ; & malheureusement , comme je savois qu'avant d'être Médecin & Auteur , il avoit été *Frater* & Vendeur d'Orviétan ; je m'avifai , croyant rendre un service considérable à la République des Lettres , de l'exhorter amicalement à reprendre son ancien métier. Ce conseil charitable émut sa bile , il regarda mes avis comme d'odieuses vérités. Dès ce moment il annonça au Public qu'il avoit cru jusques alors les *Lettres Juives* excellentes , mais qu'il avoit été convaincu du depuis qu'un homme qui l'osoit accuser d'avoir été Char-

xxxij P R E F A C E.

latan , & de suivre toujours les anciennes pratiques de son premier métier, étoit incapable de rien écrire de bon & de sensé. Le pauvre Garçon , s'il avoit sù qu'on eût payé ses éloges de tant d'ingratitude , il se feroit bien gardé de les prodiguer.

Je reviens aux *Lettres Cabalistiques*. Mes prétendus Critiques, malgré tous leurs efforts , n'ont pû les décréditer. Leur destin a semblé au commencement devoir être moins heureux que celui des *Lettres Juives* ; mais elles ont vaincu leurs ennemis , elles ont eu le bonheur de plaire à ces mêmes personnes , auprès de qui Aaron Monceca & Jacob Brito avoient trouvé quelque grace , & j'ose dire quelque estime. En dépit des envieux , elles auront le même sort que leurs Sœurs aînées ; déjà on les traduit en Anglois. Quel coup pour mes adversaires , qu'une Nation des plus sa-

vantes, des plus polies & des plus judicieuses de l'Europe, ne dédaigne point de lire & de s'approprier un Ouvrage qui leur déplaît ! S'ils doutoient par hazard de ce que je leur dis, ils n'ont qu'à voir le *Wotsverri Journal* du mois de Décembre, & ils y trouveront les *Dialogues de Diogene & de Girard, de Cartouche & de Guignard, d'Hyparchia & de Marie l'Egyptienne, &c.*

Je fais que les Anglois n'ont point le bonheur de plaire à mes Censeurs, & qu'ils les méprisent presqu'autant qu'ils mésestiment les Membres de l'Académie Française, ils ont traité les uns & les autres avec des petits airs hautains tout-à-fait réjouissans. Les *quarante* (1), c'est ainsi qu'ils appellent les Académiciens, ne sont que des imbécilles & des

(1) *Corresp. Hist. &c. pour servir de Réponse aux Lettres Juives, Lettre IV.*

xxxiv P R E F A C E.

ignorans , & *Messieurs les Anglois* ne méritent point d'être imités (1). Londres , cette ville dont ils font tant de cas , est une *seconde Tour de Babel*. Que ce mot de *Messieurs* est spirituel , qu'il a de sel , de finesse & d'enjouement ! *Messieurs les Anglois* ! Non , il est impossible de pouvoir rien dire d'aussi joli (2). *Messieurs* Buscon & Nicolas mettent de l'esprit par-tout , & du plus fin.

Il est vrai qu'on pourroit objecter d'où vient on fait à la ville de Londres le reproche de tolérer toutes les Religions , & de rassembler par cette confusion à la Tour de Babel, tandis qu'on approuve la tolérance & la liberté de la ville d'Amsterdam ? A cela je réponds que mes Critiques sont en droit de louer une chose , & de la blâmer trois pages

(1) Au même endroit.

(2) Voyez la *Lettre XXI.* de ce Volume.

P R E F A C E. xxxv

après. D'ailleurs ; il faut épargner les gens chez qui l'on vit : c'est bien assez de tuer par de mauvais remèdes les Hollandois , sans aller encore les injurier.

Avant de finir cette Préface , je dirai on mot d'un reproche que m'ont fait quelques personnes sages , désintéressées , & j'ose dire partisans des *Lettres Juives*. Ils se plaignent que dans le premier Volume des *Lettres Cabalistiques* il y a quelques *Lettres* un peu trop sérieuses , & mêmes trop abstraites. Je passe condamnation , & je conviens de ce fait : mais j'ai cru devoir travailler pour l'utilité & pour le plaisir de tous mes Lecteurs. Un Physicien pense bien différemment d'un Petit-mâitre , un Théologien d'une jeune Dame. J'avoue que j'ai peut-être un peu trop songé aux Savans , je rendrai dans le Volume suivant

xxvj P R E F A C E.

tout ce que je dois au Beau-Sexe &
à mes anciens Confreres les Petits-
maîtres , que j'estime beaucoup ,
sans pourtant regretter leur état.



LETTRES



LETTRES CABALISTIQUES,

OU
CORRESPONDANCE
PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE ET CRITIQUE,
*Entre deux Cabalistes, divers Esprits
élémentaires, & le Seigneur
Astaroth.*

LETTRE PREMIERE.

*Le Gnome Salmankar, au sage Cabaliste
Abukibak.*



TOUJOURS attentif, mon
cher Abukibak, à t'instruire
de ce qui se passe dans nos de-
meures souterraines, je croi-
rois manquer à mon devoir, si je ne t'ap-
Tome I. A

4 LETTRES CABALISTIQUES ,
toujours assez savant , lorsqu'on étoit
excessivement riche. Quelques-uns même
allèrent plus loin. Ils lui représentèrent
qu'il en étoit des Académiciens ainsi
que des Magistrats ; qu'il falloit qu'il y
en eut plusieurs des premiers qui n'as-
sistassent non plus aux assemblées de l'A-
cadémie , que quelques-uns des der-
niers aux instructions des procès , afin
que les jettons aussi-bien que les épices ,
fussent moins divisés , & partagés en
moins de portions.

Tous ces discours ne firent aucune
impression sur le Gnome. Il n'avoit pas
fixé son séjour à Paris pour s'amuser à
décider de la durée d'un mot : *il vouloit
des actions, & non pas des paroles.* C'étoit
Lucinde qu'il cherchoit , & non pas
de vains honneurs qui lui eussent été
à charge. Il pensa donc sérieusement à
s'introduire auprès d'elle , & à lui déclara-
rer sa passion. La chose étoit assez em-
barassante ; car, le *Decorum* attaché à son
état l'obligeoit à mille bienséances gênan-
tes. Si un Abbé a de grands avantages
pour réduire un cœur lorsqu'il peut s'ex-
pliquer librement , il a aussi bien des pei-
nes à essuyer avant de parvenir à ce
point. Le Gnome n'osoit aller rendre
visite à Lucinde , n'ayant aucun prétexte
pour autoriser une pareille démarche.
Il ne savoit comment s'y prendre pour

L E T T R E I.

la prier de venir chez lui. De quelle excuse eut-il pu se servir ? Sa belle auroit peut-être été piquée qui l'eut regardée comme une de ces beautés faciles , chez qui le rendez-vous précède la déclaration.

Dans cette fâcheuse situation , il eut recours à un Abbé sur lequel la bonne-chère de sa table lui avoit acquis un pouvoir absolu. *Je veux* , lui dit-il , *vous confier un secret. Je fais plus : j'exige que vous me serviez dans un dessein que j'ai formé. Aussi vous promets-je que vos soins seront amplement récompensés , & que ma libéralité surpassera vos espérances.* A ce discours , l'avidé Abbé sentit une joie inexprimable , & crut être déjà nanti de quatre ou cinq bénéfices. *Monsieur* , dit-il , *n'a qu'à parler. Il doit être persuadé que je suis toujours prêt à exécuter ses ordres.* Le Gnome , rassuré par cette protestation , n'hésita plus à lui découvrir son secret. *Vous ne pouviez* , lui répondit le nouveau Confident , *vous adresser à quelqu'un qui fut plus capable de faire réussir vos projets ; car j'ai de merveilleux talens pour bien remplir l'emploi dont vous me chargez. Si j'avois vécu sous un autre regne , je n'aurois pas désespéré de parvenir aux plus hautes dignités. Malheureusement , nous sommes dans une maudite conjonc-*

6 LETTRES CABALISTIQUES,

nure , où l'art de conduire adroitement une intrigue amoureuse , donne à peine de quoi subsister à ceux qui s'en mêlent. Hélas ! que sont devenus ces tems heureux , où des qualités bien moindres que les miennes , élevaient un Cuisire de Collège au rang le plus distingué , & le rendoient digne d'être honoré de la Pourpre Romaine ? Mais je dois mettre fin à mes regrets , puisqu'enfin la fortune me procure le bonheur de vous être utile. Laissez-moi faire : vous serez heureux dans peu de jours. L'Abbé tint sa parole , & manœuvra si prudemment , que le Gnome fut possesseur de sa cher Lucinde.

Je crois t'avoir déjà dit , sage & savant Abukibak , que cette belle étoit extrêmement avare. Le Gnome la combla de richesses ; & les diamans les plus précieux que nous gardions dans nos demeures , en étoient tirés pour contenter l'avidité de Lucinde. Pendant quelques mois , le Gnome jouit d'une félicité parfaite : il esperoit qu'elle durerait encore long-tems , lorsque tout-à-coup sa fortune changea. Sa Maîtresse devint inconstante : dès que son avarice fut rassasiée par les trésors , elle se dégoûta d'un amant qu'elle n'avoit écouté que pour s'enrichir. Le Gnome fut d'abord fâché de la perte d'un cœur qui lui avoit été précieux : mais il prit dans la

suite son parti ; & content d'avoir joui pendant quelque-tems de sa Maîtresse , il retourna dans le séjour de ses confreres.

En y arrivant , il fit le récit de ses aventures ; plusieurs ames attentives à son récit , les trouverent assez singulieres. Entr'autres , celle du P... C... VII. condamné à rester jusqu'aujourd'hui du jugement dans nos sombres retraites , voulut plaisanter le Gnome sur le mauvais usage qu'il avoit fait de ses richesses. *Vraiment , lui dit-elle , vous avez parfaitement bien fait d'abandonner Paris : & c'est un bonheur pour tous les Gnomes que Lucinde vous ait donné votre congé. Si votre tendresse eut continué encore deux ans , vous eussiez épuisé tous les trésors que la terre renferme dans son sein. Les feux que vous inspirés , ne doivent pas beaucoup vous flatter. Vous les allumez par l'or que vous prodiguez ; & vous n'êtes redevable de votre bonheur qu'à l'avarice.*

Le Gnome picqué de la plaisanterie de cette ame , lui répondit avec beaucoup d'aigreur. » Il vous sied bien » de condamner l'avarice , après que » vous & vos prédécesseurs avez mis » toute l'Europe en feu pour contenter » votre avidité. Par quel autre motif » L... X. faisoit-il prêcher par toute

8 LETTRES CABALISTIQUES,

» l'Allemagne une foule de vagabonds
» & de fainéans , qui vendoient aux
» imbécilles de prétendues Indulgen-
» ces , qui avoient selon eux cent fois
» plus de vertu que les prieres les plus
» ferventes des cœurs , les plus justes
» & les plus innocens ? Ces infâmes
» Fermiers , pour faire valoir leurs
» denrées , publioient des choses di-
» gnes d'exciter l'indignation de tous
» les honnêtes-gens. J'ai lû dans Sleidan,
» qu'un de ces Prédicateurs assûroit
» que la vertu de ses Indulgences étoit
» si grande , que si un homme avoit
» même engrossé la bienheureuse Vier-
» ge Marie , il en obtiendrait par leur
» moyen le pardon. Qui doit-on accuser
» des maux qu'ont causés ces discours ,
» si ce n'est l'avarice sordide de vos
» Prédécesseurs ? Répondez C.
» Si sous le prétexte de vouloir ramasser
» de l'argent pour faire la guerre aux
» Turcs , L. . . X. n'eut point fait prê-
» cher cette foule de Moines mandians ,
» jamais Luther ne se fût élevé contre
» l'avarice de l'Eglise Romaine. Les
» maux que ce P. . . a faits au pouvoir
» Pontifical , sont absolument inguérif-
» sables ; au lieu que les trésors que
» j'ai ôtés des minieres, seront bien-tôt
» réparés , la nature travaillant sans cesse
» à en reproduire d'autres. Vos Suc-

L E T T R E I.

» cesseurs feroient heureux s'ils avoient
 » le même espoir , & s'ils pouvoient se
 » flatter de voir guérir peu-à-peu les
 » blessures que l'avarice à faites au
 » P. . . Mais à leur grand dommage ,
 » elles vont toujours de mal en pis. «

Vous mentez impudemment , répliqua
 au Gnome l'ame du P. . . . R. . . . On
 ne peut sans injustice accuser L. . . X.
 d'avoir été la cause du Schisme qui com-
 mença sous son P. Ses intentions
 étoient bonnes : il vouloit ramasser de
 l'argent pour s'opposer effectivement aux
 progrès des Turcs : & si les Prédicateurs
 des Indulgences allèrent trop loin , &
 sortirent de la décence qu'ils devoient con-
 server en les publiant , ce n'étoit pas sa
 faute. *Etant à Rome pouvoit-il deviner*
ce qui se passoit à Wintemberg ? » Hé !
 » pourquoi , répondit le Gnome , lors-
 » que vous fûtes parvenu au P.
 » après la mort d'A. . . VI. pour ré-
 » parer les maux qu'avoit causés sous
 » L. . . X. la prédication des Indul-
 » gences , ne fîtes-vous pas assembler
 » un Concile National que l'Allemagne
 » entiere vous demandoit avec instance ?
 » Loin d'acquiescer à ces desirs , vous
 » envoyâtes Pietro - Paolo Vergerio
 » en qualité de Nonce auprès du Roi
 » des Romains , & vous le chargeâtes
 » d'empêcher par toutes sortes de voyes

10 LETTRES CABALISTIQUES ,

» la tenue de ce Concile que vous appréhendez très-fort. Vous aviez peur
» apparemment qu'on n'y découvrit les
» friponneries de la Cour de Rome ,
» & qu'on n'y exposât les larcins au
» grand jour. «

Vous êtes un plaisant marmouset , répondit C... VII. d'oser parler aussi insolemment à l'ame d'un P... ! Convient-il bien au Compagnon d'une Taupe de vouloir pénétrer dans les raisons qui empêchent un souverain P... de s'opposer à l'Assemblée d'un Concile ? Vous auriez dû apprendre dans le séjour que vous avez fait à Paris , qu'il n'y a que des Hérétiques , & qui pis est , des Jansénistes , qui osent soutenir l'utilité de pareilles Assemblées. On voit bien petit Guichetier de minières , que vous ne connoissez gueres les intérêts de la Cour de Rome. Apprenez donc que chaque Concile général lui arrache quelque chose de son autorité , & sachez que trois Assemblées , telles que celle de Constance , feroient autant de mal que Luther à la Papauté. Ce Concile a décidé qu'il étoit au-dessus du Pape. Un second prononceroit peut-être que les décisions du Pontife Romain ne peuvent jamais établir des articles de foi ; cas qui pourroit arriver très-aisément , si les Evêques s'assembloient aujourd'hui , & qu'ils se déclarassent pour

LETTRE I. 11

le sentiment de Saint Augustin sur les matieres de la Grace. Le troisieme enfin pourroit s'aviser de réformer le luxe & le faste de la Cour de Rome ; & que deviendroît alors la splendeur de la Papauté ? Considérez la peine que les souverains Pontifes ont eue pendant la tenue du Concile de Trente. Malgré toutes les intrigues qu'ils mirent en usage pour que leur autorité ne fut point endommagée, elle n'a pas laissé de recevoir de dangereuses atteintes. Si j'avois vécu autant que Charles-Quint , jamais il n'y auroit eu de Concile.

» Cela n'est pas trop certain , répli-
 » qua le Gnome. Ce Prince eut bien
 » trouvé le secret de vous faire faire ce
 » qu'il souhaitoit : il savoit vous réduire
 » au point qu'il vouloit. Avez-vous
 » donc oublié que son armée saccagea
 » Rome sous votre P . . . , & qu'il
 » vous tint long-tems prisonnier dans
 » le Château Saint-Ange , pendant que
 » pour se mocquer de vous , il faisoit
 » faire des prieres publiques pour votre
 » délivrance , tant en Allemagne &
 » dans les Pays-Bas , qu'en Italie & en
 » Espagne ? Vous ne sortîtes de cette
 » prison que moyennant quarante mille
 » écus d'or. Selon toutes les apparen-
 » ces , il y avoit dans cette somme con-
 » siderable bien des pistoles qui ne ve-

12 LETTRES CABALISTIQUES ,

» noient que du produit des Indulgen-
» ces ; & par une juste décision du Ciel ,
» elles retomberent ainsi entre les mains
» de leurs premiers maîtres. «

*Il est vrai , répondit C. . . . , que
Charles-Quint eut la hardiesse de s'empar-
er de Rome , & de me tenir renfermé
dans le Château Saint-Ange , mais il
n'osa m'y faire arrêter , ni m'en enlever ,
quoiqu'il en fut le maître. Il craignoit ,
tout vainqueur qu'il étoit , la puissance
d'un ennemi vaincu. »* S'il ne vous força
» point dans votre prison , reprit le
» Gnome , c'est qu'il crut que cela étoit
» inutile à ses intérêts. La politique
» seule & nullement la crainte fut la
» cause de sa conduite. Ce fut cette
» même politique qui lui fit ordonner
» les prières dont je vous parlois tout-
» à-l'heure ; & y a-t'il rien qui ait plus
» dû vous mortifier , que l'étrange
» comédie que jouoit en cela ce Prin-
» ce ?

» Concevez donc , orgueilleux P. . .
» qu'après les affronts que vous avez
» essuyés , & les maux que vous & vos
» prédécesseurs avez causés , il ne
» vous convient nullement de vous
» récrier contre l'avarice , ni de blâmer
» mes générosités pour Lucinde. Je
» suis certain qu'il n'est aucun Gnome ,
» qui ne soit persuadé qu'il contente

» roit plus aisément l'avidité de toutes les Coquettes de l'Europe, que celle du plus petit P . . . Romain. « *Tous les Gnomes, s'écria le P. . . irrité, sont dignes des foudres les plus terribles du Vatican, s'ils parlent aussi insolemment que vous.*

Ces derniers mots, sage & savant, Abukibak, ont été comme le signal d'une guerre civile. Le nombre infini d'Écclésiastiques condamnés à rester dans nos sombres demeures, a pris le parti de l'ame réprimandée, & l'on n'a plus entendu dans le sein de la terre que des injures & des invectives de leur part. Enfin le grand Orosmakan, qui étoit allé faire un voyage aux mines du Pérou, a ramené le calme par son retour en obligeant toutes ces ames échauffées à boire chacune une pinte d'eau de neige. Je te salue, mon cher Abukibak, & t'avertirai toujours soigneusement de ce qui se passera de curieux dans nos autres souterrains.



L E T T R E I I.

Astaroth, *au sage Cabaliste* Abukibak.

Il n'est arrivé depuis quelques mois, sage & savant Abukibak, aucun événement considérable dans ces ténébreuses demeures. Il y vient à la vérité tous les jours un grand nombre de Malotiers, de gens d'affaires, de Procureurs, de Médecins, de Banqueroutiers, de Théologiens de toutes les Communions, de Moines de tous les Ordres, de Courtisanes, de Messageres d'Amour & de Protecteurs de mauvais lieux. Mais c'est-là une chose fort ordinaire, & à laquelle nous ne faisons aucune attention en enfer. Je n'aurois donc rien de nouveau à t'apprendre, si en descendant hier dans les abîmes les plus profonds du séjour infernal, je n'y avois été le témoin d'une conversation fort vive entre le Voleur CARTOUCHE & le Jésuite GUIGNARD. Je la trouvais si singulière, que je l'écrivis d'un bout à l'autre sur mes tablettes; je t'en envoie une copie très-exacte.

*Dialogue entre CARTOUCHE & le
Pere GUIGNARD.**CARTOUCHE.*

En vérité, Pere Guignard, vous avez tort de prendre ces airs de hauteurs qui vous rendent insupportable à tous les damnés. Il semble que vous ayez oublié que vous avez été pendu & brûlé. Il n'est aucun Voleur de grand chemin, à qui vous soyez en droit de reprocher sa mort ignominieuse. Cependant, à vous entendre, on croiroit que je ne suis pas digne d'oser vous regarder en face. Ma foi, détrompez-vous, mon pauvre Guignard : je m'estime autant que vous ; & je suis assuré qu'il est beaucoup de gens sur la terre qui ont moins d'horreur pour ma mémoire que pour la vôtre.

LE PERE GUIGNARD.

Voilà un plaisant Maraut, pour oser se comparer à moi ! Ecoute, Faquin, fais-tu bien qu'après ma mort j'ai été mis sur la terre au nombre des Martyrs, & que plusieurs célèbres Auteurs ont fait mon apologie.

16 LETTRES CABALISTIQUES,

CARTOUCHE.

Je fais tout cela ; mais si vous voulez que nous continuions notre entretien , tâchez d'adoucir vos expressions. Vous conservez toujours quelque chose du style Jésuitique : vous ne sauriez parler sans injurier les gens. Vous devriez cependant vous être corrigé de ce défaut : il vous en a coûté assez cher ; & pour avoir répandu sur un morceau de papier une partie de cette noire bile qui vous agite , le Parlement de Paris vous fit donner une leçon bien vive.

LE PERE GUIGNARD.

On m'a bien vengé de l'affront qu'il m'a fait , & on a publié vingt différens Ecrits , dans lesquels on accusoit les Juges de ce Tribunal d'être des gens sans foi , sans honneur , & qui m'avoient injustement condamné. On ne peut nier cette vérité ; & le Pere Richeome a bien osé la faire sentir à Henri IV. dans un Ecrit qu'il adressa à ce Monarque. Sire , lui dit-il , *je ne veux ici accuser personne , ni plaider pour ce défunt ; il est meshui hors de Cour & de Procès , ni demander vengeance , non plus que celui*
que

L E T T R E I I. 17

que je crois prier au Ciel pour ses ennemis. Je dis seulement que voire Majesté avoit pardonné tout ce qui s'étoit passé de semblable, & ce prudemment, & royalement (1). Tu vois bien que ce Jésuite ne se contente pas de faire sentir à Henri IV. que j'avois été condamné injustement ; mais qu'il ose presque assurer ce Prince que je suis dans les Cieux. Dans un autre Ecrit , ce sage Confrere m'a canonisé d'une maniere plus décisive. Tu ne m'en garderas pas . . . dit-il à un de mes ennemis (2) , que je ne loue ce Pere , parce qu'il étoit un bon Théologien, & faisoit honneur à la France sa Patrie , que tu deshonorés. Prends garde aux expressions de ce Jésuite , & considère qu'il dit que je faisois honneur à la France. Peut-on rien écrire de plus flatteur ? Après cela , est-il extraordinaire que je méprise Cartouche , voleur des plus insignes , qui ose me traiter comme son compagnon ? Pour achever de rabattre ton orgueil , écoute la suite des louanges qu'on me donne. Crois qu'il est au Ciel , si ce n'est au rang des Martyrs , au moins au nombre des Bienheureux ; non pour avoir été condamné au supplice ,

(1) Richeome , Plainte Apologétique , pag. 235 , 236.

(2) Richeome , Examen Cathégorique de l'Anti-Cotton , Chap. XXI. pag. 182.

18 LETTRES CABALISTIQUES,
mais pour avoir quitté la vanité du monde, pour servir Dieu & le Public en Religion, avec l'appareil de toutes ses forces; pour avoir vécu en bon Religieux plusieurs années; pour avoir enseigné la Foi Catholique, & combattu l'Hérésie, que tu deffends sous le manteau de l'État, en somme pour avoir enduré patiemment tous les tourmens de la mort, & la confusion du supplice, & avoir rendu l'ame en bon & ferme Catholique (1).

Les éloges les plus fastueux ne sont-ils pas insérés dans ce passage? On assure que j'ai vécu en bon Religieux, que j'ai toujours combattu l'Hérésie, que je suis mort en Héros Catholique, & que je suis dans le Ciel au nombre des Bienheureux. Que pourroit-on dire davantage d'un Apôtre réellement martyrisé pour la Religion? J'ai été invoqué comme il le seroit, & voici la prière qu'a composée pour moi, mon cher Confrere Bonarscius, O! Etoile luisante au Ciel & en la terre, & dernière expiation de la maison, qui après cela ne devoit rien souffrir! Aucun jour pourra-t'il effacer les traces de ta mémoire? Ta mort sera toujours glorieuse, & toute la France se joindra à mes vœux (2).

(1) Ibid.

(2) *Tacebo ego te, clarum Caelo Terraque Sidus,
 & ultimum nihil amplius dolitura Domus innocuum*

Crois-tu donc que je n'aye pas été bien vengé de l'affront que le Parlement a voulu me faire ? Quelle réparation plus authentique pouvois-je espérer , que celle d'être prié comme un Saint des plus renommés ? Après que tu eus expiré sur la roue , quelqu'un s'est-il avisé de t'appeller *Etoile luisante au Ciel & en la terre ?*

C A R T O U C H E.

Si les voleurs avoient été aussi intéressés à me canoniser , que les Jésuites l'étoient à vous placer dans le Ciel , ne doutez pas un instant qu'il ne s'en fût trouvé quelqu'un d'assez effronté pour me placer parmi les Bienheureux. Il auroit facilement imaginé des mensonges semblables à ceux de votre Pere Richeome. Car tout ce qu'il a osé avancer en votre faveur , n'est absolument autre chose. En effet , comment pouvoit-il avoir l'audace de représenter à Henri IV. que vous étiez dans le cas de l'amnistie qu'il avoit accordée après la réduction de Paris ? Outre que cette amnistie obligeoit indispensablement tous les Particuliers qui avoient des

Pimentum ? Nullus tui Sanguinis vestigia dices extorret , totâque in hæc vota mea illic Gallia.

20 LETTRES CABALISTIQUES,

Ecrits séditieux, de les brûler, & que vous étiez coupable de n'avoir pas obéi à cet ordre, l'Ecrit qui vous fit condamner à être pendu, avoit été fait long-tems après que Henri IV. eut embrassé la Religion Catholique, & pacifié les troubles de son Royaume. La preuve de ce fait est visible par cette proposition qui s'y trouvoit insérée : *Que le Bearnois, ores que converti à la Foi Catholique, seroit traité plus doucement qu'il ne méritoit, si on lui donnoit la Couronne Monacale en quelque Couvent bien réformé, pour illec faire Pénitence de tant de maux qu'il a faits à la France, & remercier Dieu de ce qu'il lui avoit fait la grace de se reconnoître avant la mort.* Pensez-vous que lorsqu'il est des gens assez impudens pour soutenir à la face de l'Univers que vous étiez dans le cas de l'amnistie, il n'y en eut pas qui osassent avancer que je méritois d'être exempt de la roue, s'ils avoient les mêmes raisons ?

Quant aux apologies qu'on a faites de votre crime, je pourrois me glorifier d'un nombre d'Ecrit qui ont paru après ma mort, & dans lesquels on a voulu illustrer ma mémoire. Votre Pere Bonarscius a composé un commencement de Litanies en votre honneur. Il vous a appelé, *Etaile luisante, expia-*

rien de la maison , gloire de la France.
 Vraiment voilà quelque chose de bien digne d'être comparé avec un Poème Epique , que l'on a composé à ma louange. Un fils d'Appollon a cru s'illustrer en me rendant le même service qu'Homere a rendu à Achille , & Virgile à Enée. Je suis devenu après ma mort le camarade des plus grands Héros , & j'ai été chanté comme eux par les favoris des Muses. Le Poème , dont je suis le Héros , a été lû avec plaisir de toute la France ; chacun a applaudi aux belles choses qu'on m'y fait dire. Et il n'est rien de si superbe que la harangue que je prononce devant les scélérats qui s'étoient associés avec moi , & qui m'avoient reconnu pour leur chef. L'habile Poète qui m'a fait parler , a trouvé le secret de placer dans mon discours tout ce que Mithridate dit de plus beau à ses enfans dans cette magnifique Scene (1), qui seule auroit suffi pour immortaliser le nom de Racine. J'ai même paru avec éclat sur la scene : les Poètes de théâtre ont disputé aux Poètes Epiques la gloire de célébrer mon nom , & tout Paris a couru avec empressement aux représentations de la Comédie de Cat-

(1) La I. du III. Acte de la Tragédie de *Mithridate*.

24 LETTRES CABALISTIQUES,
reil qui pût te porter à assassiner. Tes
crimes ont été commis uniquement par
méchanceté, & mes fautes venoient
d'un bon principe.

CARTOUCHE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je
m'apperçois que vous aimez extrême-
ment à vous flatter. Apprécions plus
justement vos motifs & les miens. J'é-
tois conduit par l'avarice, & par l'en-
vie de contenter toutes mes passions ;
vous l'étiez par le fanatisme & par l'es-
prit de rebellion : peut-être aussi par
celui de votre Société, du moins l'ai-je
entendu assurer à beaucoup d'honnêtes-
gens, lorsque j'étois dans le monde.
Mais savez-vous, mon cher Guignard,
qu'il a été décidé depuis long-tems que
le fanatisme & la rebellion contre son
Prince, sont des crimes incomparable-
ment plus grands que l'avarice & la dé-
bauche ? Ainsi avouez de bonne-foi que
vos motifs ne valoient pas mieux que les
miens.

LE PERE GUIGNARD.

En convenant de ce que tu dis, j'au-
rois toujours l'avantage d'avoir persua-
dé aux hommes que je suis mort en Hé-
ros

ros Chrétien : c'est-là un des éloges sur lesquels mes Apologiftes ont le plus appuyé. Au contraire , tu mourus comme un enragé. Lorsque tu vis que tes camarades n'exécutoient pas ce qu'ils t'avoient promis , & qu'ils ne tenoient point de t'enlever , tu demandas d'être conduit à la Maison de Ville , où tu fis un testament d'un nouveau goût , qui coûta dans peu de jours la vie à quatre-vingt personnes de tes amis.

C A R T O U C H E.

Je fis ce que vous auriez dû faire. Voyant qu'il falloit que je mourusse , & qu'il ne me restoit plus aucune ressource pour sauver ma vie , je voulus réparer autant qu'il m'étoit possible , les maux que j'avois faits , & arrêter ceux que je pouvois causer encore après ma mort. Je déclarai mes complices : je demandai pardon à Dieu , au Roi & à la Justice ; & c'est ce que vous ne voulûtes jamais faire. Vous contestâtes pendant plus d'un quart d'heure avec le Sieur Rapin , Lieutenant-Criminel de Robbe-courte , qui ne put rien obtenir sur votre esprit : vous soutintes toujours avec obstination , que n'ayant point offensé le Roi , vous n'aviez aucune excuse à lui faire ; & vous fûtes

26 LETTRES CABALISTIQUES,

pendu , sans vouloir donner aucune marque qui témoignât que vous vous repentiez de votre crime. Si c'est-là ce que vos Apologistes appellent *mourir en Heros Chrétien*, il vaut mieux pour être loué d'eux , mourir dans les sentimens du mauvais Larron que dans ceux du bon. Vous voyez du moins que leurs louanges n'influent gueres dans le séjour infernal , & que vos peines seront beaucoup plus longues que les miennes , puisque vous êtes condamné à rester ici trois millions d'années plus que moi , avant de retourner pour toujours dans le néant. Et vous êtes fort heureux que les peines des Damnés ne soient point éternelles : car sans cela vous auriez souffert sans doute éternellement , puisqu'il n'en est point qui soit condamné à d'aussi longues souffrances que les vôtres. Que cette réflexion serve à vous guérir de votre ridicule vanité.

Voilà , sage & savant Abukibak , un récit fidele de la conversation dont je fus hier le témoin : je souhaite qu'elle te soit agréable , & qu'elle te convainque de l'impartialité de nos sentences infernales.

Je te salue en *Belsebut* & par *Belsebut*.



L E T T R E I I I .

*L'Ondin Kakuka, au sage Cabaliste
Abukibak.*

TU ne t'es point trompé , sage & savant Abukibak , lorsque tu as jugé que les ames des Ecrivains de Port-Royal-des-Champs devoient avoir été condamnées à rester dans le fond de l'Océan , séjour ordinaire des aimables Ondins.

La Divinité , toujours juste & équitable , a imposé à ses ames une peine conforme aux péchés dont elles s'étoient souillées lorsqu'elles animoient des corps mortels. Elles sont condamnées à boire tous les jours dix-huit pots de thé élémentaire. Cette liqueur dont les Ondins consument à peine deux pintes par semaine , est excessivement froide , & tempere l'ardeur immodérée de ces bilieux Théologiens. A chaque verre qu'ils en avalent , ils sont obligés de s'écrier douloureusement : *Ah ! combien n'aurions-nous pas été heureux , si lorsque nous étions sur la terre , nous avions bu tous les matins trente*

28 LETTRES CABALISTIQUES,

verres d'eau de la Seine , pour éteindre ce zele ouiré , dont nous étions dévorés , qui nous persuadoit que les injures donnoient du poids aux raisons , & qui nous faisoit oublier les plus communes de la bienfiance & de la modestie !

Tu feras peut-être curieux de savoir , sage & savant Cabaliste , ce qui s'est passé lorsque ces Théologiens ont effuyé leur condamnation : je vais t'en faire un détail qui pourra ne t'être point désagréable.

Lorsque l'ame du fameux Arnauld s'éleva jusqu'à la région des Salamandres , pour y entendre prononcer par la Divinité l'arrêt de son destin , l'Ange protecteur de ce savant Théologien ne se contenta pas de demander , qu'en attendant le jour du Jugement universel, il restât dans les airs : il crut qu'il obtiendrait sans peine des bontés du souverain Etre , qu'une ame aussi illustre séjourneroit dans la région du feu parmi les Salamandres. Il représenta combien les mœurs de ce savant homme avoient été pures ; il rappella tous les maux qu'on lui avoit fait souffrir pour avoir défendu la vérité ; il n'oublia pas le soin qu'il avoit pris de s'opposer à la pernicieuse morale des Jésuites , & il comptoit que l'Ange accusateur n'auroit rien à reprocher à une ame , en faveur de

laquelle tant de vertus parloient. Il fut donc extrêmement surpris, lorsque l'adversaire du bonheur des humains demanda que le pauvre Arnauld fut renfermé dans les sombres demeures des Gnomes.

» Ce n'est point assez, dit-il, pour
 » être vertueux de défendre la vérité,
 » il faut la soutenir d'une manière qui
 » ne la fasse pas rougir du secours qu'on
 » lui prête. Les injures, les invectives,
 » les médisances, sont des crimes qui
 » ne perdent rien de leur noirceur,
 » parce qu'ils sont commis par des gens
 » qui défendent la bonne cause. Con-
 » viendrait-il que l'Auteur des *la Mo-*
 » *rale Pratique des Jésuites*, le cœur
 » rempli de fiel, demeurât dans la pure
 » région du feu avec les modestes &
 » les retenus Salimandres? Quel étran-
 » ge langage ne leur apprendrait-il pas
 » à parler? Les termes d'*imposteurs*,
 » de *fourbes inségnés*, d'*idolâtres*, de
 » *menteurs audacieux*, d'*hommes sans*
 » *foi*, &c. sont inconnus dans l'idiô-
 » me de ces sages intelligences. C'est
 » chez les Gnomes qu'ils sont en usage.
 » Là, les banqueroutiers, les femmes
 » débauchées, les Prêtres imposteurs,
 » se dorment les uns aux autres les ti-
 » tres qu'ils ont si justement mérités
 » pendant leur vie; mais qui ne con-

30 LETTRES CABALISTIQUES ,

» vinrent jamais dans la bouche d'un
» sage Théologien , c'est-à-dire , d'un
» homme qui ne cherche à écrire que
» pour établir & défendre la vérité. «

*Comment voudriez-vous donc qu'on fit ,
répliqua l'Ange protecteur , pour relever
des mensonges & des impostures qui nui-
sent à la Religion & à la Société civile ?
Ne doit-il pas être permis à un Docteur
qui écrit , de faire connoître que ses Ad-
versaires soutiennent des principes évi-
demment faux ; & de la fausseté des-
quels ils sont eux-mêmes convaincus ?
Quand un Auteur ment , comment faire
connoître qu'il ment , si l'on ne montre qu'il
déguisse la vérité ?*

» Il est , répondit l'Ange accusateur ,
» une manière de s'expliquer , qui ,
» n'ayant rien d'injurieux , ni même de
» contraire à la bienséance , ne laisse
» pas d'exprimer fortement les choses ,
» & ne les fait pas moins bien que les
» termes les plus injurieux. Si l'on di-
» soit , par exemple : *Le système que*
» *soutiennent les Jésuites sur le culte que*
» *l'on rend à Confucius , est évidemment*
» *faux : il allie le Christianisme avec*
» *le Paganisme , l'adoration légitime*
» *avec l'idolâtrie. Ces Peres sont eux-*
» *mêmes convaincus dans le fond de leur*
» *cœur que leurs Missionnaires poussent*
» *trop loin la complaisance. S'ils vou-*

L E T T R E I I I. 31

» loient parler naturellement , ils con-
 » viendroient qu'ils méritent à cet égard
 » les reproches qu'on leur fait. Croyez-
 » vous que ces expressions modestes
 » & mesurées ne fissent point autant
 » d'impression sur l'esprit d'un Lecteur
 » sage & judicieux , que si l'on écri-
 » voit : *L'infâme culte que les Jésuites*
 » *souffrent qu'on rende à Confucius , mar-*
 » *que évidemment jusqu'où ils poussent*
 » *dans certaines occasions leur lâche com-*
 » *plaisance : il n'est rien que ces impos-*
 » *teurs ne mettent en usage pour se faire*
 » *des créatures. Lorsqu'on leur reproche*
 » *leurs excès , ils croient se justifier en*
 » *les niant effrontément , & l'on ne doit*
 » *leur faire aucune réponse , si ce n'est*
 » *celle du fameux Pere Valérien , men-*
 » *tiris impudentissime ?*

» Ces phrases sont assez communes
 » dans les écrits de tous les Ecrivains de
 » Port-Royal , & sur-tout dans ceux
 » du Théologien que j'accuse. Cepen-
 » dant il faut convenir non-seulement
 » qu'elles blessent la politesse & la bien-
 » séance , mais encore qu'elles sont ab-
 » solument inutiles à la défense de la
 » vérité. Je viens de vous le montrer
 » évidemment. Examinez bien mes
 » premières expressions : comparez-les
 » avec les secondes , & vous verrez
 » qu'elles disent dans le fond la même

32 LETTRES CABALISTIQUES,

» chose, d'une façon plus ou moins con-
 » venable à la décence d'un Théologien.
 » Le prétexte de défendre la vérité
 » n'autorise point les injures grossières.
 » Pascal n'a-t'il pas été privé par la
 » Divinité du bonheur d'habiter parmi
 » les Salamandres, à cause de certains
 » passages de ses *Lettres Provinciales* ?
 » Cependant ses mœurs étoient tout
 » aussi pures que celles d'Arnauld. Il
 » étoit d'une piété exemplaire ; il exer-
 » çoit sur son corps des macérations
 » étonnantes : jamais Chartreux, ni
 » Moine de la Trape ne se ceignit d'un
 » si rude cilice. Vous savez que son
 » Ange protecteur cita avec beaucoup
 » d'emphase ce qu'on a dans la suite in-
 » seré dans son Histoire ; savoir, que les
 » conversations auxquelles ce Savant se
 » trouvoit engagé ; quoiqu'elles fussent plei-
 » nes de charité, ne laissoient pas de lui don-
 » ner quelque crainte qu'il ne s'y trouvât
 » du péril : mais que comme il ne pouvoit
 » en conscience refuser le secours que les
 » personnes lui demandoient, il avoit
 » trouvé un remède à cela : qu'il prenoit
 » dans les occasions une ceinture de fer,
 » pleine de pointes ; qu'il la mettoit à
 » nud sur la chair ; & que lorsqu'il lui
 » venoit quelque pensée de vanité, ou
 » qu'il prenoit quelque plaisir au lieu où
 » il étoit, il se donnoit des coups de con-

L E T T R E I I I. 33

» de pour redoubler la violence des pi-
 » quures , & se faisoit ainsi souvenir
 » lui-même de son devoir (1).

» Tout cela , vous le savez , ne put
 » justifier Pascal des invectives qui se
 » sont glissées quelquefois dans ses
 » *Lettres Provinciales* , & voici quel-
 » ques-unes de celles qui lui ont été re-
 » prochées. Le croyez-vous vous-mêmes,
 » misérables que vous êtes. . . . Et à
 » quelle extrémité êtes-vous réduits ,
 » puisqu'il faut que vous passiez pour les
 » plus abandonnés calomniateurs qui fu-
 » rent jamais ? . . . Votre silence là-
 » dessus sera une pleine & entière con-
 » viction de cette calomnie diabolique. . . .
 » Cruels & lâches Persécuteurs , faut-il
 » donc que les Cloîtres les plus retirés
 » ne soient pas des asyles contre vos ca-
 » lomnies (2) ? Elles parurent si mes-
 » séantes au souverain Juge , qu'il lui
 » dit : Ce n'étoit pas assez de vous don-
 » ner des coups de coude , pour enfon-
 » cer dans voire chair les pointes de vo-
 » tre cilice , lorsqu'il vous venoit quel-
 » que pensée de vanité. Vous auriez dû
 » vous piquer encore plus vivement , pour
 » réprimer vos mouvemens de colere , &

(1) Vie de Pascal , par Madame Perrier sa
 Sœur , pag. 22.

(2) Pascal , *Lettres Provinciales* , Lettre VI.

34 LETTRES CABALISTIQUES,

» pour vous obliger à supprimer des ex-
» pressions aussi choquantes , aussi inju-
» rieuses & aussi peu convenables au style
» d'un homme , portant une ceinture de
» fer pour se faire souvenir de son devoir.
» Cependant , peut-être la Divinité
» eut-elle pardonné à Pascal ces termes
» violens , en faveur du bien que ses
» écrits avoient produits , & de la con-
» fusion dont ils avoient couvert les
» partisans d'une Morale dépravée ; mais
» une plaisanterie mordante , & qui
» renfermoit l'insulte la plus atroce , le
» priva du bonheur de rester non-seu-
» lement dans la région du feu , mais
» même dans celle des airs. Cette plai-
» santerie est celle où il fait finement
» sentir que si justice étoit faite aux
» Réverends Peres Jésuites , plusieurs
» d'entr'eux seroient vivement fustigés,
» non par le Correcteur de leur Col-
» lege , mais par celui du Parlement
» de Paris. *Les Auteurs d'un Ecrit dif-*
» *amatoire*, dit-il, *qui ne peuvent prou-*
» *ver ce qu'ils ont avancé , sont condamnés*
» *par le Pape Adrien à être fouettés : mes*
» *Réverends Peres : FLA G E L L E N-*
» *T U R* (1).

» Ce seul mot a fait releguer Pascal
» dans la demeure des Ondins : la Di-

(1) Pascal , Lettres Provinciales , Lettre VII.

L E T T R E I I I. 35

» vinité jugeant qu'un homme, qui mal-
 » gré son cilice étoit assez bilieux pour
 » vouloir faire fouetter ses Adversaires,
 » avoit besoin d'être pendant plusieurs
 » siècles dans le sein des mers , afin de
 » pouvoir temperer sa trop grande ar-
 » deur & sa vivacité outrée. Et vous
 » voudriez que l'Auteur de la *Morale*
 » *Pratique des Jésuites* , & qui pis est ,
 » d'un affreux Libelle diffamatoire ,
 » écrit contre un Héros moderne , con-
 » tre un illustre Souverain (1) , dont
 » il n'avoit non-seulement jamais reçu
 » aucune offense , mais sous la protec-
 » tion duquel il avoit même été obligé de
 » se réfugier : qu'un tel homme , dis-je ,
 » obtint un bonheur dont Pascal n'a été
 » privé que pour avoir dit de ses enne-
 » mis , *Flagellentur* ? Ce seroit établir
 » qu'il est plus criminel de loutenir
 » qu'on devroit fesser quelques Moines
 » pour le bien & le repos public , que
 » de déchirer injustement la réputation
 » des plus grands Monarques , au nom-
 » bre desquels on ne peut sans injustice
 » refuser de placer Guillaume III. Je
 » passe , si vous voulez , toutes les in-
 » jures que l'Accusé a dites aux Jésui-
 » tes ; mais je ne puis lui pardonner

(1) Le véritable portrait de Guillaume de Nas-
 sau , &c.

36 LETTRES CABALISTIQUES,

» celles qu'il a vomies contre ce grand
» Prince. «

A peine l'Ange accusateur eut-il achevé ces derniers mots, que la Divinité prononça cet Arrêt décisif : *L'ame du Docteur Arnauld séjournera jusqu'au jour de mon Jugement universel dans le sein des mers, où elle sera obligée de boire la même quantité de Thé élémentaire que celle de Pascal ; excepté que pour n'avoir point pris de nom supposé, comme Pascal qui se fit infidèlement appeller Montalte, il sera dispensé de boire double dose les trois premiers jours de sa réception.*

Voilà, sage & savant Abukibak, quel a été le destin du fameux Arnauld après sa mort. Tu penferas peut-être que l'avantage qu'il a eu sur Pascal est bien peu de chose, & que la dispense de double dose de Thé élémentaire pendant trois jours n'est pas une grande grace. J'en conviens, illustre Cabaliste, cependant le fameux Nicole eut bien voulu, lorsqu'il arriva parmi nous, pouvoir obtenir la même faveur. Il fut au contraire condamné à boire triple dose ; ce qui lui fut très-à-charge. Le nom de guerre qu'il avoit pris, fut la cause de cette punition ; & parce qu'il avoit feint d'être Allemand sur la terre, on lui ordonna de jouer le même rôle dans le sein des mers, & d'y boire comme une

L E T T R E I I I. 37

ame Allemande. S'il n'eut pas eu la fantaisie d'aller se donner le nom bizarre de *Wendrock*, il eut simplement subi le même Arrêt que Pascal.

Lorsqu'on défend la vérité, c'est un crime punissable de n'oser paroître au grand jour. Il semble qu'un Auteur ne prenne un nom de guerre, que pour avoir le moyen d'injurier les ennemis avec plus de sûreté, & sans s'exposer à être traité de la même manière. Du moins est-il assuré que les injures qu'on lui dit, sont des coups portés à faux, qui ne peuvent lui nuire, puisqu'elles retombent sur un personnage imaginaire. Il mérite d'être puni comme un espion qui prend un nom supposé pour parvenir plus aisément à ses fins. Malheur à lui s'il est arrêté, il est pendu dans l'instant. Malheur aussi à tous les Théologiens, qui en défendant la vérité craindront de paroître à visage découvert : ils boiront la triple dose de Thé élémentaire.

Je te salue, sage & savant Cabaliste, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



LETTRE IV.

Le Cabaliste Abukibak , à son *Disciple*
ben Kiber.

TOujours occupé , mon cher ben Kiber , à vous perfectionner dans l'étude de nos Divines Sciences , je vais vous découvrir aujourd'hui les plus grands & les plus augustes mystères de la Sainte Cabale.

Vous savez depuis long-tems que tous les élémens sont habités par différentes sortes d'esprits ; que la *région du feu* est le séjour des *Salamandres* ; que les *Silphes* voltigent dans les *airs* ; que les *Gnomes* sont les gardiens des trésors renfermés dans le centre de la *terre* ; & que les *Ondins* vivent dans le *sein des mers* & au *fond des rivières*. Mais vous ignorez encore que tous ces Peuples sont destinés à rentrer un jour dans le néant dont ils sont sortis , & qu'il n'est qu'un seul moyen qui puisse les en garantir. Les ames de ces infortunées Créatures sont mortelles , ainsi que celles des simples animaux. Il est vrai qu'elles subsistent beaucoup plus long-tems ; foible

consolation dans leur malheur , puis-
que la durée de cent millions de siècles
n'est rien en comparaison de l'immorta-
lité. Les sages Cabalistes , touché du
fort infortuné de ces esprits élémentai-
res , représenterent à la Divinité qu'elle
devoit en avoir pitié ; & la Divinité su-
prême , dont la miséricorde égale le
pouvoir immense , apprit & inspira à
nos Peres les Philosophes le secret que
je vais vous révéler.

» De même que l'homme , par l'al-
» liance qu'il a contractée avec Dieu ,
» a été fait participant de la Divinité, les
» *Silphes* , les *Gnomes* , les *Nymphes* &
» les *Salamandres* , par l'alliance qu'ils
» peuvent contracter avec les hommes,
» peuvent être faits participans de l'im-
» mortalité. Ainsi une *Nymphe* ou une
» *Silphide* , devient immortelle , & ca-
» pable de la béatitude à laquelle nous
» aspirons , quand elle est assez heureuse
» pour se marier à un *Sage* ; & un *Gno-*
» *me* , ou un *Silphe* , cesse d'être mor-
» tel , dès le moment qu'il épouse une
» de nos *filles*. De-là naquit l'erreur
» des premiers siècles , de *Tertullien* ,
» du martyr *Justin* , de *Lactance* , de *Cy-*
» *prien* , de *Clément d'Alexandrie* , d'*A-*
» *théoganore* , Philosophe Chrétien , &
» généralement de tous les Ecrivains
» de ce tems-là. Ils avoient appris que

40 LETTRES CABALISTIQUES ;

» ces *semi-hommes* élémentaires avoient
» recherché le commerce des filles ; &
» ils ont imaginé de-là que la chute des
» Anges n'étoit venue que de l'amour
» dont ils s'étoient laissé toucher pour
» les *femmes*. Quelques *Gnomes* , dési-
» reux de devenir immortels , avoient
» voulu gagner les bonnes grâces de nos
» filles , & leur avoient apporté des
» pierreries , dont ils sont gardiens natu-
» rels : ces Auteurs ont cru , s'ap-
» puyant sur le Livre d'*Enoch*, mal en-
» tendu , que c'étoient les pièges que
» les Anges amoureux avoient tendus
» à la chasteté de nos *femmes*. Au com-
» mencement , ces enfans du Ciel en-
» gendrerent les *géans* fameux , s'étant
» fait aimer aux filles des hommes ; &
» les mauvais Cabaliste *Joseph & Phi-*
» *lon* . . . , & après eux tous les Au-
» teurs que j'ai nommé tout-à-l'heure ,
» ont dit , aussi bien qu'*Origene & Ma-*
» *crobe* , que c'étoient des *Anges* , &
» n'ont pas sçû que c'étoient les *Silphes*
» & les autres Peuples des élémens ,
» qui sous le nom d'*enfans d'Eloim* ,
» sont distingué des *enfans des hommes*.
» De même , ce que le sage *Augustin* a
» eu la modestie de ne point décider
» touchant les poursuites , que ceux
» qu'on appelloit *Faunes* ou *Saiyres* ,
» faisoient aux *Africaines* de son tems ,
» est

LETTRE IV. 41

» est éclairci par ce que je viens de dire
 » du desir qu'ont tous les *habitans des*
 » *éléments* de s'allier aux *hommes*, com-
 » me du seul moyen de parvenir à l'im-
 » mortalité qu'ils n'ont pas. Nos *Sages*
 » n'ont garde d'imputer à l'amour des
 » femmes la chute des premiers *Anges*,
 » non plus que de soumettre assez les
 » hommes à la puissance du démon ,
 » pour lui attribuer toutes les aventu-
 » res des *Nymphes* & des *Silphes*, dont
 » tous les Historiens sont remplis. Il
 » n'y eut jamais rien de criminel en
 » tout cela : c'étoient des *Silphes* qui
 » cherchoient à devenir immortels.
 » Leurs innocentes poursuites , bien
 » loin de scandaliser les Philosophes ,
 » nous ont paru si justes , que nous
 » avons tous résolu d'un commun ac-
 » cord de renoncer entièrement aux
 » femmes , & de ne nous adonner qu'à
 » immortaliser , les *Nymphes* & les *Sil-*
 » *phides* (1).

Voilà , mon cher ben Kiber , les mys-
 tères les plus cachés de la Cabale. Ils
 sont expliqués très-clairement , quoi-
 qu'en peu de mots , dans ce passage tiré
 des écrits d'un fameux Ecrivain , qui
 eût été un des plus parfaits Philosophes

(1) Le Comte de Gabalis, ou Entretiens sur les
 Sciences secrètes , Entretiens II. pag. 27. 30.

44 LETTRES CABALISTIQUES,
minel avec un sexe qui a causé tous les
maux dont le genre humain est accablé.
Les enfans que vous auriez d'une fem-
me, seroient conçus par la volonté de la
chair, & non pas par la volonté de
Dieu; & cette façon d'engendrer est si
contraire à la sagesse & à la vertu, que
les Payens qui n'ont été éclairés que par
les foibles lumieres d'une raison offus-
quée par les ténèbres du Paganisme,
ont connu qu'il étoit impossible que la
Divinité eût créé des hommes pour se
multiplier par le secours des femmes.
Ils ont compris qu'il falloit qu'il fût ar-
rivé dans l'ordre des générations, quel-
que dérangement causé par les fautes
des premiers humains.

Platon (1) a prétendu qu'au commen-
cement du Monde les hommes étoient
mâles & femelles tout à la fois; qu'ils
avoient deux visages, quatre bras, qua-
tre pieds, &c. mais que s'étant enor-
gueillis de leur force, les Dieux réso-
lus de les en punir, les avoient parta-
gés en deux, & séparé le mâle d'avec la
femelle. Il arriva de-là que lorsque les
différentes parties séparées venoient à
se rencontrer, elles s'embrassoient &
se serroient si étroitement, qu'elles se
faissoient mourir de faim & de soif,

(1.) Platon, *in Convivio.*

plutôt que de se quitter. Les Dieux touchés de pitié, changerent ces embrassemens mortels en caresses agréables, mais passageres ; c'est-là l'origine & le fondement de l'amour naturel.

Vous voyez, mon cher Fils, qu'un Philosophe Payen, qui n'avoit qu'une très-legere connoissance des mysteres de la Sainte Cabale, a néanmoins compris qu'il étoit impossible qu'un commerce aussi honteux que celui-là, n'eût pas une origine flétrissante. Il a cherché à la développer ; mais c'étoit un secret au-dessus de ses foibles lumieres, & qui n'est révéle qu'aux Cabalistes, les seuls vrais Sages.

Plusieurs Auteurs ont paru être à peu près dans les mêmes sentimens que Platon. Dans ces derniers tems, un mélancolique agréable, qui avoit quelque légère teinture de la Cabale, s'est plaint fort plaisamment du malheur où la nécessité réduisoit les hommes à cet égard.

Pourquoi, dit-il, ne pouvons-nous multiplier comme les plantes ? Et par quelle dure nécessité sommes-nous obligés de ne pouvoir procréer des enfans, que d'une maniere aussi sotte & aussi impertinente que celle qui est en usage, que pourroit-on imaginer d'aussi contraire au caractère de l'homme sage, ou qui avilisse autant la grandeur de notre ame ? Et est-il quelque honte égale à celle qu'on

46 LETTRES CABALISTIQUES,
ressent , lorsqu'après avoir contenu sa
passion , on réfléchit sur son ridicule &
sa brutalité (1) ?

Faites attention , mon cher ben Ki-
ber , aux dernières paroles de cet Au-
teur ; elles sont capables de donner de
l'horreur pour cet odieux commerce à
quiconque n'a point encore entièrement
perdu l'idée de la grandeur de l'ame hu-
maine. En effet , n'est-ce point l'avilir ,
que de la faire servir d'instrument aux
actions les plus ridicules & les plus mé-
prisables ?

Les *Augustins* , les *Jerômes* , les *Am-
broises* & divers autres , connoissoient
aussi parfaitement que cet Auteur mo-
derne , combien ce commerce étoit im-
modeste & indigne d'un homme sage ;
& si l'on en eut voulu croire ces hom-
mes saints & pieux , on se fut bien-tôt
désabusé de ces unions criminelles.
Ceux qui ont écrit contre ces savans
Docteurs , & qui leur ont reproché que
leurs sentimens nuisoient au bien de la
Société , ont été de francs ignorans ,
qui ne savoient point que ces illustres

(1) *Mihi satis placeret , si nobis etiam arborum
more citra conjunctionem procreare liceat. . . Nihil
profeculo ineptius est , aut viro sapiente indignius , ni-
hil quod mentis celsitudinem turpius deficiat , quam
si animo jam deferbente reputet , quam insigniter inepti-
erit. Thom. Browne , Religio Medici , Part. II.
Sect. IX.*

Ecrivains ne se déclaroient si vivement contre le mariage , que parce qu'ils connoissoient les mysteres les plus cachés de la Cabale , & qu'après avoir défabusé les hommes du commerce des femmes , ils prétendoient leur faire connoître le bonheur qui les attendoit dans l'amour & l'union des peuples élémentaires.

Si ce n'étoit pas là le véritable but de ces grands Docteurs , il faudroit croire qu'ils ont quelquefois écrit les choses les plus absurdes. Car , si Dieu avoit voulu que les humains n'eussent point d'autre moyen pour se multiplier , que celui dont ils usent aujourd'hui , n'auroit-ce pas été non-seulement la plus grande folie , mais même la plus criminelle rebellion du monde , que de déclarer une union ordonnée & sanctifiée par la Divinité ; une union , sans laquelle la Société seroit bien-tôt détruite ; une union , d'où dépend la gloire & le bonheur d'un Etat , le grand nombre de Citoyens faisant presque toujours la plus grande richesse des villes ? Lors donc que ces Peres ont assuré que la chasteté étoit la plus grande des vertus , ils ont entendu cette chasteté que Dieu ordonna lorsqu'il dit à Eve , *Allez & multipliez* : c'est-à-dire , *Vous , Eve , allez & multipliez avec les esprits*

48 LETTRES CABALISTIQUE ,
*élémentaires mâles ; & vous Adam , avec
les femelles.*

Si ces saints Docteurs n'avoient parlé que de cette chasteté que les Moines feignent de pratiquer aujourd'hui , ils auroient soutenu une erreur, non-seulement ridicule, mais même très-nuisible, puisqu'il est certain que plus un homme est utile au bien public , & plus il est agréable à la Divinité. Or il n'est rien , je ne dis pas de plus inutile , mais de plus à charge & de plus pernicieux à la Société civile , que des milliers de fainéans , qui sous prétexte d'avoir fait vœu de chasteté , passent toutes leur vie dans le fond de prétendues Maisons Religieuses, uniquement occupés à boire & à manger aux dépens d'une infinité d'idiots & d'imbécilles.

Je te salue , mon cher ben Kiber , en
Iabamiah & par Iabamiah.



LETTRE

L E T T R E V.

Astaroth , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE t'envoyai dans ma dernière Lettre , sage & savant Abukibak , le récit exact d'une conversation assez particulière , dont j'avois été le témoin. Je me flatte qu'il aura pu t'amuser ; & c'est dans cette espérance que je te communique aujourd'hui une dispute , arrivée entre le Jésuite MARIANA & l'Athée SPINOSA , deux damnés de très-grande distinction , & des plus étroitement renfermés dans nos prisons infernales. J'ai copié très-exactement leurs discours , tant afin que tu puisses mieux juger du sujet de leur différend , que pour ne point affoiblir les raisons de l'un & de l'autre , en les rapportant dans des termes différens de ceux dont ils se sont servis.

*Dialogue entre SPINOSA &
MARIANA.*

SPINOSA.

Si vous voulez examiner d'un œil désintéressé les faits dont nous disputons, vous conviendrez que ma mémoire & mes ouvrages doivent être moins en horreur, que vous & vos écrits, à tous les gens de bien.

MARIANA.

Vous vous trompez, si vous pensez qu'en me préférant à vous, je me laisse séduire par l'amour propre. J'ai toujours fait gloire, lorsque j'étois sur la terre, d'être sincère, & cette excellente qualité m'a suivi dans les enfers.

Avant d'en venir aux actions qui ont causé notre réprobation & notre perte, examinons les vertus morales que nous avons eues ; & vous verrez combien celles dont j'ai été doué étoient au dessus des vôtres. L'orgueil & la vanité vous firent souhaiter les choses les plus contraires à votre honneur. Vous poussâtes la passion que vous aviez de trans-

L E T T R E V. 51

mettre votre nom à la postérité, jusque^s à souhaiter d'être déchiré & mis en pieces par le peuple , pourvû qu'une mort aussi cruelle pût vous assurer l'immortalité. Vous étiez si jaloux de la gloire de vos criminelles & absurdes opinions , que craignant de laisser entrevoir quelque doute qui pût les décréditer , vous ne voulûtes voir personne qui vous fût suspect. Lorsque vous futes à l'article de la mort , vous redoutiez tellement la présence de tout le monde , qu'un de vos amis vous ayant demandé si vous ne souhaiteriez point de parler à quelque Ecclésiastique , vous répondites que votre intention étoit de mourir tranquillement & sans dispute. Voilà certes une vanité bien peu digne d'un Philosophe ! Vous vous craigniez vous-même ; vous sentiez toute votre foiblesse , & cependant vous souhaitiez de persuader à ceux que vos Livres pernicieux avoient jettés dans l'erreur , que vous aviez joui en mourant d'une parfaite sécurité.

S P I N O S A.

Je conviens de bonne - foi que j'ai été trop livré à la passion d'éterniser ma mémoire ; mais il vous sied très-peu de me reprocher d'avoir eu de la vanité.

S P I N O S A.

La preuve que vous me donnez-là de votre chasteté, me paroît assez mauvaise : si je n'en avois aucune autre assurance que celle du miracle qu'ont publié vos Confreres les Jésuites, vous me permettriez d'en douter. Est-il surprenant qu'ils aient tâché de vous placer au rang des Bienheureux ? Ils ne vous ont voulu rendre par-là que le même service qu'ils avoient déjà rendu à votre Confrere Guignard. Si je ne savois donc pas d'ailleurs que vous avez eu réellement des mœurs fort bien réglées ; les contes fabuleux de votre Pere Alegambe ne serviroient qu'à vous décrier dans mon esprit. Je soupçonnerois qu'il falloit que vous fussiez peu chaste, puisqu'on prenoit dans la Société des précautions contre les reproches qu'on pouvoit vous faire, & qu'on se munissoit du secours d'un miracle pour les détruire.

Mais quel avantage votre chasteté peut-elle vous donner sur moi ? Mes mœurs ont été aussi pures que les vôtres : mes plus grands ennemis en conviennent, Un Philosophe qui ne me flattoit gueres, & qui a ruiné & détruit de fond en comble mon système, m'a donné des

éloges qui valent bien (le miracle de la souplesse des mains à part) ceux que vous a prodigués votre Confrere Alegambe. *Spinoza*, dit ce Philosophe (1), ne juroit jamais. Il ne parloit jamais irrévéremment de la Majesté Divine. Il assistoit quelquefois aux Prédications, & il exhortoit mêmes les autres à être assidus aux Temples. Il ne se soucioit ni de vin, ni de bonne chere, ni d'argent. Ce qu'il donnoit à son hôte, qui étoit un Peintre de la Haye, étoit une somme bien modique. Il ne songeoit qu'à l'étude, & il y passoit la meilleure partie de la nuit. Sa vie étoit celle d'un Solitaire.

Prenez garde que rien n'a obligé ce Philosophe à flatter mon portrait. Nous n'avions eu aucune liaison ensemble. Il ne pouvoit esperer aucune récompense des louanges qu'il me donnoit ; mais votre Confrere Alegambe, en élevant jusqu'au Ciel la pureté de vos mœurs, contenoit l'orgueil d'une Compagnie dont vous aviez été un des principaux Membres.

M A R I A N A.

Il y a toujours cette difference entre vous & moi, que la pureté de vos

(1) Bayle, Diction. Hist. & Critique, Article SPINOSA.

56 LETTRES CABALISTIQUES,
mœurs, & les années que vous avez
employées dans la retraite, n'ont servi
qu'à donner plus de force à vos perni-
cieux sentimens. Votre inutile vertu a
séduit plus aisément ceux qui embras-
soient vos opinions ; au lieu que mes
travaux ont été utiles à ma Patrie.
Voyant que l'Espagne seroit un jour rui-
née par les changemens qui se faisoient
dans les monnoyes, je composai un
Ouvrage dans lequel je montrai les
fraudes & les voleries que commet-
toient ceux qui étoient chargés de l'ad-
ministration des Finances. Je prévoyois
bien que mon zele m'attireroit des af-
faires fâcheuses ; mais le bien public
l'emporta sur mon intérêt personnel :
je n'en publiai pas moins mon Livre,
& je fus mis en prison pendant toute
une année.

S P I N O S A.

Il n'a pas tenu à moi que je ne ren-
disse à tous les Juifs de la Hollande un
service incomparablement plus essentiel
que celui pour lequel vous fûtes si mal
récompensé. Je voulus les désabuser de
leurs erreurs. Je condamnai leur super-
stition, & mes soins eurent des suites
beaucoup plus dangereuses que celles
qu'eurent les vôtres. Un soir en sor-

tant de la Synagogue, un Juif me donna un coup de couteau, par un effet de ce zele furieux qu'enflamme d'ordinaire la superstition : & vous voyez que je risquai beaucoup plus que vous, pour avoir voulu être plus utile à mes Concitoyens.

M A R I A N A.

Il est vrai que vous étiez animé d'un admirable zele, & qu'en les désabusant de leur superstition, vous vouliez leur inspirer de fort pieux sentimens. Le beau service que vous leur rendiez de les délivrer de la superstition, pour les précipiter dans l'Athéisme ! Le système que vous en avez établi, tant dans votre *Tractatus Theologico Politicus*, que dans vos *Opera Posthuma*, est une preuve évidente de l'excellence de votre doctrine.

S P I N O S A.

Je conviens qu'elle est exécrationnelle, & j'en connois à présent toute la fausseté. Heureux ! si lorsque j'étois en vie, j'eusse pû voir clairement une vérité dont les maux que je souffre me convainquent sans cesse ! Mais enfin, cette Doctrine que vous me reprochez si fort, a pour-

58 LETTRES CABALISTIQUES ,
tant fait beaucoup moins de mal sur la
terre , que celle que vous avez en-
seignée dans votre Livre de l'*Institu-
tion des Rois* (1). Mes Ouvrages n'ont
été lus que par quelques Savans , qui
savoient à quoi s'en tenir sur leur
croyance ; & je suis bien assuré qu'au-
cun d'eux ne s'est déterminé sur le choix
de sa Religion par la lecture de mon
Livre. Je veux bien cependant avouer
que mes opinions ont pu égarer plusieurs
personnes ; mais leurs égaremens ont-ils
causé à la Société civile les malheurs
dont votre pernicieux système l'a acca-
blée ? Dans quelles infortunes l'affreuse
maxime qu'il est permis d'assassiner un
Roi Hérétique ou Tyran , n'a-t'elle
pas plongé la France ? On a imputé à
l'éloge que vous avez osé faire du
meurtrier de Henri III. le parricide
de son successeur. Le Parlement de
Paris a fait brûler votre Livre par la
main du bourreau , & vous êtes regardé
parmi tous les gens d'honneur , comme
un de ces monstres exécrables que
Dieu fait naître de tems en tems pour
le malheur du genre humain. Lorsqu'un
bon François entend prononcer votre
nom , & qu'il se souvient que vos af-
freuses maximes , priverent autrefois sa

(1) *De Rege & Regis Institutione.*

Patrie du plus grand , du plus glorieux & du plus invincible des Rois , il frémit & déteste le jour qui vous fit naître. Pensez-vous que j'inspire la même horreur ? En ce cas , vous vous tromperiez fort. L'on parle de moi sur la terre de la même manière que de Lucrece : on condamne mes sentimens ; mais on loue mon génie , ma grandeur & ma probité.

M A R I A N A.

Il faut que ceux qui donnent des louanges à votre esprit , soient , ou des ignorans , ou des gens qui n'ont jamais lu vos Ouvrages. Est-il rien d'aussi absurde que votre système ? Vous supposez que la matiere (1) étant infinie , est Dieu elle-même ; qu'elle est animée , & qu'ainsi que nos corps sont des portioncules de la matiere , notre ame est une

(1) *Revocandum nobis in memoriam est id , quod supra ostendimus ; nempe , quod quicquid ab infinito intellectu percipi potest , tanquam substantia essentiam continens , id omne ad unicam tantum substantiam pertinet ; & consequenter quod substantia cogitans , & substantia extensa , una eademque substantia est , quæ jam sub hoc , jam sub illo attributo comprehenditur : sic etiam modus extensionis & idea illius modi , una eademque res est , sed duobus modis expressa. Bened. Spinof. opera posthuma, Ethices part. 2. de Mente, pag. 40. Edit. in-quarto.*

65 LETTRES CABALISTIQUES,
petite partie de l'ame de l'Univers. Com-
bien de contrariétés ne s'ensuit-il pas
d'une opinion aussi fausse ? Vous n'ad-
mettez qu'une seule substance , & par
vos principes il faut nécessairement qu'il
y en ait autant de différentes , qu'il y a
de différentes personnes ; car la substan-
ce ne sauroit exister sans modification.
Or , par-tout où il y a plusieurs modi-
fications diverses , il faut nécessairement
qu'il y ait plusieurs substances diverses.
Vous ne sauriez nier cela , & dire que
la même substance forme ces modifica-
tions , qu'en soutenant qu'une substance
aimante , & une substance haïssante ne
diffèrent point entr'elles ; en sorte que
moi Mariana , & vous Spinoza , n'étant
qu'une même substance , vous avez part
également au crime que j'ai commis en
composant mon *Livre de Regis Institu-
tione* , puisque nous ne sommes point
réellement distincts , que nous sommes
une seule substance , & aussi intimement
unis ensemble que votre pied & votre
main ; ne différant que par un peu plus
d'éloignement , & par une autre modi-
fication. En vérité , il faut bien avoir
envie de donner des louanges , pour en
accorder à des opinions aussi insensées.

S P I N O S A.

J'avoue qu'il se rencontre dans mon systême des difficultés insurmontables, & j'ai été obligé, pour les diminuer aux yeux de mes Disciples, de supposer plusieurs principes évidemment faux. Je puis excuser les travers où j'ai donnés, par l'invincible nécessité qui semble m'y avoir conduit. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on fait qu'un Philosophe est pardonnable de se laisser séduire par l'esprit systématique. Mais vous, par quelle raison, dans un Livre où rien ne vous forçoit à extravaguer, où vous étiez le maître de raisonner toujours sur des idées claires & distinctes, avez-vous fait des raisonnemens cent fois plus pitoyable que ceux que vous me reprochez ? Comment vous êtes-vous assez oublié, après avoir posé ce principe affreux, que ceux qui conspirent contre un Prince Héretique & qui trouble la Religion, s'ils sont assez heureux pour réussir dans leur entreprise, doivent être regardés comme des Héros, & s'ils y succombent, comme des victimes agréables à Dieu & aux hommes (1) ?

(1) *Quod si evaserint, instar magnorum Horum in omni vitâ suspiciuntur. Si secus accadat, grata Sin-*

62 LETTRES CABALISTIQUES,
comment, dis-je, après avoir posé un
principe aussi détestable, affectez-vous
d'avoir une grande délicatesse sur la ma-
nière dont il faut empoisonner les Rois?
Vous ne vouliez point qu'on s'en défit
par le moyen d'un poison mêlé dans les
alimens, parce que vous regardez com-
me une chose contraire au Christianis-
me qu'on soit cause qu'un homme en
mangeant se donne la mort lui-même ;
mais vous permettiez qu'on l'empoison-
nât, en mettant du poison dans la selle
de son cheval, ou bien sur ses habits (1).
En vérité voilà un plaisant scrupule. Et
après avoir parlé d'une manière aussi
impertinente, n'avez-vous pas bonne
grâce de me reprocher mes contradic-
tions?

Si ces conversations infernales peu-
vent te plaire, sage & savant Abukibak,
j'aurai soin de te faire part de celles qui
me paroîtront les plus intéressantes.

Je te salue, cher Abukibak, en *Bel-
sebut*, & par *Belsebut*.

*peris, grata hominibus, hostia cadunt. Mariana de
Rege & Regis Institutione, pag. 48.*

(1) *Hoc tamen temperamento uti, in hac quidem
Disputatione licebit: si non ipse qui perimitur venenum
beaurire cogitur, quo intimis medullis concepto pereat:
sed exterius ab alio adhibeatur, nihil adjuvante eo qui
perimendus est; nimirum cum tanta vis est veneni, ut
seilà aut veste delibutâ vim interficiendi habeat. Ma-
riana, ibid. pag. 67.*

L E T T R E V I.

*Le Cabaliste Abukibak , à son Disciple
ben Kiber.*

JE vous pressai dans ma dernière Lettre, mon cher ben Kiber, de vous déterminer sur le choix de l'esprit élémentaire auquel vous vouliez vous unir par de Saints nœuds. Je vous fis connoître tous les biens que vous procureroit cette union ; mais je ne vous parlai point du profond secret qu'on est obligé de garder sur tout ce qui regarde les mystères de la Cabale, & principalement sur la possession de la belle Silphide, ou de la charmante Nymphé dont on a gagné le cœur.

Il faut que vous sachiez, mon cher Enfant, que le silence est une des principales qualités du Sage. Si vous veniez jamais à découvrir ce que vous êtes obligé de cacher éternellement aux yeux du vulgaire, votre indiscretion seroit rigoureusement punie, & vous coûteroit peut-être la vie.

La Divinité ne souffre point que les

64 LETTRES CABALISTIQUES,

profanes & les ignorans ayent aucune connoissance des mysteres de la Cabale. Le sage Raimond Lulle nous assure qu'un Ange a souvent tordu le cou à des Philosophes indiscrets ; & avant que ce grand-homme eût donné cette instruction utile à ceux qui pourroient avoir quelque démangeaison de se vanter de leurs bonnes-fortunes , plusieurs illustres Anciens avoient fait connoître par des allégories que la punition suivoit de près l'indiscrétion & le babil.

Homere , un de nos savans Cabalistes , nous apprend quel fut le triste sort d'Anchise , pour avoir révélé la bonne-fortune qu'il avoit eue avec une Nympe. Car vous devez savoir , mon cher Fils , que tous ces esprits aériens , auxquels les Payens aveuglés accordoient le titre de *Dieux* & de *Déeses* , étoient ces mêmes *Silphes* , *Gnomes* , *Salamandres* & *Ondins* , que vous connoissez aujourd'hui n'être que de simples Créatures. Le sage Homere , instruit de ces choses aussi parfaitement que vous , n'avoit garde de les publier. Cependant voulant exhorter les Sages à la discrétion , il raconta l'aventure d'Anchise & de la Nympe qui l'aima , sous le nom d'une de ces Déeses imaginaires du Paganisme.

Ce Prince Troyen plut si fort à une
Citoyenne

LETTRE VI. 65

Citoyenne des ondes , qu'elle lui déclara son amour , & lui accorda ses faveurs les plus précieuses. Elle l'avertit bien de ne se vanter jamais de sa bonne-fortune , & l'assura que son indiscretion attireroit sur lui la foudre de Jupiter (1). Mais ce Prince , malgré cet avis salutaire , n'eut point assez de force pour garder le secret ; & en vrai petit-maître François , qui ne fait cas des faveurs d'une belle qu'autant qu'il en peut faire parade , il déclara follement à quelques-uns de ses amis ce qu'il auroit dû cacher avec tant de soin. Son crime ne demeura pas long-tems impuni. L'esprit exécuter , armé d'un glaive de feu , alloit lui ôter la vie ; mais la Nymphé , touchée du malheur d'un amant qu'elle avoit tendrement aimé , retint son bras , & détourna le coup. Cependant l'ardeur du glaive ardent rendit foible & débile ce Prince indiscret , & il passa le reste de sa vie

(1) Εἰ γὰρ κεν Ἐρείπης καὶ ἐπειξέαι αὖ φρονι νόμῳ
 Ἐν φιλότῃ μιγῆναι εὐσεφάνῳ Κυβέρῃ.
 Ζεὸς δὲ χαλῶσαμένος βαλεῖ ψολόεντι κεραυνῷ.

*Si vero rem declaraveris , & te jactaveris amanti
 animo*

*In amore nūctum esse cum benè coronatâ Cytheræâ.
 Jupiter te iratus seriet ardenti fulmine.*

Homer. in Hymno Veneris.

Tomé I.

F

66 LETTRES CABALISTIQUES ,
dans une langueur causée par la perte
de son humide radical , que la violence
du feu avoit à demi consumé.

Virgile , aussi grand Cabaliste qu'Homère , a de même élégamment décrit cette Histoire , & l'a enveloppée , ainsi que le Poëte Grec , d'une prudente obscurité , qui ne laisse qu'au vrai Sage la liberté d'en connoître toutes les particularités (1).

Scaron , qui n'étoit qu'un étourdi , & qui ne connoissoit de la Cabale que ce qu'il en avoit appris dans quelques méchantes rhapsodies , a voulu faire voir qu'il n'ignoroit pas les particularités les plus secretes de cette Histoire. Il les a donc inférées dans sa traduction burlesque de l'*Æneïde* , & cela d'une maniere d'autant plus impertinente , qu'il veut se donner un air de Cabaliste par une

(1) *Me si Cœlicolæ voluissent ducere vitam ,
Hæc mihi servassent sedes : satis una superque
Vidimus excidia , & capta superavimus urbi :
Sic , ô , sic positum assati discedite corpus.
Ipse manu mortem inveniam : miserebitur hostia
Exuviasque petet : facilis jactura sepulcri est.
Jam pridem invisus Divis , & inutilis annos
Demoror , ex quo me Divum Pater , atque Homi-
num Rex ,
Fulminis afflavit ventis , & contigit igni.*

Virgil. *Æneïd. Lib. II. Vers. 601.*

L E T T R E V I. 67

discretion très-mal placée , & qu'il n'affecte qu'après avoir publié tout ce qu'il savoit. Voici ce qu'il fait dire à Anchise.

Viel cassé, malpropre à la guerre ,
Je ne fers de rien sur la terre ;
Spectre , qui n'ai plus que la voix
Je suis un inutile poids ;
Depuis le tems que de son foudre
Jupin me voulut mettre en poudre ,
Depuis le tems qu'il m'effraïa ,
Ce Grand Dieu , qui me giboïa
Par une vengeance secrete.
Mais , je suis personne discrete ,
Je n'en dirai point le sujet.
Suffit que j'aurois eu mon fait ,
Sans Vénus , qui sauva ma vie (1).

Vous voyez bien , mon cher ben Kiher , que cet étourdi de Scaron a cru faire quelque chose de beau , en publiant ce que Virgile & Homere ont jugé à propos de ne dire qu'à demi mot : car ces deux derniers vers ,

Suffit que j'aurois eu mon fait ,
Sans Vénus , qui sauva ma vie.

contiennent tout le mystere de l'épée flamboyante , dont je vous ai parlé , &

(1) Scaron , Virgile travesti , Livr. II.

68 LETTRES CABALISTIQUES,
dont Anchise ne fut garanti que par le
secours de sa chere Nymphé.

Ovide fut autrefois encore plus indiscret que Scaron ; mais il en fut sévèrement puni. Ayant surpris l'Empereur Auguste avec la Silphide Hehugaste, & cette belle n'ayant pû disparoitre assez subitement pour n'être pas apperçue, il eut l'imprudéce de révéler un secret qu'il eût dû soigneusement cacher : l'Empereur, piqué de son indiscretion, l'exila dans des climats Barbares. Les Ecrivains modernes qui ont ignoré toutes ces particularités, ont inventé une fable absurde pour expliquer les causes de cet exil. Ils ont débité que ce Poète fut relegué à Tomès, pour avoir surpris Auguste en flagrant délit avec sa propre fille ; mais si cela fût véritablement arrivé, l'Empereur n'auroit-il pas fait ôter la vie à Ovide, pour ensevelir dans un éternel silence l'action infâme qu'il pouvoit faire connoître ? L'auroit-il banni de sa Cour, pour le forcer par le chagrin que cette punition devoit lui causer, à publier ce qu'il n'avoit auparavant confié qu'à quelques amis ? Y a-t'il apparence qu'Ovide, qui prioit sans cesse Auguste de lui accorder son retour, lui eût rappelé dans presque tous ses Ouvrages la cause de son bannissement, qui auroit dû être bien

odieuse à cet Empereur ? Cependant il dit en trente différens endroits qu'il n'est exilé que pour avoir trop vû. Il proteste à Auguste qu'il ne veut point lui rappeler un souvenir fâcheux (1). Se fût-il servi de ces termes , s'il eût voulu parler d'un inceste aussi exécrationnable que celui dont on prétend qu'il fut le témoin ?

Ce souvenir fâcheux , c'est la perte que l'Empereur fit de la Silphide Hehugaste. Car elle fut si piquée de ce que ce Prince n'avoit pas donné d'assez bons ordres pour qu'on ne les surprît point dans leurs tendres embrassemens, qu'elle ne voulut plus le revoir , & l'abandonna pour toujours. Quoique ce malheur eût infiniment aigri l'esprit de l'Empereur contre Ovide , il ne put pas cependant se résoudre à le punir d'une faute qu'il n'avoit commise qu'involontairement & par mégarde ; il lui ordonna seulement, sous peine de son indignation, de garder le silence. Ovide obéit durant plusieurs années ; mais enfin il manqua à son devoir. Auguste , informé de son indiscretion , sentit rallumer toute sa

(1) *Nam non sum tanti, ut renovem tua vulnera*
Cæsar ;

Quem nimio plus est indoluisse semel.

Ovid. Trist. Libr. II. Vers. 209-

70 LETTRES CABALISTIQUES,
colere, & le bannit à jamais de sa pré-
sence.

Ovide nous apprend lui-même que sa punition n'a commencé que long-tems après son crime, & qu'il porte dans sa vieillesse la peine d'une faute de sa jeunesse (1). N'est-il pas ridicule après cela de soutenir qu'il fut banni pour avoir surpris Auguste dans un inceste avec sa fille? Cet Empereur eût-il attendu plusieurs années à le punir de son imprudente témérité?

Tel est, mon cher ben Kiber, l'aveuglement des Ecrivains modernes. Comme ils sont entierement privés de la connoissance des mysteres de la Cabale, ils inventent les contes les plus absurdes, pour expliquer des choses dont nous connoissons les replis les plus cachés. Mais laissons ces ignorans dans leurs préventions, & songeons seulement à profiter des talens que la Divinité a bien voulu accorder aux Sages.

Vous devez sentir, mon cher fils, par ce que je viens de vous apprendre de la punition du Prince Troyen, & de l'indignation de la Silphide Hehugaste envers Auguste, combien les Esprits élémentaires sont délicats sur ce qui re-

(1) *Supplicium patitur non nova culpa novum.*

Ovid. Trist. Lib. II. Vers. 140.

L E T T R E V I. 71

garde leur réputation. Si par hazard vous vous sentez quelque disposition à publier vos bonnes fortunes , & que semblable aux galans de profession qui ne recherchent les faveurs d'une femme que pour les raconter , vous ne crussiez être véritablement heureux qu'autant que l'Univers entier seroit instruit de votre bonheur , gardez-vous bien de vous unir avec aucun Esprit élémentaire : renoncez aux légères & folâtres Silphides , aux aimables Nymphes , aux charmantes Salamandres , aux graves & sérieuses Gnomides , & contentez-vous de vous attacher à la recherche des vérités Cabalistiques , sans vous mettre au risque d'être puni sévèrement pour une faute qu'on vous avoit recommandé d'éviter , & dont vous ne pourriez accuser-que vous seul.

Combien croyez-vous , mon cher Kiber , qu'on trouvât à Paris d'hommes qui fussent assez réservés pour pouvoir être reçus au nombre des époux des Silphides ? Si l'on ne les cherchoit pas dans l'Etat Ecclésiastique , à peine en rencontreroit-on deux ou trois dans toute la France. L'homme de Robe est aujourd'hui aussi indiscret que l'Officier , & le Bourgeois que l'homme de Robe. Une vanité ridicule s'est emparée de tous les hommes : ils pensent n'être vé-

72 LETTRES CABALISTIQUES,
ritablement heureux en aimant, qu'autant que le Public est instruit de leurs bonnes fortunes. Le prix & la valeur d'une conquête s'apprécie par le nombre des gens qui connoissent la foiblesse de celle qu'on a vaincue. Combien y a-t'il de personnes à Paris, qui ne voudroient pas être aimées d'une belle personne, à condition qu'on ignorât qu'elles en seroient aimées ?

Il est vrai, mon cher ben Kiber, que les Ecclésiastiques se font jusques ici garantis d'une folie aussi ridicule. Le silence chez eux est le nœud d'une intrigue, soit que leur état demande de la discrétion, soit qu'ils profitent beaucoup de l'idée qu'ont les femmes de leur retenue. Ils sont en général très-capables de conduire secrètement une intrigue amoureuses. Aussi plusieurs Nymphes & Silphides s'adressent-elles à des Prélats, à des Prêtres & même à des Moines, plus volontiers qu'à de jeunes Seigneurs, beaucoup plus aimables que ces Ecclésiastiques, mais aussi beaucoup plus indiscrets. Elles ne s'accrochent néanmoins que très-rarement des Abbés, parce qu'ils ressemblent trop aux Petits-maitres, & ne sont gueres plus discrets.

D'ailleurs, ayant le cœur excessivement tendre, elles sont charmées de posséder

posséder entierement celui de leurs amans : cela fait que la plûpart d'entr'elles cherchent à s'unir à quelques riches Ecclésiastiques , chez qui elles prennent la forme de directrice de ménage , ou de surintendante de toute la maison. Sous cette figure empruntée elles y restent pendant toute leur vie , la médisance la plus mordante ne pouvant trouver à redire qu'un Prélat ait une femme chez lui , pour avoir soin de mille choses qui n'entrent point dans le détail de celles qui concernent les hommes.

Mais comme le nombre des Prélats & des autres Ecclésiastiques du haut rang n'est pas fort considerable en comparaison de celui des Esprits élémentaires, les Silphides & les Nymphes, pour ne se point priver des avantages qu'elles peuvent recevoir en s'alliant avec le bas Clergé , se placent souvent dans les maisons des Curés , des Vicaires & des autres simples Prêtres , sous le nom de leurs sœurs , de leurs nièces & de leurs cousines ; & cachant ainsi aux yeux du vulgaire ignorant leurs chastes amours sous le voile d'une parenté simulée , elles travaillent fort tranquillement & avec beaucoup d'efficacité à se rendre immortelles.

Les Démones qui ne sauroient souffrir

76 LETTRES CABALISTIQUES ,
morte il y a plus de douze cens ans ,
& que les P... ont mise assez mal-à-
propos au rang des Saintes , a été con-
damnée à la même peine que la Philoso-
phe Payenne , & pour le même espace
de tems.

Ces deux femmes avoient vécu fort
tranquillement au fond de l'Océan : elles
s'y étoient même fait aimer de tous les
Ondins. *Hipparkia*, par ses discours phi-
losophiques avoit gagné l'estime de plu-
sieurs Ondins , & *M...* , par les récits
plaisans de ses aventures passées , s'étoit
acquis un nombre considérable d'amis.
Mais il a quelques jours qu'une cabane
étant devenue vacante par le départ d'un
Ondin qui est allé habiter dans le Pont-
Euxin , ces deux femmes voulurent ob-
tenir ce logement , & eurent sur cela
une dispute très-vive , chacune préten-
dant devoir l'emporter sur sa concur-
rente. Elles firent agir leurs amis auprès
des Magistrats pour obtenir la préfe-
rence. Comme elles sont condamnées à
une semblable pénitence , les Juges ne
firent à quoi se déterminer , l'ordre &
la règle dans l'Empire des Ondins vou-
lant que , lorsqu'il survient quelque dif-
ferend entre les Ames , ce soient celles
dont les pénitences sont les moins rigou-
reuses , qui obtiennent ce qu'elles de-
mandent. Ils prirent enfin le parti d'or-

donner que la Philosophe Grecque , & la Courtisane Egyptienne plaideroient chacune leur cause , & que celle qui prouveroit avoir laissé dans le monde une plus haute idée de sa réputation, jouiroit de la cabane.

En vertu de cet Arrêt provisionnel , M. . . parla la première. Est-il permis , dit - elle , hauts & fluides Ondins , qu'une Grecque , dont les débauches ont étonné les hommes les plus criminels , ose comparer ses mœurs avec celles d'une femme , dont le nom & la vie se trouvent dans la *Légende* ? Il est vrai que pendant quelque tems j'ai été livrée à l'impudicité : mais quelle rigoureuse pénitence n'en ai-je pas faite dans les suites ? Si vous ne voulez pas m'en croire , pouvez-vous refuser d'ajouter foi aux Historiens qui ont écrit ma vie ? Ne certifient-ils pas qu'étant allée à Jérusalem pour y faire le vilain métier que j'avois exercé dans Alexandrie , je me sentis poussée & conduite par force dans une Eglise , où j'aperçus une image de la Vierge ; & que lui ayant demandé ce qu'il falloit que je fisse pour plaire à Dieu , cette image m'ordonna d'aller dans le désert ? J'obéis : je me retirai dans une solitude ; j'y vécus pendant quarante-sept ans , & j'y fus servie les trente derniers par les

78 LETTRES CABALISTIQUES;

Anges. Il est vrai qu'ils n'eurent pas beaucoup de peine à faire ma cuisine, car je ne mangeai dans les dix-sept dernières années de ma solitude, que deux pains d'une livre.

Voilà , hauts & fluides Ondins , ce que l'on a dit de moi après ma mort. Ces faits sont reçus de tous les gens pieux comme des vérités évidentes ; & c'est sur leur authenticité que j'ai été placée au nombre des plus grandes Saintes. Ne croyez pas que ce ne soient que des Auteurs ordinaires qui aient pris soin d'illustrer ma mémoire : le Jésuite *Théophile Raynaud* , reconnu pour un Savant des plus illustres , l'a défendue avec beaucoup de vivacité contre ceux qui prétendoient la flétrir.

Après cela , n'est-il pas ridicule qu'*Hipparkia* veuille comparer sa réputation avec la mienne ? Ignore-t'elle ce qu'on pense d'elle dans le monde ? Souffrez équitables Ondins , que je vous rappelle quelques circonstances de la vie de cette prétendue Philosophe. Etant jeune , elle feignit d'être fort éprise des charmes du Cynique *Cratès* , l'homme le plus laid & le plus mal fait de la Grece. Ce fut en vain que ses parens firent ce qu'ils purent pour la détourner de choisir un tel époux , la liberté dont elle esperoit de jouir en

vivant à la maniere des Cyniques, l'emporta sur toutes les représentations. Elle obtint enfin le consentement de sa famille, & montra dès le moment qu'elle eut donné la main à Cratès, plus de hardiesse & plus de fermeté dans les actions les plus infâmes, que Diogene n'en auroit pû témoigner lui-même. Son nouveau mari la conduisit sous le portique : & ce fut-là qu'il consumma son mariage. Sans un de ses amis, qui eut la charité de les couvrir de son manteau, le Public auroit eu la Comédie en entier : mais cela sans doute n'eut pas fait rougir *Hipparkia* : elle ne connoissoit pas la honte, elle étoit plus faite au crime que ceux qui n'admettoient aucune Divinité. Se trouvant dans un repas chez Lisimacus avec l'Athée Théodore, il ne tint pas à elle qu'elle ne donnât avec lui une scene pareille à celle qu'elle avoit représentée sous le portique. Cet Athée eut plus de pudeur qu'elle ; car après avoir poussé les choses fort loin, il ne put se résoudre à les terminer aux yeux du Public.

Vous voyez, hauts & fluides Ondins, un échantillon de ce que les Auteurs de tous les tems ont écrit des mœurs d'*Hipparkia*. Elle mourut dans les sentimens où elle avoit vécu. Jugez

80 LETTRES CABALISTIQUES ,
si ayant tenu une pareille conduite , elle
a bonne grace de vouloir s'égalér à une
Sainte , qui tient une place distinguée
dans le Bréviaire Romain..

Lorsque la Courtisane *M....* eut
cessé de parler , *Hipparkia* lui répondit
avec un ri moqueur : vous ne vous
plaindrez pas sans doute que je vous
aie interrompue dans le récit de vos
louanges. Je vous avoue qu'il m'a beau-
coup amusé : mais vous devriez moins
me reprocher d'avoir suivi les maximes
des Cyniques ; car il me paroît que sans
être attachée à la Secte de ces Philoso-
phes , vous les pratiquiez aussi authen-
tiquement que moi. La *Légende* , qui
fait mention de vos vertus , & dont
vous vous glorifiez tant , nous apprend
qu'ayant un jour passé dans un bateau
une rivière , & n'ayant point d'argent
pour payer les bateliers , vous leur of-
frîtes l'usage de vous-même pour les
satisfaire.

Vous me direz peut-être qu'on n'est
obligé d'acquitter les dettes , qu'avec les
especes dont on est en possession ; &
que ne trouvant pas un sou dans votre
bourse , vous pratiquâtes le proverbe
qui dit , *qu'on doit payer en chair , lors-
qu'on ne le fait point en argent*. Mais vous
me permettrez de vous dire que je crois
qu'il y avoit beaucoup plus d'avarice ,

L E T T R E V I I . 81

que d'indigence dans votre procédé. Comment étoit-il possible qu'une aussi riche Dame que vous l'étiez , n'eût pas la moindre petite monnoye à sa disposition ? Cela ne peut s'accorder avec ce que racontent vos Historiens. Ils assurent que vous aviez plusieurs amans excessivement riches , qui vous combloient de présens. Vous ne sauriez disconvenir que lorsque vous sortîtes de cette Eglise où vous eûtes cette conversation avec une image qui vous donna de fort bons conseils , vous ne fussiez couverte de bijoux ; car tous les Ecrivains de vos hauts faits assurent que vous déchirâtes vos plus beaux vêtemens , que vous arrachâtes vos perles & vos diamans , & que vous les donnâtes aux pauvres. Hé quoi ! Une Dame aussi bien nippée n'avoit pas un sou dans sa poche ! cela est incompréhensible. En tout cas , ne valoit-il pas mieux donner quelqu'un de vos bijoux à ces bateliers , que de recourir à l'offre que vous leur fîtes ? Convenez de bonne-foi que vous aimiez mieux user du privilège des Philosophes Cynique , que de mettre la main à la bourse. La Politique n'étoit pas mauvaise : je ne la condamne pas ; & je sais qu'elle est aujourd'hui fort approuvée des filles d'Opéra. Mais je trouve seulement mau-

82 LETTRES CABALISTIQUES ;
vais , qu'après l'avoir assez heureuse-
ment mise en pratique , vous la blâmiez
avec tant de hauteur.

Je viens à présent à votre canonisa-
tion & à votre *Légende* , dont vous
croyez que tous les gens pieux soient
fort infatués. Il est vrai que dans un tems
d'ignorance , où la superstition rendoit
croyables les choses les plus extraordi-
naires , les Moines s'aviserent de vous
faire canoniser. Vous fûtes donc alors
placée au nombre des Saintes. Mais
dans les suites , lorsque le bon sens &
la raison recouvrirent leurs droits , on
attaqua de tous côtés votre chere *Lé-
gende*. Les Savans s'en servirent pour
autoriser les reproches sanglans qu'ils
firent aux Papes , & vous servîtes plus
d'une fois de prétexte aux Luthériens
& aux Calvinistes , pour rejeter tout
ce qu'on racontoit des Saintes de votre
espece (1).

Je vous parle sincerement & sans
passion. Votre réputation n'est gueres
mieux établie aujourd'hui que la mien-

(1) *Vitas Sanctorum sic descripserunt Pontificii ,
quasi propositum eis fuisset eos deferre populo , & ex-
hibilandos proponere. Mariam Aegyptiacam perbibent ,
cum non haberet unde Nautium solveret , voluisse facere
Nautis corporis sui copiam , ut quod non habebat in
aere , lueret in corpore. Petrus Molinaeus ; in Hipe-
raspiste ad vers. Sylvestrum Petra-Sandam , pag.
46.*

. L E T T R E V I I . 83

ne : on nous regarde chez les gens sensés à peu près sur le même pied. S'il avoit pris fantaisie à quelque Pape de me canoniser , je n'eusse gueres pû servir de Patrone qu'aux femmes qui se figurent qu'en le mettant dans la classe des esprits forts , elles acquierent le droit de faire cocus leurs maris , sans qu'ils soient en droit de s'en plaindre : & quant à vous , ma chere Egyptienne , malgré votre *Légende* , il faut désormais que vous vous retranchiez à n'être invoquée que par quelques Comédiennes surannées , ou par quelques vieilles filles d'Opéra. Ce n'est pas-là un fort grand avantage , & votre réputation n'est pas à beaucoup près aussi brillante que vous vous l'imaginez. Pensez-vous qu'il ne me soit pas incomparablement plus flateur de voir mon portrait dans le cabinet d'une Savante , qu'à la ruelle du lit d'une antique pécheresse , qui ne vous invoque que par rapport à la conformité qu'elle a eue avec vous ? Elle vous place avec plaisir en Paradis , parce qu'elle espere qu'après s'être aussi bien divertie que vous dans ce monde , elle aura aussi avec vous le même bonheur dans l'autre.

Quant aux jeunes imaginaires , que vos Historiens assurent avec beaucoup

84 LETTRES CABALISTIQUES,

de confiance que vous observâtes dans le désert , vous nous dispenserez bien d'y ajouter foi , aussi-bien qu'aux Pages célestes par lesquels vous fûtes servie pendant trente ans , & aux deux lions , qui après votre mort vinrent creuser une fosse pour y enterrer votre corps. Ces Pages-là , tout Anges qu'ils étoient n'étoient gueres bien appris , & observerent bien peu les regles de la bien-séance envers vous , puisqu'ayant assisté à votre trépas , ils vous laisserent sans vous inhumer à la merci des Brutes. Voilà je l'avoue , des domestiques bien insensibles & bien peu attachés à leur maitresse. Quoi ! pendant trente années , ils sont à vos gages , & dès que vous êtes morté , ils ne daignent pas vous rendre les honneurs funébres ! Il faut en vérité que les serviteurs célestes ne soient gueres compatissans , & aient le cœur plus dur , non-seulement que les plus vils esclaves , mais même que les bêtes féroces qui vous enterrent.

Peut-être direz-vous que je n'ai point encore oublié mon ancienne maniere de plaisanter , & qu'il est aisé de voir que je mords comme une Cynique , ou plutôt comme l'animal même de qui ma Secte a tiré son nom. Vous en pen-

LETTRE VII. 85

ferez tout ce qu'il vous plaira ; mais de quelque façon que je dise les choses que je vous reproche , elles n'en sont pas moins véritables.

Te voilà présentement instruit , sage & savant Abukibak , des raisons réciproques de ces deux femmes pour autoriser leurs prétentions. Nos sages Supérieurs n'ont point encore voulu décider leur différend , & tu les obligeras beaucoup de vouloir les aider de tes profondes lumieres.

Je te salue , sage & savant Abukibak , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



L E T T R E V I I I .

*Le sage Oromafis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

DEpuis que j'ai reçu ta dernière Lettre , sage & savant Abukibak , j'ai parcouru comme tu le souhaitois , toutes les vastes régions aériennes. Mes recherches ont été absolument inutiles ; & je n'ai pu découvrir parmi les âmes bienheureuses , qui , dégagées des liens du corps , vivent dans l'Empire des *Silphes* , aucune de celles dont tu voudrois savoir la demeure. Il faut que tu ordonnes aux *Gnomes* & aux *Ondins* de t'informer de leur sort ; car eux seuls peuvent t'en apprendre des nouvelles. Je te jure foi de *Silphe* , qu'il n'y a parmi nous autres heureux habitans des airs , aucun esprit qui ait autrefois animé le corps d'un Procureur. A peine dans la perquisition exacte que j'en ai faite , ai-je trouvé quelques âmes d'Avocats. Celles mêmes des Magistrats y sont en très-petit nombre ; & les gens qui pendant leur vie ont occupé des emplois de Judicature , sont rarement

L E T T R E V I I I . 87

après leur mort assez purs pour venir habiter dans les airs , en attendant le grand jour où toutes les Créatures paroîtront au pied du trône du Souverain Juge de l'Univers , pour ouïr l'Arrêt de leur bonheur ou de leur anéantissement.

Dans toutes les nouvelles régions que j'ai parcourues , lorsque je demandois aux ames que je rencontrois , s'il n'y en avoit point quelque'une parmi elles qui eût animé le corps d'un Procureur , elles frémissaient toutes à ce nom , & paroïssent aussi indignées de ma demande , que si j'eusse profané le sacré mot Cabalistique *Nehmamiâh*. Leur silence me tenoit lieu de réponse ; & je perdois toute esperance de savoir la raison de leur indignation , lorsque je rencontrai l'ame d'un Magistrat , qui me parut moins surprise que les autres de ma question.

Les gens que vous cherchez , me dit-il , n'habitent point ce délicieux séjour. Ils ont leur demeure chez les *Gnomes* & les *Ondins* , au fond des mers , ou dans le centre de la terre. Vous ignorez sans doute quel a été leur profession pendant leur vie , puisque vous pensez qu'on puisse en trouver quelqu'un au nombre des heureux Citoyens des airs. Jamais Procureur n'est venu souiller la

88 LETTRES CABALISTIQUES ,
pureté de ces lieux par sa présence.

Vous me paroissez , répondis-je à l'ame de ce Magistrat , beaucoup moins superstitieuse que les âmes auxquelles je me suis adressé jusqu'à présent. Il me sembloit qu'elles crussent qu'il y avoit quelque crime à m'apprendre ce que je leur demandois. Je ne comprends point pourquoi elles affectoient d'avoir plus d'horreur pour les Procureurs , que vous ne paroissez en avoir.

La raison , repliqua le Magistrat , qui me les rend moins odieux , c'est que je leur ai de grandes obligations , & que sans eux peut-être n'aurois-je point été digne après ma mort d'habiter dans l'Empire des airs. *Ce que vous me dites-là , repliquai-je , me paroît extraordinaire. Comment pouvez-vous être redevable de votre bonheur à d'aussi méchantes gens qu'on les croit communément ?* C'est répondit l'ame , par les soins que j'ai pris de punir leurs friponneries , de m'opposer à leurs rapines , & de défendre la veuve & l'orphelin contre leurs ruses & leurs malversations.

Pendant trente ans que j'ai été Conseiller au Parlement de Paris , ma plus grande & ma plus sérieuse occupation étoit de tâcher à découvrir les friponneries des Procureurs. Dès que je m'apercevois de quelqu'une , j'en faisois punir

nir l'auteur avec beaucoup de sévérité. Il n'y avoit presque aucun jour, où je ne trouvasse une ample matiere à exercer mon zèle. La Justice Divine m'en a tenu compte, & en mourant mes fautes m'ont été pardonnées, en faveur de mon attention à châtier les Procureurs. Vous voyez donc que je ne dois point avoir horreur comme les autres ames, d'en entendre parler, puisque s'il n'y en avoit jamais eu, je ne jouirois pas, selon toutes les apparences, du bonheur de vivre parmi les habitans de l'air.

Je veux, continua l'ame du Magistrat, vous apprendre ce qui m'arriva au sortir de l'autre monde. Dès que je fus mort, mon ame s'éleva jusqu'à la région du feu. Là je trouvai deux Anges qui devoient me servir, l'un d'Avocat, & l'autre d'Accusateur. Le dernier élevant sa voix, commença à porter jusqu'au pied du trône du Souverain Juge toutes mes iniquités; & quoiqu'il y eût encore des millions de lieues de l'endroit où j'étois à celui qu'habite la Divinité immense & suprême, il se fit aisément entendre à elle. Il prétendoit que je devois être privé de la compagnie des Citoyens de l'air, à cause des desordres de ma jeunesse. Il me reprochoit de m'être livré à des plaisirs criminels, de m'être plu pendant

90 LETTRES CABALISTIQUES ;

long-tems dans l'esclavage des femmes, & de m'être abandonné à la colere , à la vanité & à la présomption. Sur ces accusations , je me comptois déjà relegué parmi les Gnomes , ou tout au plus parmi les Ondins , lorsque mon Avocat prit ainsi ma défense *Il est vrai , dit-il, qu'il a été sujet à des foiblesses humaines; mais il les a réparées par les soins qu'il a pris dans l'administration de la Justice. Pendant le cours de sa Magistrature , il a fait punir quatre-vingt Procureurs , empêché la ruine de deux cens orphelins , & de trois cens veuves. Que dis-je , de trois cens veuves ? d'un million de personnes ; chaque Procureur dont il a arrêté les malversations , eût pu lui seul ruiner un Royaume entier. Est-il rien de plus grand , de plus sage , de plus utile , que de mettre un frein à l'avarice insatiable des fils avides de l'affreuse chicane ? S'il se trouvoit dans un Etat deux cens Magistrats qui eussent cette attention , n'y verroit-on pas bien-tôt renaitre un siècle d'or ? Otez les Procureurs du monde , vous en ôterez les dissensions & les procès. Or n'est-ce pas prendre un moyen certain pour les détruire , que celui de les empêcher de voler ? Un Magistrat , attentif à punir leurs ruses , est lui seul aussi utile , que treize Maréchaussées vigilantes & actives. L'on peut venir à bout*

L E T T R E V I I I. 91

d'assurer la tranquillité & la liberté des grands chemins par une exacte recherche des voleurs & des assassins : mais on ne peut se flatter de pouvoir établir la même sûreté dans les études des Procureurs. En général , ces gens-là sont nés pour être fripons : c'est-là leur caractère indélébile. On est bien convaincu de cette vérité sur la terre : & voici de quelle manière les apostropha le premier Président d'un Parlement célèbre (1) : Procureurs tâchez de devenir honnête-gens ; ou bien , si la chose est impossible , efforcez-vous de friponner un peu moins. Donnez au moins à vos parties le tems de respirer, & ne les égorgez point. Après les services que l'ame de l'accusé a rendus à la Justice , & le bon exemple qu'il a donné aux autres Magistrats , peut-on lui contester de jouir de la compagnie des Habitans de l'air ?

Mon Avocat ayant cessé de parler , mon Accusateur voulut réfuter ce qu'on venoit de dire à mon avantage. Mais dans le même moment la Divinité fit entendre sa voix majestueuse. *Que l'Âme*, dit-elle , *présentée au pied de mon Trône pour y entendre prononcer son ju-*

(1) MARIN, Premier Président au Parlement de Provence. Ses bons mots & ses plaisanteries lui devinrent funestes, & lui firent ôter sa Charge.

DE LETTRES CABALISTIQUES,
*gement , reste dans les airs. Ma clémence
lui pardonne ses fautes , en faveur des
soins qu'elle a pris de défendre la Veuve,
l'Orphelin , & tout le Public , contre les
malversations & les pillages des Procu-
reurs. Et je déclare que tous les Magis-
trats , qui agiront ainsi que lui , trouve-
ront en moi un Juge indulgent.*

A ces mots , je me prosternai hum-
blement pour adorer le Tout-Puissant ,
& lui rendre grâces de sa bénignité.
Après quoi , l'Ange qui m'avoit servi
d'Avocat , me conduisit lui-même en ces
heureux climats , où je resterai , ainsi
que vous savez , jusques au grand jour ,
auquel la Divinité rappellera tous les
Justes dans son sein.

Ce recit achevé , l'ame de ce sage &
heureux Magistrat , me conseilla de ne
point continuer ma recherche , & s'en-
vola à trois cens lieues de-là , pour aller
voir celle du Chancelier de l'Hôpital
avec laquelle elle étoit unie d'une très-
étroite affection , & qui tient , ainsi que
tu le fais , sage & savant Abukibak , un
rang très-distingué parmi les fortunés
habitans de l'Empire des airs.

Je suis très-mortifié de n'avoir pu t'é-
claircir de ce que tu souhaitois d'appren-
dre. Tu pourrois peut-être en savoir des
nouvelles par quelque *Ondin* , ou par
quelque *Gnome*. Mais , à mon avis , tu

feras mieux de t'adresser d'abord à quelque Diable. Car il y a toute apparence que des Ames aussi méchantes que celles des Procureurs , ne seroient point assez punies d'habiter au fond de la mer, ou au centre de la terre. L'Enfer doit être leur véritable séjour. Une raison qui me le persuaderoit , c'est que les *Gnomes* étant les gardiens des riches métaux & des pierres précieuses , & les *Ondins* des richesses perdues par les mortels , les avars Procureurs trouveroient leurs demeures des séjours délicieux. Peut-être même y introduiroient-ils tôt ou tard l'affreuse chicane avec toutes ses suites , & se rendroient un jour les maîtres de tous leurs trésors.

Je te salue , sage & savant Abukibak , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



L E T T R E IX.

*Le Silphe Oromafis, au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE me suis informé , sage & savant Abukibak , selon les ordres que tu m'avois donnés il y a quelque tems , des raisons qui déterminèrent la Divinité à placer François I. Roi de France , parmi les heureux habitans de l'air. Pour satisfaire plus amplement ta curiosité , j'ai cru devoir m'adresser à ce Roi lui-même , personne ne pouvant mieux m'instruire des faits les plus intéressans , que les deux Anges avoient agités au pied du Trône de la Divinité lors de son Jugement.

Il me dit donc , que lorsqu'il comparut devant le Tout-Puissant pour ouïr l'Arrêt de son sort , il crut pendant quelque tems qu'il seroit fort heureux , s'il n'étoit relegué que parmi les *Ondins*. Il craignit d'être condamné à rester dans les ténébreuses demeures des *Gnomes* , & connut alors , mais trop tard , combien la plupart des louanges qu'on lui avoit données sur la terre , étoient fauf-

ses & ridicules. Le discours que prononça contre lui l'Ange accusateur , lui fit sentir pour la première fois bien des défauts , qui lui avoient été inconnus jusqu'alors : le portrait , qu'il traça de ses mœurs & de ses sentimens n'étant nullement fardé , lui fit connoître qu'il n'avoit plus affaire avec des Courtisans flatteurs , toujours prêts à déifier les vices des Grands & des Souverains.

Vous devez être renvoyé dans le sein de la terre , lui disoit cet Ange accusateur , & cela par toutes les raisons qui doivent faire punir un Prince , peu soigneux du bonheur & de la tranquillité de ses peuples. Vous n'avez jamais eu assez de force & de courage pour vous conduire par vous-même : vous avez été livré pendant toute votre vie aux pernicieux conseils de vos Favoris & de vos Maîtresses , & quelles sottises ne vous a point fait faire votre Duchesse d'*Etampes* ! Elle donnoit des avis secrets à Charles-Quint , votre ennemi & votre rival de gloire , de tout ce qui se déliberoit dans votre Conseil. La haine de cette femme contre *Diane de Poitiers* , votre ancienne Maîtresse , & ensuite celle de votre fils , a plus fait de mal à la France , que la perte des trois batailles. Vous auriez dû cependant avoir appris à vous défier des femmes ,

96 LETTRES CABALISTIQUES,
& le Ciel vous avoit assez puni de vos
débauches, pour vous faire réfléchir sur
votre conduite criminelle. Pouvoit-il
vous donner une instruction plus salu-
taire, que la maladie honteuse, dont
le mari de la belle *Ferroniere*, justement
indigné de l'affront que vous lui faisiez,
trouva le moyen de vous infecter, après
l'avoir prise lui-même dans un mauvais
lieu & l'avoir donnée à son épouse,
qui ne tarda gueres à vous la communi-
quer. Elle en mourut bien-tôt; & sans
les soins de vos Médecins, qui ne pu-
rent néanmoins vous guérir qu'impar-
faitement, vous ne pouviez éviter le
même sort.

Une leçon aussi vive & aussi utile que
celle-là, auroit bien dû vous désabuser
d'un Sexe trompeur qui vous avoit causé
tant de maux. Mais bien loin d'en pro-
fiter, non plus que des avis qu'on vous
donnoit, vous continuâtes votre pre-
miere maniere de vivre; & pour con-
tenter plus facilement vos desirs crimi-
nels, vous favorisâtes la passion la plus
violente des femmes, en autorisant la
coutume que prirent les Dames d'aller
fréquemment à la Cour. Ce pernicieux
usage, qui prendra toujours plus de
force chez vos Successeurs, perdra tôt
ou tard les bonnes mœurs dans tout vo-
tre Royaume: & voici ce qu'en dira un
jour

jour un Courtifan , assez livré à ses passions pour n'être point taxé de bigoterie. Je veux bien vous prédire les maux que causera dans la suite votre mauvais exemple : & cela dans les mêmes termes qu'il les décrira lorsqu'il feront arrivés.

Il faut avouer , dira-t'il (1) , qu'avant François I. les Dames n'abordoient , ni ne fréquentoient la Cour , que peu & en petit nombre. Il est vrai que la Reine Anne commença à faire sa Cour des Dames plus grande que les autres précédentes Reines ; & sans elle , le Roi son mari ne s'en fut gueres soucié. Mais ledit Roi François venant à son regne , considérant que toute la décoration d'une Cour étoit de Dames , l'en voulut peupler S'il n'y eût eu que les Dames de la Cour qui se fussent débauchées , ç'eût été tout un. Mais elles donnoient les exemples aux autres de la France , qui se façonnant sur leurs habits , leurs graces , leurs façons , leurs danses & leurs vies , elles se vouloient aussi façonner à aimer & à paillarder , voulant dire par-là : A la Cour on s'habille ainsi , on danse ainsi , on paillarde ainsi. Nous en pouvons aussi faire ainsi.

Jugez vous-même , continua l'Ango

(1) Brantome, Mémoires, Tom. I. pag. 277.
& 280.

98 LETTRES CABALISTIQUES,
accusateur , par les reproches que vous
feront dans les suites les Courtisans les
moins scrupuleux , si l'on ne doit pas
vous imputer le luxe, la débauche , l'im-
pudicité & les autres vices qui trouble-
ront votre Royaume , & qui regneront
dans la Cour de vos Successeurs. Si vous
vouliez passer pour un Prince pieux ,
c'étoit à rétablir les bonnes mœurs qu'il
falloit vous appliquer , & non point à
persécuter quelques honnêtes gens, que
vous avez fait brûler sous prétexte qu'ils
étoient Luthériens. Cette conduite me
fournit contre vous de nouvelles accu-
sations , beaucoup plus graves que les
premières.

En effet , comment est-ce que vous
pouviez avoir l'audace de condamner un
homme à la mort , sous prétexte qu'il
adoptoit les sentimens de Luther , dans
le tems même que vous vous étiez ligué
avec les Protestans d'Allemagne , & que
vous faisiez tout ce que vous pouviez
pour les secourir ? Ne vous êtes-vous
pas obligé de recevoir le fils aîné du
Duc de Saxe en France , & de lui per-
mettre en particulier l'exercice de sa Re-
ligion ? N'avez-vous pas envoyé cent
mille écus à cet Electeur , & cent mille
autres au Landgrave de Hesse ? Ne vous
êtes-vous pas obligé à secourir ces Prin-
ces ? N'avez-vous pas arraché Genève

L E T T R E I X. 99

des mains du Duc de Savoye ? & sans vous, la Métropole du Calvinisme n'eut-elle pas été renversée ? Pourquoi donc, dans le même tems faisiez-vous brûler à Paris quelques infortunés particuliers , parce qu'ils suivoient des sentimens que vous faisiez triompher dans toute l'Allemagne ? Si vous croyez le Protestantisme une erreur dangereuse , vous ne pouviez donc en honneur & en conscience , employer toutes vos forces pour le protéger & pour l'accroître. Si vous pensiez que c'étoit une Doctrine bonne, ou toute au moins indifférente , vous étiez plus cruel que les Empereurs Payens qui persécutoient les premiers Chrétiens. Ils ne les condamnoient au dernier supplice , que parce qu'ils se figuroient que leurs opinions étoient abominables , pernicieuses au bien de la Société, & contraires à la véritable Religion.

Jugez vous-même à présent si vous êtes digne d'habiter dans les airs avec les heureux *Silphes*, & si ce n'est pas vous imposer une peine bien douce , que de ne vous releguer que parmi les *Gnomes*.

Lorsque l'Ange accusateur eut ainsi détaillé les plus notables des fautes qu'avoit commises pendant sa vie *François I.* elles l'accablèrent de douleur. *Hélas !*

102 LETTRES CABALISTIQUES,
de leur manque de droiture, il doit obtenir le pardon des défauts qu'on lui reproche avec trop d'aigreur. Il s'est laissé tromper, il est vrai par ses Favoris & ses Ministres; mais il y a plus de bonté que de négligence dans la conduite qu'il a tenue à leur égard. Ne sçait-on pas que la défiance est la dernière vertu des grands cœurs? Un Héros, incapable de tromper, & qui ne connoît ni la mauvaise foi, ni le mensonge, se persuade avec peine qu'il y ait des hommes trompeurs, sur-tout parmi ceux dont l'extérieur & la politique cachent les fourberies & les ruses.

Il est plus difficile de justifier *François I.* sur la différente conduite qu'il a tenue envers les Luthériens de son Royaume & ceux d'Allemagne. Mais enfin, la tranquillité qu'il vouloit conserver dans ses Etats, les troubles & les divisions dont il voyoit toute l'Allemagne remplie, ont pû lui persuader qu'il devoit éviter avec soin que son Royaume ne fût agité par une pareille guerre de Religion. Il n'étoit point Théologien: il ne connoissoit pas dans lequel des deux partis se trouvoit la vérité; il suivoit les préjugés qu'il avoit reçus dans son enfance, & croyoit devoir éloigner tout ce qui pourroit apporter quelque changement aux ancien-

nes coutumes. Il est vrai qu'il favorisoit en Allemagne les personnes qui professoient les mêmes opinions pour lesquelles il en persécutoit d'autres en France ; & c'est-là une conduite qu'on ne peut entierement justifier en ne consultant que l'équité naturelle. Mais, si l'on fait attention que la politique oblige les Princes pour leur bien, & pour celui de leurs Etats, à plusieurs démarches qu'on leur pardonne, & qu'on n'excuseroit point dans de simples particuliers, on ne trouvera plus que le secours que François I. a donné aux Protestans Allemands, ait quelque chose d'incompatible avec la persécution qu'il faisoit à leurs freres en France. Il a cru que la tranquillité & la gloire de son Royaume demandoit qu'il agit d'une maniere qui paroît ainsi contradictoire.

Au reste, j'oublierois une des plus grandes qualités de l'ame du Prince que je défends, si je ne faisois pas mention de son amour pour les Sciences. C'est lui qui les a amenées en France, d'où elles avoient été bannies depuis long-tems. Ayant été le pere & le protecteur des Gens de Lettres dans l'autre monde, n'est-il pas juste qu'après sa mort il ait sa demeure avec eux dans les airs ?

A peine l'Ange protecteur eut-il fini ce discours, qu'en faveur des vertus

106 LETTRES CABALISTIQUES,
 hazard Hercule & Thésée. Hé bien,
 dis-je au premier, *avouez sincèrement*
que vous fûtes un grand fou pendant vo-
tre vie. » Je suis fort éloigné, répon-
 » dit-il, de vous accorder ce que vous
 » avancez mal-à-propos. Pouvez-vous
 » appeler fou un homme qui n'eut d'au-
 » tre occupation que celle de défendre
 » les malheureux, de protéger les or-
 » phelins, de secourir les affligés ? On
 » doit me regarder comme le fonda-
 » teur de l'Ordre des Chevaliers errans.
 » C'est à mon exemple qu'un nombre
 » de Héros, parcourant le monde, se
 » sont dévoués au service du Public.
 » Lorsque j'étois en vie, je valois moi
 » seul trente Maréchaussées différentes,
 » pour assurer la sûreté des grands che-
 » mins. Avez-vous oublié le nombre
 » de criminels que j'ai punis ; & ne
 » vous souvenez-vous plus que je sacri-
 » fiaï Busiris, que j'étouffai Anthée,
 » que je tuai Cycnus, que je brisai la
 » tête à Cermerus ? » Je conviens, ré-
 pondis-je, *que par ces actions vous pur-*
geâtes la terre de quelques malheureux ;
mais il eût été à propos qu'après ces vic-
toires, quelqu'un vous eût envoyé dans
l'autre monde, pour le repos de beaucoup
d'honnêtes-gens. Que vous avoit fait cet
infortuné Prince (1), que vous précipi-

(1) Iphitus.

râtes dans la mer dans un des accès de vo-
 tre fureur ? En vous rendant la justice que
 vous méritez , on peut dire que vous fûtes
 un grand brigand , qui en détruisîtes plu-
 sieurs autres. Est-il rien de si plaisant que
 la conduite que vous tîmes pour vous pur-
 ger de ce forfait ? Vous vous engageâtes
 pour trois ans au service d'Omphale : &
 à peine eûtes-vous vû cette Princesse , que
 vous en devîmes fou. C'étoit sans doute
 une chose charmante , que de vous voir
 auprès d'elle une quenouille au côté & un
 fuseau à la main , filer comme une simple
 servante. Il falloit que de votre tems , les
 véritables Héros fussent bien rares , puis-
 qu'on faisoit autant de cas d'un homme
 qui noyoit ses amis , qui se livroit aux ex-
 cès les plus criminels , & qui par amour
 faisoit les extravagances les plus risibles.
 Si les Poètes qui sont venus après vous ,
 n'avoient point embelli votre histoire par
 les faits merveilleux que leur a fourni
 leur imagination échauffée , je crois que
 vous n'eussiez gueres été estimé par la pos-
 térité. Vous auriez tout au plus trouvé
 quelques partisans parmi les vagabonds ,
 qui auroient pu vous choisir pour leur pa-
 tron. Voyez je vous prie , combien il a été
 heureux pour vous de vivre dans des siècles
 Barbares. Si vous saviez les quali-
 tés qu'il faut aujourd'hui pour former un
 Héros , vous seriez étonné. » Comment,

108 LETTRES CABALISTIQUES,

» diriez-vous , l'antiquité m'a rangé
» avec tant de facilité au rang des
» Dieux ! & les hommes font si diffi-
» les à accorder le titre de Héros à des
» personnes , dont les qualités du cœur
» & de l'esprit sont aussi éminentes ! Je
» n'aurois jamais pensé que les choses
» fussent si fort changée. Quoi ! l'en-
» censoir à la main , on n'adore pas les
» Turennes & les Condés , les Mal-
» bourougs & les Eugenes , on épilo-
» gue sur la conduite de ces grands-
» hommes , au travers de leurs vertus
» & de leurs talens , on cherche à dé-
» couvrir leurs foibleffes ! C'est une cho-
» se à laquelle je ne me serois point at-
» tendu. De mon tems , on prenoit en
» gros les actions , on n'avoit garde d'en-
» trer dans un détail critique. Un hom-
» me , qui en avoit fait cinq ou six bel-
» les , quoiqu'il en eût autant de mau-
» vaises par devers lui , étoit assuré d'être
» placé après sa mort au rang des
» demi-Dieux. Les Poëtes & les Hif-
» toriens donnoient une tournure à
» toutes les actions qui s'opposoient à
» sa déification ; mais les Ecrivains qui
» vivent aujourd'hui , sont plutôt des
» critiques que des Panégyristes. Je
» vois bien actuellement que si je fusse
» né dans ces derniers siècles , on ne
» m'eût regardé que comme un vaga-
» bond. «

Hercule , sage & savant Abukibak ,
 écoutoit avec peine un discours aussi sin-
 cere , & dont sa vanité étoit mortifiée.
 Il est dur à une personne , que la super-
 stition a divinisée , d'ouïr des vérités qui
 rendent ridicule le culte qu'on lui a ren-
 du. Il gardoit cependant le silence , &
 sembloit céder malgré lui à la force de
 mes raisons , lorsque Thésée , qui crut
 que sa gloire étoit intéressée à défendre
 celle d'Hercule , me dit avec un air pi-
 qué : » On doit juger du mérite des
 » hommes par les tems & les situations.
 » Si Malbouroug & Eugene avoient vé-
 » cu dans ces siècles qui produisoient des
 » hommes d'une taille prodigieuse , qui
 » surpassoient en force tous les mor-
 » tels , & qui n'employoient les dons
 » qu'ils avoient reçus de la nature ,
 » qu'à persécuter les voyageurs , à dé-
 » trousser les Marchands , à violer les
 » femmes qu'ils pouvoient surprendre :
 » si dis-je , Malbouroug & Eugene
 » eussent vécu dans ces tems-là , ils
 » auroient été beaucoup moins utiles
 » aux hommes , que des gens tels
 » qu'Hercule , & j'ose dire tels que
 » moi. Car il ne s'agissoit point alors de
 » savoir commander une armée de cent
 » mille hommes combattans ; mais il fal-
 » loit lutter & se battre corps-à-corps
 » avec un géant , ou quelque monstre

110 LETTRES CABALISTIQUES,

» qui désoloit lui seul toute une con-
 » trée. Dans le voyage que je fis de
 » Trezene à Athenes, où je tâchai d'i-
 » miter les glorieux faits d'Hercule,
 » j'acquis plus de gloire que tous les
 » Héros de ces derniers tems, puisque
 » je ne fus redevable de mes victoires
 » qu'à moi seul. Dans les combats que
 » je livrai, je n'eus d'autre second que
 » ma valeur & ma prudence. En passant
 » par les terres d'Epidaure, je vainquis
 » le géant Peripetes, qu'on appelloit le
 » porteur de Massue. Il eut l'insolence
 » de vouloir m'arrêter : sa mort me
 » vengea de son insolence. En traver-
 » sant l'Isthme de Corinthe, je punis
 » Sinnis, le Ployeur de pin, de la mê-
 » me maniere dont ce cruel géant fai-
 » soit mourir les malheureux qui tom-
 » boient en sa puissance. Quand il avoit
 » vaincu quelqu'un, il courboit deux
 » pins, attachoit à chacun un bras &
 » une jambe, & laissant ensuite retour-
 » ner ces arbres dans leur état ordinai-
 » re, il écarteloit ainsi les misérables
 » voyageurs. A Crommion, je tuai
 » une laye, qui ravageoit tout le ter-
 » ritoire. Près des frontieres de Méga-
 » re, je défis Scirion, & le précipitai
 » du haut des rochers dans la mer. Ce
 » fier géant présentoit ses pieds aux
 » étrangers, leur ordonnoit de les la-

» ver ; & tandis qu'ils étoient occupés
 » à cette fonction fervile , il les pouſſoit
 » les précipitoit du haut de ces rochers.
 » En paſſant à Hermione , je fis mou-
 » rir le géant Damastes , qu'on appel-
 » loit Procuſte. Ce cruel avoit plu-
 » ſieurs lits dans ſa maiſon ; & lorsqu'un
 » hôte arrivoit chez lui , il le forçoit
 » de ſ'égaler à la meſure de ſes lits. S'il
 » étoit grand , il le faiſoit coucher dans
 » un fort petit , & lui coupoit les jam-
 » bes. S'il étoit d'une taille médiocre ,
 » il le plaçoit dans un grand , & lui
 » étendoit les jambes juſqu'à la meſure
 » preſcrite. Je couchai ce Monſtre de
 » cruauté dans un lit fort court , &
 » d'un coup de mon épée je lui coupai
 » les deux jambes. Mais la plus glorieu-
 » ſe de mes actions eſt celle d'avoir vain-
 » cu le Minotaure de Crete , & déli-
 » vré Athenes du tribut qu'elle payoit
 » à Minos. Je paſſai dans la Crete ; &
 » malgré les détours du labyrinthe , je
 » vainquis le Monſtre à qui les infortu-
 » nés Athéniens ſervoient de pâture ,
 » & j'expoſai généreuſement ma vie
 » pour garantir celle de mes Conci-
 » toyens. Si vous trouvez qu'un ſi grand
 » nombre d'actions généreuſes ne méri-
 » tent pas d'obtenir un rang parmi les
 » Héros les plus diſtingués , je ne ſais
 » quels ſont les hommes que vous vou-
 » drez y placer. «

112. LETTRES CABALISTIQUES ,

Thésée, en me parlant ainsi , sage & savant Abukibak , s'applaudissoit de ses triomphes: il croyoit que j'allois avouer que j'avois eu grand tort de le comparer lui & Hercule , à des vagabonds , lorsque je lui dis en riant : *Examinons un peu , Seigneur Thésée , en détail tous les hauts faits dont vous vous vantez si fort ; & nous les apprécierons à leur juste prix.*

Cette prétendue victoire contre le géant Peripetes ressemble fort au recit de celles que l'Arioste raconte de Roland. Les hommes aujourd'hui ne se payent plus de chimères : ils savent que de votre tems il n'y avoit plus de géans sur la terre , & que tous ces hommes d'une taille monstrueuse n'ont existé que dans l'imagination des Poètes & des Historiens qui ont écrit vos actions. Ainsi , cette grande victoire contre Peripetes peut-être regardée avec assez de justice comme un combat fort ordinaire entre deux grands vauriens.

Quant à celle que vous remportâtes sur Sinnis , si de votre tems il y avoit eu une justice aussi sévère & aussi bien établie qu'elle est à présent , elle eût dû vous faire pendre. Est-il rien de si effroyable que de violer une fille , après avoir tué son pere ?

Je viens à la laye que vous fîtes périr près des frontieres de Mégare. Si pour
avoir.

avoir tué un sanglier , on plaçoit un homme parmi les Héros , il y auroit dans tous les siècles , dans la seule Europe , huit ou neuf cens mille chasseurs qui prétendroient être dignes de cet honneur.

Il en seroit de même , si pour avoir précipité un homme dans la mer , on obtenoit ce glorieux titre. Tous les lutteurs, tous les porte-faix , enfin tous les gens à qui la nature a accordé une grande force , prétendroient qu'on dût les ranger parmi les hommes illustres.

Quant au supplice dont vous punîtes Procuste, c'est la meilleure action que vous ayez faites de votre vie. Cependant , il y auroit quelque chose de cruel & de barbare. Vous deviez le tuer en Héros , & non point en Bourreau. Cette cérémonie d'attacher un homme sur un lit , & de lui couper ensuite les deux jambes , ne convient point à un grand courage , qui ne peut se résoudre à donner la mort à un ennemi désarmé , à plus forte raison à un homme lié & hors d'état de faire la moindre résistance.

La mort du Minotaure de Crete , que vous citez comme la plus belle de vos actions , fut suivie de tant de mauvaises , que la gloire que vous en auriez pu obtenir a été flétrie entièrement. D'ailleurs quel grand effort fîtes-vous de vaincre ce monstre ? C'étoit à Ariane que vous fîtes

114 LETTRES CABALISTIQUES,
redevable de votre victoire. Pour prix de
ses bienfaits, après l'avoir enlevée de chez
elle, vous la laissâtes dans une isle déserte,
et vous débauchâtes Phedre sa sœur.

Ne voilà-t'il pas de beaux exploits,
et bien dignes d'immortaliser le nom de
celui qui les a faits ? Je m'étonne que
vous ne comptiez pas parmi les choses qui
doivent vous acquérir une réputation immortelle,
d'avoir enlevé Hélène lorsqu'elle étoit encore dans l'âge le plus tendre,
et entrepris de ravir la femme d'un
Souverain, après vous être introduit chez
lui sous le titre d'ami. Il n'en coûta pour
cette dernière aventure, que la vie de
votre ami Pirithoüs. Mais si justice vous
eût été faite, vous auriez effuyé le même
sort que lui ; et parmi les brigands,
que vous vous vantez d'avoir punis, il
n'en est aucun dont il eût été plus à propos
de purger la terre. En vérité, je trouve
qu'il est assez surprenant qu'un homme,
qui de gaieté de cœur violoit les femmes,
et les enlevait à leurs époux, se donne
pour un Héros et pour le défenseur de la
sûreté publique.

Mes discours, sages et savant Abukibak,
ne plurent point à Hercule ni à Thésée ;
mais ils pourront peut-être t'amuser ;
toi qui connois combien la plupart des hommes
que l'antiquité a placés au nombre des Héros
et des demi-

LETTRE XI. 113
Dieux , étoient indignes de ce rang.
Je te salue , louable Abukibak , en
Jabamiah , & par *Jabamiah*.

LETTRE XI.

*L'Ondin Kakuka , au sage Cabaliste
Abukibak.*

PUISQUE les conversations des Ames,
qui sont condamnées à rester dans nos
humides séjours , servent quelquefois
à ton amusement , sage & savant Abu-
kibak , je te ferai aujourd'hui le recit de
celle dont j'ai été le témoin entre *Ignace
de Loyola* & *Luther*.

*Je ne comprends point , disoit le Pélage
Espagnol à l'Augustin Allemand , com-
ment vous osez l'audace de pouvoir vous
élever contre le Pape votre légitime Sou-
verain. Quant à moi, tant que j'ai vécu,
j'ai eu pour un souverain Pontife un res-
pect si parfait , que s'il m'avoit ordonné
de m'exposer pendant un orage aux flots
impétueux de la mer , sur le plus léger et
le plus petit esquif , je n'eusse pas balancé
un seul instant à lui obéir.*

*Ce que vous me dites-là , répondit
Luther , est une preuve essentielle de*

116 LETTRES CABALISTIQUES,
l'espece de fanatisme , dont vous fûtes
attaqué pendant les trois quarts de vo-
tre vie. Je ne m'étonne pas si vous vous
déclarâtes partisan si zélé de l'obéissance
qu'on doit à la Cour de Rome , puisque
vous saviez que sans son autorité , les
extravagances que vous faisiez , au lieu
de vous conduire à être déifié , n'au-
roient servi qu'à vous rendre ridicule ,
non-seulement aux personnes raisonna-
bles qui vivoient de votre tems , mais
encore à toutes celles qui dans les sui-
tes auroient eu quelque'idée de vos fo-
lies. Dites-moi je vous prie , n'avez-
vous pas bien des obligations à la Cour
de Rome ? Elle vous a canonisé pour
les mêmes extravagances , qui ont ren-
du Dom Quichotte si ridicule & si co-
mique.

Vous souvient-il qu'une nuit , dans
un des accès de votre fanatisme , vous
sortîtes de votre lit en chemise , & que
dans ce galant équipage vous étant pro-
sterné devant une image de Notre-Da-
me , vous la priâtes instamment de vou-
loir bien vous recevoir pour son Cheva-
lier ? Si l'on en croit vos disciples (1),
l'image fut sensible à votre priere. Elle
vit avec plaisir la gloire qu'elle alloit

(1) Ribadeneira, *Vita Ignatii Loyolæ*, Cap. I.
Orlandini Hist. Soc. Jesu, Lib. I. Num. XII.

LETTRE XI. 117

acquérir par les hauts faits d'un aussi illustre Chevalier : elle vous lorgna amoureuxment , & au mouvement de ses yeux la maison trembla , & on entendit un bruit étonnant dans la chambre , & toutes les vitres des fenêtres furent fracassées. Il est vrai qu'Orlandin prétend que ce tapage & ce désordre furent moins causés par le tendre regard de votre Dame , que par le Diable qui vous dit un éternel adieu. Il falloit apparemment que ce fût la présence de cet Esprit de ténèbres qui empêchât l'image de vous montrer toute l'étendue de sa reconnoissance ; car dès qu'il fut sorti de la chambre par un des carreaux rompus , ainsi que le Diable Asmodée par l'ouverture que l'Ecolier fit à sa bouteille , elle vous présenta son fils qu'elle tenoit en son giron , & vous encouragea fort à suivre votre premier projet. Vous lui obéîtes exactement ; & depuis votre voyage à Mont-Serrat , jusqu'à ce que vous vous fûtes établi à Rome , vous fîtes tant de sottises , & vous donnâtes tant de marques d'égarement , qu'il est peu de gens de bon sens , qui ne prévissent que pour vous empêcher d'être renfermé dans les Petites-Maisons , il ne vous restoit que le seul parti de faire approuver toutes vos extravagances par la Cour de Rome , en instituant une

118 LETTRES CABALISTIQUES,
Société, toujours prête à combattre
aveuglement en faveur de cette même
Cour, à laquelle vous deveniez aussi re-
devable qu'elle vous l'étoit.

Il est aisé, répondit Ignace, d'appercevoir dans vos discours ce fiel & cette aigreur qui se font sentir dans vos Ouvrages. Si j'ai donné dans un excès vicieux, en accordant trop de pouvoir à la Cour de Rome, à quelle extrémité ne vous êtes-vous pas porté, en voulant totalement le lui ôter? Vous avez causé le Schisme le plus pernicieux qu'il y ait eu dans la Religion; vous avez occasionné par vos nouvelles opinions des guerres sanglantes, qui pendant plus d'un siècle ont déchiré l'Europe entière. N'auriez-vous pas mieux fait de vivre tranquille dans votre Couvent de Wittenberg, & de vous y amuser à boire copieusement, ainsi qu'on vous accuse d'avoir fait pendant tout le cours de votre vie? Si vous aviez eu le don des miracles, je ne doute pas que pour persuader vos nouveaux Sectateurs, vous n'eussiez changé en fontaines de vin toutes celles de la Saxe. Vous auriez retiré une grande utilité de ce prodige, & ce terrible verre que vous vuidiez d'un seul trait, n'eût plus fait rencherir dans le Pays votre ligueur favorite. Alors, vous eussiez pu chanter sur l'air des Hymnes que vous disiez autrefois dans votre

L E T T R E X I. 119

Convent, cette chanson bacchique que vous composâtes sur l'air d'un Cantique de l'Eglise. N'est-il pas bien digne d'un homme qui s'érige en Réformateur, de faire des chansons qu'on pardonneroit à peine à un jeune Poëte débauché ? Vous vous souvenez sans doute de cette Ode bacchique, dans laquelle vous disiez :

*Si Vino te impleveris
Dormire statim poteris ;
Et post Somnum , Ventriculum
Vino implere iterum :
Nam Alexandri Regula
Præscribit hæc Remedia.*

C'est-à-dire à peu près : Si tu te remplis de vin , tu dormiras bien-tôt : & après le sommeil , si tu bois derechef aussi copieusement , tu suivras la regle d'Alexandre , qui prescrit cette ordonnance. Je ne m'étonne pas , si en établissant de pareilles regles & en réformant de cette manière la discipline Ecclesiastique , vous vintes à bout d'attirer aussi aisément dans votre parti tous les Augustins du Convent de Wittenberg. Ils n'avoient garde de refuser de suivre des opinions qui leur étoient aussi commodes.

Je conviens , répondit Luther , qu'il eût été à souhaiter que j'eusse été plus

réfervé dans bien des discours que j'ai
tenus à table avec quelques-uns de mes
amis. C'est à leur imprudence qu'il faut
attribuer cette réputation d'ivrognerie
qui s'est établie peu à peu , & que les
Controversistes Romains ont tâché de
répandre par tout l'Univers. Je ne nierai
point que je n'aimasse la bonne-chere ,
lorsque j'étois en vie. Je buvois même
assez copieusement : mais c'est une ca-
lomie de prétendre que je m'enivrois.
On n'eût peut-être même jamais su que
j'aimois le vin , si quelques-uns de mes
disciples n'eussent indiscrettement publié
sous mon nom après ma mort certain
Livre intitulé *Colloques de Table*. C'est
un ramas des discours que j'avois tenus
à mes amis , discours que la liberté de
la table autorisoit , mais qui n'eussent
jamais dû transpirer dans le Public. Ils
furent cependant recueillis sans choix &
sans discernement , & imprimés avec
fort peu de prudence & de discrétion ,
par une personne que la trop grande
amitié rendoit aveugle sur mes défauts.
Voilà la cause des reproches assez mal-
fondés , qu'on m'a faits sur mon ivrogne-
rie. Quant aux miracles sur lesquels
vous badinez , prétendant que si j'avois
eu le don d'en faire , j'aurois changé
les fontaines d'eau en fontaines de vin ,
je ne fais pas si vous aviez eu vous-même
le

le pouvoir d'en faire, de quelle espece ils eussent été. Mais enfin, ce qu'il a de certain, c'est que ni vous, ni moi, n'en fimes jamais. Vos disciples, quelque tems après votre mort, ne balancerent pas à convenir de cette vérité. Le Jésuite Ribadeneira, dans les premieres éditions qu'il donna de votre vie, avoua naturellement que vous n'aviez jamais fait aucun miracle (1). Il est vrai que la Société s'apperçut qu'il étoit dangereux d'exposer certaines vérités aux yeux du Public, & que bien des gens pourroient croire qu'un Saint, qui n'avoit point fait de miracles pendant sa vie, couroit grand risque de n'en point faire après sa mort. Cette opinion eût porté un grand préjudice à vos disciples: aussi ordonnerent-ils à Ribadeneira d'insérer dans une édition nouvelle de votre vie, qu'il donna quinze ans après la premiere (2),

(1) *Quid causæ est quamobrem illius sanctitas minus est testata miraculis, & ut multorum Sanctorum vita, signis declarata . . . potuit illo (Deus) pro sua occulta sapientia, nostra hoc imbecillitati dare, ne Miracula unquam jactare possemus; potuit utilitati, ut auctore instituti nostri minus illustri, à Jesu potius quam ab illo nomen traheremus, & nostra nos appellatio sacra moneret, ne ab illo oculos unquam dimoveremus. Ribadeneira in Vita Ignat. Lib. V. Cap. XIII. pag. 539.*

(2) *Quamvis enim eum anno 1572. primum vitam ejus Latine scriberem, alia nonnulla Miracula*

122 LETTRES CABALISTIQUES,
assez de miracles pour rassurer la crainte
de tous les dévots & dévotes attachés
à la Société.

Il seroit ridicule que vous tirassiez vanité de ces prétendus Miracles. Je puis vous protester qu'il est peu de gens de bon sens, qui y aient ajouté foi. En effet, n'est-il pas absurde de soutenir qu'un Jésuite, qui avoue de bonne-foi que son Fondateur n'a jamais fait de Miracles, étoit mal instruit de ce qu'il écrivoit, & qu'il a fallu quinze ans pour qu'il pût s'en éclaircir ? Les prodiges & les actions miraculeuses qu'on vous attribue, avoient si peu fait d'impression sur l'esprit des personnes qui vécurent plusieurs années après vous, que deux jours pour ainsi dire, avant qu'on vous canonisât, des Auteurs très-Catholiques écrivoient & plaisantoient sur votre fanatisme. Je suis bien assuré que lorsque Pasquier vous dépeignoit si bien & si vivement aux yeux du Parlement de Paris, il ne pensoit pas à coup sûr que la Cour de Rome dût l'obliger bientôt à invoquer comme une Divinité, le

ab eo facta novissimè, tamen adeo mihi certa & explorata non erant, ut in vulgus edenda mihi persuaderem : postea vero questionibus de ejus in Divos relatione publice habitis, gravibus & idoneis testibus fuerunt comprobata. Ribadeneira. in Vita Ignat. in compendium redacta, Cap. XVIII. pag. 121.

même homme dont il s'étoit moqué (1) avec tant de raison peu de tems auparavant.

Il s'en faut bien que mes sectateurs. & mes disciples ayent poussé l'impudence jusqu'au point de vouloir me ranger au rang des demi - Dieux ; & quoiqu'ils m'eussent des obligations infinies, ils se sont contentés de me regarder comme un grand homme , auquel ils étoient redevables des moyens qu'ils avoient eus de sortir de leur ancien esclavage , & de secouer le joug des préjugés. Car enfin , quoique vous disiez de la réforme que j'ai introduite , & des maux qu'elle a occasionnés , elle étoit absolument nécessaire. Les Prêtres, & sur-tout les Moines, avoient poussé leurs débauches jusqu'à l'excès. Le concubinage chez eux passoit pour une chose honnête & permise : leurs Servantes prenoient hardiment l'habillement & la coëffure d'une femme mariée ; & l'on voyoit les Catins des Curés & des Chanoines ne garder pas plus de mesures , que si elles eussent été jointes avec eux par des nœuds légitimes. C'est-là une vérité que vous ne me contesterez pas , puisque s'il en faut croire Ribadeneira (2),

(1) Voyez les LETTRES JUIVES, Tom. VII. Lettre CXXXII. pag. 19. Edit. de 1754.

(2) *Vitia, quæ in Sacerdotum etiam mores irrep-*

124 LETTRES CABALISTIQUES,
vous vous opprâtes fortement à cet
abus. Vos soins furent inutiles, & je
ne m'en étonne point. Si vous aviez
comme moi, permis aux Prêtres d'a-
voir une épouse légitime, ils n'eussent
point cherché à se servir de celle d'au-
trui. Mais vous vouliez forcer la natu-
re : vous demandiez que les hommes se
dépouillassent de l'humanité, & vous
vouliez que pendant leur vie ils devin-
sent des corps glorieux, insensibles aux
passions. Lorsqu'on exige des choses
impossibles, on doit être assuré d'être
mal obéi. Quant à moi, j'ai cru qu'on
ne devoit demander aux hommes que des
choses qui ne fussent point au-dessus de
leurs forces. Il n'est pas surprenant que,
depuis, vous vous fîtes Chevalier de la
Vierge, vous ayez toujours conservé
votre chasteté ; mais vous ne devez pas

*Serant & longâ jam consuetudine honestatis nomen
obsederant, emendare non destitit, multaque constituit
quæ ad hominum mores reformandos pietatemque agen-
dam pertinerent. In his severæ Leges fuerunt ejus operâ
latæ à Magistratibus, de Aleâ, de Concubinato Sa-
cerdotum : nam, cum patrio more Virgines, quoad
viro traderentur, capite aperto essent, pessimo exem-
plo multa cum apud Clericos turpiter viverent, perin-
de caput obnubebant, ac si legitimo eis matrimonio
junctæ fuissent, quibus fidem quasi maritis præsta-
bant. Quod nefarium Institutum ac sacrilegum fundi-
tus tollendum curavit. Ribadencira in Vita Ignatii,
Cap. V. pag. 108.*

juger des autres hommes par vous-même, puisque Maffée nous apprend que Marie, jalouse de la gloire & de la fidélité de son Chevalier, vous accorda un si grand don de continence, que vous ne sentîtes jamais la moindre tentation impudique. Il étoit bien juste que ressemblant aux anciens Chevaliers errans par les inclinations & les folies, vous eussiez aussi de commun avec eux les dons de Féerie. Ainsi de même que Roland ne pouvoit être blessé par le fer le plus tranchant, vous ne pouviez recevoir aucune atteinte par les œillades les plus lascives & les caresses les plus tendres. Cependant, oserois-je vous dire que malgré cette indifférence pour le sexe, aussi forte que celle d'un homme qui seroit dans le cas des *Frigidi & Maleficiati*, je mérite des éloges beaucoup plus purs que les vôtres. Vous étiez chaste, parce que vous n'aviez point de desirs, & moi, j'ai vécu dans un chaste célibat jusqu'à l'âge de quarante-deux ans. M'étant ensuite marié, je n'ai jamais blessé la pudeur ni la bienséance. L'exemple que j'ai donné à mes disciples, est beaucoup plus utile que toutes les vaines déclamations que vous avez faites contre le concubinage des Prêtres. Je leur ai appris à se défier d'eux-mêmes, & à avoir recours au moyen que Dieu

226 LETTRES CABALISTIQUES,

a institué pour pouvoir résister aux mouvemens de la débauche & du libertinage. Vous devez donc convenir que la réforme que j'ai établie , n'est pas aussi inutile & aussi pernicieuse que vous le disiez.

Quand il seroit vrai , repliqua Ignace , que les nouvelles regles que vous avez prescrites seroient utiles à la Société & au bien public , on est toujours en droit de vous reprocher d'avoir très-mal observé la bienséance dans les expédiens dont vous vous êtes servi pour en venir à bout. A quel excès ne vous êtes-vous point laissé emporter ? Vous étiez furieux & presque insensé , dès que vous écriviez contre vos adversaires. Avec quelle violence , j'ose dire , & quelle indignité n'avez-vous point parlé des Pasteurs & des Pontifes , à qui vous aviez été si soumis pendant long-tems ? Vous les avez appelé Chiens, Bourreaux, Fripons, Voleurs, Maquereaux , Gouverneurs de Sodôme , &c. Est-ce-là la maniere dont il convient d'écrire pour un Réformateur qui se dit envoyé du Ciel pour éclairer l'esprit des hommes , & pour leur découvrir des erreurs que les préjugés avoient autorisées pendant dix siècles ? Lorsque les Apôtres annoncerent aux premiers Chrétiens les vérités de l'Evangile , leur style fut aussi modeste que leurs mœurs furent innocentes.

Je conviens, répondit Luther, qu'il eût été à souhaiter que j'eusse pu modérer l'impétuosité de mon génie. Mais je pourrois vous dire pour m'excuser, & bien des Savans (1) ont soutenu ce que je vais vous avancer, qu'il étoit nécessaire que je fusse d'un tempérament aussi ardent, & que dans l'état où étoient les choses, il convenoit d'agir avec force & vigueur. Si je me fusse contenté,

(1) Si jam à primis Ecclesiæ Christianæ Fundatoribus ad ejusdem Restauratores progrediamur, occurrit nobis exemplum magni Lutheri, quem moderationis limites in Reformatione suâ transiliisse sunt qui affirmare haud dubitant: imprimis Erasmus, qui licet Montachis nunquam pepercerit, & suorum temporum mores graviter censuerit, tamen Lutherum sæpius objurgarat, quod nimis festinis passibus in isto negotio properet & periculosa plenum opus alea magna importunitate tractet, de quo Epistolæ ejus passim testantur. Erasmus enim, quasi medius inter Ecclesiam Romanam & Protestatem, minoribus consiliis rem gerere, atque ita una Fidelia duos dealbare pariter mælebat. Ad certum est si Lutherus vestigiis Erasmi institisset, Reformationem Ecclesiæ, vel nullum, vel non nisi lentum successum habituram fuisse; dum status Ecclesiæ corruptissima, & furiosa hominum vel belluarum potius, cum quibus ei dimicandum erat, rabies heroicum spiritum, quali à Deo præditus erat Lutherus, desiderabant. Ergo tantum abest ut moderationis limites excesserit Lutherus, ut ejus potius specimen ediderit; cum judicium ejus de Ecclesiâ Reformatandâ, & modus, quo divinum opus tractarat, circumstantiis rerum exacte responderet. Dissertatio de Moderatione Theologica, probata ex principis Religionis Protestantium, pag. 4. & 5.

128 LETTRES CABALISTIQUES,
comme Erasme , de fronder médiocrement les erreurs de l'Eglise Romaine , & que j'eusse tenu le juste milieu entre les Catholiques & les Protestans , jamais je ne serois venu à bout d'établir une Réforme que je croyois nécessaire. On ne peut donc , sans quelque espece d'injustice , condamner une vivacité qui fut aussi utile à toute l'Allemagne. On vous a bien passé les folies que vous fîtes , lorsque vous fûtes arrivé à Rome , où depuis le matin jusqu'au soir , vous couriez tous les mauvais lieux de cette ville , pour y catéchiser quelques Courtisanes , par lesquelles vous vous faisiez accompagner dans les rues ; & lorsqu'on vous objectoit qu'il étoit indécent de tenir une pareille conduite , vous répondiez que vous seriez satisfait de toutes les peines que vous preniez , & que vous croiriez tous les travaux de votre vie bien employés , si vous pouviez faire que quelqu'une de ces femmes s'abstint une nuit d'offenser Dieu. Pourquoi , en faveur de votre intention , vous pardonnera-t'on des folies aussi extravagantes , & me reprochera-t'on d'avoir agi avec trop de vivacité , cette vivacité étant absolument nécessaire ? Enfin quand même elle seroit condamnable , il me resteroit toujours l'excuse de dire, ainsi que vous, que quand toute

ma violence n'auroit servi qu'à déciller les yeux à un seul Papiste, je la regarderois comme utile, nécessaire & même louable. Je ne doute pas que si ç'avoit été la mode de déifier les hommes chez les Protestans, ainsi que les Catholiques, on n'eût fait entrer dans les Actes de canonisation les injures que j'ai dites aux Papes, comme on a inséré dans ceux de la vôtre le zele que vous aviez à parcourir tous les mauvais lieux de la ville de Rome. Vous voyez que la Divinité a trouvé que votre conduite n'étoit pas plus louable que la mienne. Vous avez été condamné à boire, jusqu'au jour où vos fautes seront expiées, trente pintes de Thé élémentaire, pour vous guerir de votre fanatisme : & j'ai été condamné à la même peine, pour temperer cette ardeur qui m'emportoit malgré moi.

Voilà, sage & savant Abukibak, tout ce que j'avois de nouveau à t'apprendre.

Je te salue en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



L E T T R E X I I .

*Le Cabaliste Abukibak , au Silphe
Oromasis.*

LA Lettre que tu m'écrivis il y a quelque tems , aimable Oromasis , dans laquelle tu me parlois des raisons qui déterminèrent la Divinité à accorder à *François I.* de rester dans la demeure Aérienne des Silphes , m'a fait réfléchir sur le Jugement qu'essuya *Charles-Quint* après sa mort. Tu fais que ce Prince a été condamné à habiter l'humide séjour des *Ondins* , & qu'il s'en fallut peu qu'il ne fût relegué dans les ténébreuses demeures des *Gnomes*. Cependant on regarde sur la terre *Charles-Quint* comme un Prince beaucoup plus parfait & beaucoup plus accompli que *François I.* Telle est la foiblesse des jugemens des hommes , qui ne décident du mérite des Souverains que par certaines actions brillantes , qui ont plus d'éclat que de véritable grandeur.

Si l'on vient à examiner en détail les faits les plus glorieux de *Charles-Quint* , il en est peu dans lesquels on n'apper-

çoive de la fourberie , de la trahison , & de la mauvaife-foi. On peut dire aussi , fans en imposer à la vérité , & sans chercher à vouloir flétrir la mémoire de cet Empereur , qu'il eut plus d'ambition que de Religion. Il laissa conquerir Rhodès & Belgrade à Soliman , par l'envie qu'il avoit de s'aggrandir aux dépens de *François I.* pendant qu'il détruisoit, qu'il saccageoit plusieurs Provinces Chrétiennes , il en abandonnoit plusieurs autres à la fureur des Infideles. Malgré le zèle ardent qu'il montra contre le Luthéranisme , & la guerre sanglante qu'il fit dans les commencemens de cette secte aux Princes qui la soutenoient , il en fut un des principaux fauteurs , & fomenta de nouvelles opinions qu'il lui eût été facile d'exterminer. Il retiroit de grands avantages des divisions qui déchiroient l'Allemagne , & s'en servoit habilement tantôt contre le Pape , tantôt contre *François I.* & tantôt contre les Princes Protestans. Il refusa les offres que ces derniers lui firent de lui fournir une armée considérable contre les Turcs , moyennant qu'il leur donnât une entiere liberté de conscience , parce que ce n'étoit point contre Soliman qu'il avoit envie de faire la guerre; son but étoit d'attaquer son Rival , de façon qu'il ne pût résister : aussi accorda-

132 LETTRES CABALISTIQUES,

t'il à ces Princes Protestans tout ce qu'ils voulurent , dès qu'ils s'engagerent de renoncer à l'alliance de la France.

Ne voilà-t'il pas , aimable Oromasis, une conduite bien réguliere ; & les Historiens Espagnols & Flamands n'ont-ils pas eu raison d'élever jusqu'aux nues la piété de ce Prince ? Ils ne se sont pas contentés d'en faire un homme qui accomplissoit les devoirs ordinaires du Christianisme , peu s'en faut , si on les en croit , qu'il n'ait été aussi dévot qu'un de ces premiers Anachorettes , qui vécutrent dans les déserts de l'Egypte. Guillaume Zenocarus écrit que *Charles-Quint* composoit lui-même un Livre de prieres à chaque differente expédition qu'il entreprenoit. Ces Livres étoient aussi longs que les sept Pseaumes Pénitentiaux ; & lorsqu'il en avoit composé quelqu'un , son Confesseur étoit l'Examineur qui jugeoit de sa bonté. S'il le trouvoit trop court , *Charles-Quint* avoit soin d'ajouter encore quelques *Oremus* ; & s'il étoit assez long , alors il avoit soin de le lire chaque jour au milieu de son armée , aussi exactement qu'un bon Curé dit son Office.

Au lieu de ces prieres si étendues que marmotoit ainsi cet Empereur , il auroit mieux valu pour lui qu'il eût donné des bornes à son ambition , & qu'il

L E T T R E XII. 133

eût employé à pacifier les troubles de la Chrétienté ce tems qu'il consommoit à composer ces prétendus Livres de piété. Du moins la Divinité lui eût tenu plus de compte d'avoir cherché à épargner le sang humain , que d'avoir dit si scrupuleusement son Bréviaire.

Dans la Dévotion que les Ecrivains Espagnols & Flamands ont prêté à ce Prince, ils ne se sont point arrêtés aux simples prières, ils ont voulu aussi qu'il ait eu des extases, des émotions & des componctions dévotes. Ils assurent que lorsqu'il entroit dans cet état, il se retiroit (1) *sous prétexte de quelques nécessités naturelles, afin d'être plus long-tems dans la ferveur de l'Oraison.* Il faut avouer, aimable Oromasis, que l'endroit que *Charles-Quint* choisissoit pour se livrer à ses méditations, paroîtroit aujourd'hui fort peu séant à bien des Dévots. Je ne crois pas que les plus zélés Enthousiastes aient jamais eu aucune extase sur leur chaise percée. Je m'étonne, qu'à l'exemple de Saint Policrone, les Historiens Espagnols n'aient pas fait mettre à cet Empereur sur ses épaules quelque fardeau très-pesant, pendant qu'il disoit ses prières, de même que ce Saint portoit la racine d'un gros chêne en faisant l'Oraison.

(1) Guill. Zenocar. *de Vita Caroli V. Lib. V.*

134 LETTRES CABALISTIQUES ,

Pour être convaincu du peu de piété & de Religion de *Charles-Quint*, il ne faut que considérer qu'il persécuta pendant très-long-tems, sous le prétexte de la Religion, des gens dans les sentimens desquels il mourut. Les Historiens le plus sinceres conviennent de bonne foi qu'il a fini ses jours persuadé de la vérité du Protestantisme. Le commerce continuel qu'il avoit eu en Allemagne avec les Luthériens, lui avoit donné un violent penchant pour leurs opinions; & en se retirant dans une solitude, il choisit des personnes suspectes du Luthéranisme. Aussi dès qu'il fut mort, son fils Philippe II. Prince cruel, barbare, esclave des Moines, fauteur de leur tyrannie & de leurs persécutions, voulut-il flétrir sa mémoire. Il abandonna aux fureurs de l'Inquisition l'Archevêque de Tolède, le Prédicateur de son Pere, & Constantin Ponce. *L'Europe*, dit un Historien moderne (1), vit avec horreur le Confesseur de l'Empereur Charles, entre les bras duquel ce Prince étoit mort, & qui avoit reçu comme dans son sein cette grande ame, livré au plus cruel & au plus honteux des supplices, par les mains mêmes

(1) Hist. de Dom Carlos, par l'Abbé de Saint Réal.

L E T T R E XII. 135

du Roi son Fils. En effet dans la suite de l'instruction du Procès, l'Inquisition s'étant avisée d'accuser ces trois personnages d'avoir eu part au Testament de l'Empereur, elle eut l'audace de les condamner au feu avec ce Testament.

Quelque flétrissante que soit l'injure qu'on a faite à la mémoire de *Charles-Quint* après sa mort, il semble que ce Prince méritoit d'essuyer un pareil affront, pour le punir de la dissimulation éternelle, dont il avoit usé pendant sa vie. Il avoit feint d'être zélé Catholique, il avoit remis sa Couronne à *Philippe* son fils, dont il connoissoit le caractère, sans songer à prévenir les maux que son abdication pouvoit causer aux opinions qu'il croyoit dans le fond de son cœur. Satisfait de pouvoir vivre comme les Protestans dans sa solitude, il ne s'embarassoit pas qu'on les persecutât dans le reste de l'Europe. Il vouloit même qu'on le prit pour bon Catholique, il rougissoit d'avouer une Religion qu'il croyoit bonne; il n'est rien de si criminel qu'une pareille dissimulation. Les hommes peuvent donner dans des égaremens qu'on leur doit pardonner en faveur des foiblesses de l'humanité; mais feindre que l'on a une Religion différente de celle que l'on croit dans le fond de son cœur,

C'est le crime d'un lâche , & non pas une erreur ;

C'est trahir à la fois , sous un masque hypocrite ,
Et le Dieu qu'on préfère , & le Dieu que l'on
quitte ;

C'est mentir au Ciel même , à l'Univers , à
foi (1).

Ainsi charmant Oromafis , si *Charles-Quint* eût encore essuyé un plus grand affront après sa mort , il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Peu s'en fallut , si nous en croyons un Ecrivain de son siècle , que son corps ne fût exhumé & brûlé par les ordres de l'Inquisition. Il fut une fois arrêté , dit cet Auteur , à l'Inquisition d'Espagne , le Roi son Fils présent & consentant , de désementer son corps , & le faire brûler comme *Herétique* (quelle cruauté !) pour avoir tenu en son vivant quelques propos légers de Foi , & pour ce étoit indigne de sépulture en Terre Sainte , & très-brûlable comme un fagot (2).

La bonne-foi de *Charles-Quint* ne fut pas plus grande ni plus essentielle dans

(1) Voltaire , dans la *Tragédie d'Alzire* , *Act. V. Scene V.*

(2) Brantome , *Capitaines Etrangers* , *Tom. I.*
pag. 39.

les affaires politiques, que dans celles de la Religion. Combien de fois ne trompa-t'il pas *François I.*? Combien de fois ne lui manqua-t'il pas de parole? Que n'inventa-t'il pas pour noircir & pour décrier ce Prince dans l'esprit de tous les Potentats de l'Europe? Il répandit des émissaires dans tous les Cercles de l'Empire, qui publioient comme une chose certaine, qu'on avoit fait brûler en France tous les Allemands qui s'y étoient trouvés pour trafiquer ou pour voyager. Ses impostures furent autorisées par ses Prédicateurs, & insérées dans les Libelles approuvés par des Magistrats Ecclésiastiques & Séculiers. Quelque grossière que fût une pareille calomnie, elle ne laissa pas de trouver créance chez bien des gens: elle eut des effets très-pernicieux; & l'Allemagne entiere en fut prévenue en moins de quinze jours. Cette imposture & ces mensonges furent enfin détruits par Langeai, Envoyé de *François I.* qui en arrivant à Francfort dans le tems que les Marchands de tous les Cercles de l'Empire revenoient de la foire de Lyon, avoit eu la précaution de les faire paroître devant le Magistrat de Strasbourg, entre les mains duquel ils déposèrent qu'on les avoit reçus en France avec toute sorte d'humanité, & que les Fran-

138 LETTRES CABALISTIQUES,
çois ne chagrinoient pas même les Alle-
mands pour le fait de la Religion.

Cette calomnie , aussi visiblement dé-
truite , auroit dû couvrir *Charles-Quint*
de honte & de confusion , & l'empê-
cher d'avoir recours désormais à de pa-
reils expédiens pour animer contre *Fran-*
çois I. les Cercles de l'Empire ; mais
pouvû qu'il vint à bout de ses desseins,
il ne s'embarraſſoit pas de ce qu'on pen-
seroit de sa bonne-foi. Ses premières in-
postures avoient réussi , ç'en fut assez
pour l'engager à avoir recours à de nou-
velles. Lorsque les Ambassadeurs , que
la France avoit envoyés à Venise , eu-
rent été assassinés , on ne trouva sur eux
aucuns de leurs papiers , dont ils avoient
eu soin de se défaire peu de tems aupa-
ravant , par les conseils de Langeai , qui
dans la suite ayant prouvé que cet assas-
sinat s'étoit fait par les ordres du Marquis
du Guât , mit le Conseil de l'Empereur
dans une grande allarme ; les Allemands,
les Italiens , prévoyant que la France se
prévaudroit avec avantage d'un crime
aussi énorme , qui détruiſoit la foi publi-
que. Dans une situation si fâcheuse, *Char-*
les-Quint eut de nouveau recours à l'arti-
fice qui lui avoit si souvent servi. Il alar-
ma l'Empire par la crainte d'une union
très-étroite entre la France & la Porte
Ottomane , quoique pour lors il n'en

fut pas question. On feignit, dit un Auteur, qui a parfaitement bien démêlé cette intrigue (1), que des pêcheurs avoient trouvé dans le Pô les hardes & les cassettes des Ambassadeurs, & on forgea sur ce mensonge des instructions & des chiffres à sa mode, qu'il pulia comme ayant été collationnés aux originaux. L'instruction, qu'on attribuoit à Fregose, contenoit tous les moyens que la politique pourroit inventer pour exciter le Sénat de Venise à se détacher des intérêts de l'Empereur. On y proposoit le partage du Duché de Milan entre les François & les Vénitiens, & l'on ne parloit en aucune maniere de conserver à l'Empereur la souveraineté de cet Etat. Au contraire, on dispoit des villes & de leurs banlieues, comme devant être incorporées au domaine de la République & de la Monarchie Française, qui ne relevoient de personne. L'instruction imputée à Rincon étoit encore pire, en ce qu'elle ajoutoit l'impiété à la malice. On y proposoit à Soliman de convenir avec la France pour attaquer en même-tems la Maison d'Autriche par deux endroits; & pour lui rendre cette correspondance plus nécessaire, on l'avertissoit en secret que la Hongrie qu'il venoit de conquérir, lui échapperoit sans doute l'été suivant, s'il

(1) Varillas, Hist. de François I. pag. 411.

140 LETTRES CABALISTIQUES ,
donnoit le loisir à l'Empereur de tirer ses
forces de Sicile , de Naples , de Milan ,
& des Pays-Bas , & de les joindre à l'ar-
mée formidable que la Diète de Ratisbon-
ne ne manqueroit pas de lui accorder : au
lieu que si Sa Hauteſſe vouloit s'engager à
marcher en personne au printems , avec
trois cens mille hommes pour entrer dans
l'Allemagne , le Roi se jetteroit dans le
Duché de Milan avec cinquante mille
hommes , & viendroît occupés par cette
diversion les forces de l'Empereur , durant
que Sa Hauteſſe , prenant au dépourvu les
Allemands , & les trouvant divisés sur
la Religion , en auroit aussi bon marché
qu'elle avoit eu des Hongrois la précédén-
te campagne. L'artifice des Impériaux
étoit si grossier , qu'il ne falloit qu'un peu
de lumieres pour le découvrir , parce que
non-seulement ils n'offroient pas de pro-
duire les originaux , mais encore ils don-
noient lieu de les soupçonner d'avoir com-
mis les meurtres , en avouant dans une
conjoncture aussi délicate d'en avoir profi-
té. Cependant , il fit sur la Diète de Ra-
tisbonne toute l'impression qu'on s'en étoit
promise ; & François I. passa pour un
Prince prêt de renoncer à sa Religion &
à son honneur , pourvu qu'on l'aidât à dé-
membrer de l'Empire le Duché de Milan.

C'est à de semblables calomnies que
Charles-Quint dut une partie de sa gloi-

L E T T R E X I I. 141

re. Je ne disconviens pas cependant, mon cher Oromasis, qu'il n'ait eu bien de grandes qualités. Elles auroient été plus dignes d'admiration, si elles n'avoient point été balancées par des défauts très-essentiels. On ne peut nier que cet Empereur ne fût brave, vaillant, bon Général, généreux, & encore plus habile dans le cabinet qu'à la tête d'une armée. Mais ces talens, qui forment un Héros aux yeux du vulgaire, ne font souvent qu'un illustre criminel à ceux d'un sage Philosophe, dont le jugement doit nous paroître d'autant plus juste, qu'il a été autorisé par la Divinité, puisque malgré tant de rares qualités, la dissimulation & la mauvaise foi de *Charles-Quint* l'ont fait condamner à boire chaque jour cinquante-deux tasses de thé élémentaire, pour nettoyer son ame des souillures qu'elle avoit contractées par les impressions d'une politique *Machiaveliste*, qu'elle avoit aveuglement suivie.

Un défaut, qu'on peut encore reprocher à *Charles-Quint*, c'est une vanité outrée. Les avantages qu'il eut à la tête de deux grandes armées contre Soliman & contre Barberousse, & les victoires qu'il remporta contre les Princes Protestans, lui avoient persuadé qu'il ne pouvoit manquer de se rendre maître

142 LETTRES CABALISTIQUES,
de l'Europe entiere. Il fut très-défabu-
sé de cette erreur sur la fin de ses jours ;
& tout le monde convient que sa re-
traite fut plutôt un effet de son dépit ,
que de son amour pour la solitude. Il
se dégoûta des grandeurs , parce qu'il
vit que la fortune l'abandonnoit. Il agit
à-peu-près comme le Renard dont par-
le Phedre , il ne trouva les raisins trop
verts , que parce qu'il ne pouvoit y at-
teindre ; c'est-à-dire , qu'il renonça à la
conquête de la France , parce qu'après
une guerre de plusieurs années , il ne
put jamais en démembrer la plus petite
province.

Les Historiens Espagnols, Flamands,
& Allemands , n'ont pas hésité à placer
cet Empereur au-dessus des plus grands
Héros : mais , lorsqu'on vient à exami-
ner à quoi ont abouti toutes les batail-
les qu'on veut qu'il ait gagné d'une ma-
niere si complete, on est surpris de voir
que la guerre qu'il fit contre les Protec-
tans , fut terminée à leur avantage ; &
que bien loin d'avoir fait de grandes
conquêtes sur la France , il ne put ja-
mais venir à bout de reprendre entiere-
ment celle qu'elle avoit faites sur lui.

Je te salue , charmant Oromasis , en
Jabamiah , & par *Jabamiah*.

LETTRE XIII.

*Le Silphe Oromafis, au sage Cabaliste
Abukibak.*

ON fait aujourd'hui à Rome, sage & savant Abukibak, des Saints en aussi grand nombre, qu'on faisoit des Officiers Généraux en France pendant le Ministère de Chamillard. Un homme d'un certain rang, après avoir fait une campagne, étoit honteux de n'être encore que Brigadier. Bien-tôt en Italie un Moine, qui aura marmoté six mois dans son Breviaire, trouvera mauvais qu'on ne songe point dès son vivant aux apprêts de sa béatification.

Il n'est rien de si plaisant & de si capable de montrer jusqu'où peut aller la foiblesse & l'aveuglement des hommes, que de les voir déifier de tems en tems quelques autres hommes, & se prosterner en tremblant devant les images des gens, dont vingt ans auparavant ils ne faisoient aucun cas. Lorsque j'examine un Italien enlever d'un tombeau un squelette, où pendant quatre vingt ans il

144 LETTRES CABALISTIQUES ,
avoit été enfermé , le placer ensuite sur
un Autel , & l'encensoir à la main lui
demander l'abondance, la santé du corps
& la tranquillité de l'esprit , je recon-
nois ce superstitieux imbécille dont Ho-
race s'est si plaisamment moqué , & qui ,
incertain si d'un morceau de bois il se
feroit un Dieu ou un bœuf , se déter-
minoit enfin pour le Dieu , & adoroit
ensuite en tremblant son propre ou-
vrage (1).

Les hommes , sage & savant Abuki-
bak , ont été à peu près les mêmes dans
tous les tems. La crainte & la supersti-
tion les ont fait tomber dans les plus
grands excès. On s'étonne tous les jours
de l'aveuglement des Payens , qui , dès
qu'un de leurs Empereurs étoit mort , le
plaçoient au rang des Dieux : & l'on ne
dit rien de voir diviniser un nombre de
simples particuliers, dont la plupart pen-
dant toute leur vie non-seulement n'eus-
sent que quelques vertus stériles & inu-
tiles au bien public , mais même furent
fort à charge à la Société civile. Je crois,

(1) *Olim truncus eram ficulneus , & inutile ligi-
num ,*

*Cum Faher incertus scammum faceret ne an
Priapum ,*

Maluit esse Deum ; &c.

Horat. Satir. Lib. I.
sage

sage & savant Abukibak, que folie pour folie, celle de placer au rang des Dieux des hommes tel que Titus, Trajan, Marc-Aurele, & plusieurs autres Héros qui firent le bonheur des humains, est beaucoup moins grande que celle de déifier quelques Moines sainéans, & quelques Nonnains gourmandes ou pigrieches.

Je ne puis m'empêcher de rire lorsque je lis les déclamations que plusieurs Auteurs modernes ont faites contre les superstitions des Payens. Il est peu de page où je ne dise : *Est-il permis qu'on dépeigne si bien dans les autres un ridicule dont on est soi-même si fortement atteint ; & dont on ne s'apperçoit pourtant point (i) ?*

Je penserois volontiers qu'il faut que la plupart des hommes n'ayent obtenu du Ciel que les moyens de reconnoître les sottises d'autrui, sans pouvoir réfléchir sur les leurs propres. Quelque bizarre que paroisse cette idée, elle semble être autorisée par l'aveuglement de bien des gens, qui ne manquant nullement de génie, suivent néanmoins servilement tous leurs préjugés, quelque ridicules qu'ils puissent être.

Quid ridet ? Mutato nomine de te Fabula narratur.

Horat. Satyr.

Tome I.

N

146 LETTRES CABALISTIQUES,

Il y a quelque tems que je fus obligé de descendre chez les Gnomes , pour conferer avec Salmankar sur l'explication d'un passage d'Averroës. Le hazard fit que je rencontraï dans ces demeures souterraines quatre ames , à la canonisation desquelles j'avois assisté peu de jours auparavant , ayant eu la curiosité de me rendre à Rome , pour y voir cette cérémonie.

La premiere de ces ames avoit animé le corps de *Jean-François de Regis* , Prêtre Profès de la prétendue Société de Jesus. Elle avoit été condamnée à rester chez les Gnomes , pour avoir eu sur la terre un caractère Jésuitique. La seconde , qui étoit celle de *Vincent de Paul* , Fondateur de la Congrégation des missions & des servites des pauvres, l'étoit de même pour avoir augmenté le nombre des pieux fainéans , & sous des noms pompeux réuni & rassemblé une infinité d'ignorans. La troisieme avoit animé un corps femelle ; c'étoit celle de *Julienne Falconerie*. Lestourmensqu'elle avoit fait souffrir pendant sa vie à de pauvres filles qu'elle avoit enfermées dans une prison , à laquelle elle avoit donné le nom de Monastere du Tiers-Ordre des servites de Notre-Dame, étoient la cause de sa punition. La quatrieme de ses ames enfin , étoit celle de *Catherine*

Fieschi Adorno. Cette Genoïse ayant eu le cœur trop tendre dans sa jeunesse, il arriva par malheur pour elle que sa passion eut des suites fâcheuses. Elle devint enceinte ; & son Amant n'ayant pas jugé à propos de l'épouser , elle résolut de faire vœu de virginité dès qu'elle seroit accouchée. Il est vrai que c'étoit-là une Vierge d'une nouvelle fabrique ; mais enfin de quelque espece qu'elle ait été , la Cour de Rome s'en est accommodée , & la Genoïse n'a pas dû se repentir d'avoir fait un petit poupon *incognito* , puisqu'elle lui est redevable de sa dévotion & de sa canonisation.

Juges , sage & savant Abukibak , de la surprise de ces ames , lorsque m'ayant demandé ce qu'il y avoit de nouveau sur la terre , je leur appris qu'elles avoient été canonisées. Elles crurent d'abord que je plaisantois , & refusèrent obstinément d'ajouter foi à mes discours : il fallut pour que je pusse obtenir quelque créance auprès d'elles , que je leur jurasse par *Jabamiah* que je leur disois la pure vérité. Après qu'elles ne purent plus en douter , leur étonnement augmenta : elles restèrent quelque tems sans parler. Enfin *Vincent de Paul* , rompant le silence , me demanda ce qu'il avoit donc fait pour mériter l'honneur qu'on lui avoit rendu ? *Vous avez opéré ,*

148 LETTRES CABALISTIQUES,

lui répondis-je , après votre mort les miracles les plus étonnans. Il est prouvé dans les Actes de votre canonisation , qu'une Religieuse , qui avoit été accablée de plusieurs maux , en fut entièrement guérie par votre intercession (1).

Ce que vous me dites , répondit Vincent de Paul , m'apprend que les hommes aujourd'hui sont aussi fous qu'ils l'étoient de mon tems. Est-ce qu'ils ne se désabuseront jamais de leurs préjugés ? En vérité je trouve tout-à-fait plaisant qu'on me fasse faire de si belles choses sans que j'en sache rien. J'étois bien éloigné de penser que , relegué dans ces souterraines demeures , je participasse au pouvoir de la Divinité.

» Quant à moi , dit Jean - François
 » Regis , je suis moins surpris que vous
 » d'avoir été encensé & invoqué après
 » ma mort. Mes bons Confreres les
 » Jésuites font si avides de Saints, qu'ils
 » ont déjà fait canoniser S. Guignard ,
 » S. Garnet & divers autres saints Per-
 » sonnages de cette espece ; qu'au pre-

(1) *Insanabilibus , variisque obnoxiam
 Langoribus , illicò sanitati restituit.*

Les inscriptions Latines qui se trouvent ici , sont les mêmes qui étoient dans l'Eglise lors de la Canonisation ; elles ont été extraites du *Mercuré Historiq. & Politiq.* du Mois d'Août de l'an 1737.

LETTRE XIII. 149

» mier jour, ils feront sanctifier S. Gi-
 » rard & S. Peters, & peut-être ca-
 » noniser en gros toute la Société, pour
 » faire célébrer en un même jour la
 » fête de tous les Jésuites morts, com-
 » me on solemnise *in globo* celle de
 » tous les Saints du Paradis. Cela se-
 » roit peut-être plus aisé & moins pé-
 » nible, que d'entrer dans un détail par-
 » ticulier des actions de ceux auxquels
 » on veut élever des Temples : outre
 » que la dépense une fois faite, on ne
 » débourseroit plus rien pour les frais
 » des nouvelles canonisations, un Jé-
 » suite mort seroit béatifié *ipso facto*,
 » avec pleine permission de faire autant
 » de miracles que bon lui sembleroit,
 » ou pour mieux dire, que ses Colle-
 » gues vivans le jugeroient utile & né-
 » cessaire à l'avancement & à la gloire
 » de la Société. Mais à propos de mira-
 » cles, je vous prie de me dire si j'en
 » faits qui puissent être comparés à ceux
 » de Vincent de Paul.

Comment ! répliquai - je au Jésuite :
 Si vous en faites qui les égalent, ils les
 surpassent de beaucoup. Lorsqu'on célé-
 broit votre béatification, on porta à l'E-
 glise des Jésuites une fille née importante
 d'une jambe, & elle fut guérie sur le
 champ par votre intercession (1).

(1) Puella, cruribus ab ortu capta,

150 LETTRES CABALISTIQUES,

» Ma foi , s'écria *François Regis* ,
 » je suis fort content des miracles que
 » mes camarades me font faire ; & je
 » me doutois bien qu'ils n'étoient pas
 » gens à en choisir de la petite espece.
 » Male peste ! ces prodiges-là ne sont
 » pas des bagatelles. Une fille impo-
 » tente guérie dans le moment : *statim*
 » *ambulat* ! Vous me ravissez, en m'ap-
 » prenant ces nouvelles. Il me reste
 » cependant un petit scrupule , c'est
 » que mes chers Confreres passent dans
 » le monde pour être un peu fripons ,
 » sur-tout lorsqu'il s'agit de quelque
 » fourberie spirituelle , ou de quelque
 » fraude pieuse. Je crains bien que cer-
 » tains Critiques , qui veulent exami-
 » ner les choses avant que de les croire ,
 » n'aillent se figurer que les Jésuites
 » pouvoient bien avoir fait aposte-
 » r cette prétendue estropiée . & que sa guéri-
 » son , aussi bien que sa maladie , n'ont
 » été causées l'une & l'autre que par
 » quelques ducats. «

*Vous êtes trop défiant & trop attentif
 à vous tourmenter , répondis-je à Fran-
 çois Regis. Il faut vous contenter d'a-
 voir pour vous tous les superstitieux &
 les imbécilles. Le nombre en est si grand ,*

*Matre B. J O. FRANCISCUM invocante ,
 Statim ambulat.*

LETTRE XIII. 151

que vous n'avez rien à redouter du peu de gens sensés qui connoîtront la fausseté de vos miracles. Votre gloire n'en sera pas moins grande. Reposez-vous sur vos Confreres , ils sauront bien soutenir votre réputation. Vous voyez qu'ils s'y prennent de la bonne maniere ; & vous avouez vous-même que vous êtes très-content des miracles qu'ils vous font faire.

» Je voudrois bien , dit *Julienne Falconieri*, en s'adressant au Jésuite , être
 » aussi certaine de la sage prudence de
 » mes Religieuses, que vous devez être
 » assuré de celles de vos compagnons.
 » Mais je suis persuadée que ces Pécores de Nonnettes ne me font faire que
 » des miracles ridicules ou puérils. Je
 » tremble que tout mon pouvoir ne se
 » borne à avoir guéri quelqu'un du
 » cours de ventre, ou du mal aux dents.
Rassurez-vous, dis-je à *Julienne Falconieri*, les Religieuses sont aujourd'hui
 presque aussi ingénieuses que les Moines les plus raffinés. Vos Nonnains vous ont fait
 faire plusieurs miracles très-éclatans. Une
 de vos cœurs (1) répandit une suave odeur
 qui parfuma toute une Eglise ; on eut cru
 être dans la boutique d'un Parfumeur ,
 en sentant le musc & l'ambre qu'exhaloit

(1) *Sacra Juliana costa.*

Templum odore perfudit.

152 LETTRES CABALISTIQUES,

cet os. Tous ceux qui eurent de l'odorat, & qui se trouverent dans l'Eglise, crièrent miracle, il n'y eut que les Punais qui purent douter de l'authenticité de ce prodige.

» Je crains bien, repliqua *Julienne*,
 » que quelques-uns de ces Esprits forts,
 » qui font gloire de ne rien croire,
 » n'ayent fait courir sourdement quel-
 » que bruit défavantageux à ma répu-
 » tation. Il me semble leur entendre
 » dire : *En vérité, voilà un plaisant Mi-*
 » *racle ! Il n'est point de Distillateur qui*
 » *n'en puisse operer de semblables, &*
 » *qui ayant renfermé quelque odeur for-*
 » *te dans une boîte, ne la laisse exhale*
 » *en ouvrant cette même boîte, qui à*
 » *coup sûr n'a rien de surnaturel & de mi-*
 » *raculeux.* »

Vous êtes, dis-je à Julienne, aussi difficile sur le choix des Miracles, que le Jésuite Regis. Vous le seriez beaucoup moins, si vous faisiez réflexion sur la force des préjugés du Vulgaire. Avez-vous oublié jusqu'à quel point les hommes portoient la superstition lorsque vous étiez dans le monde ? Ils sont toujours les mêmes : ils n'ont point changé, & ils ne changeront pas dans la suite, selon toutes les apparences. D'ailleurs, une personne qui s'aviserait de vouloir examiner en Italie l'authenticité de la vertu odoriférante de

L E T T R E X I I I. 153

votre côte , seroit bien & duement brisée. Voyez je vous prie , si beaucoup de gens iront courir le risque de faire une recherche aussi dangereuse.

» Puisqu'on est si peu scrupuleux ,
 » dit Catherine Fieschi Adorno , sur le
 » chapitre des Miracles , que les plus
 » faux & les plus ridicules sont reçus
 » comme bons & authentiques , j'espere
 » re qu'après ma mort on m'en aura aussi
 » fait faire quelques-uns ; & puisqu'on
 » m'a canonisée , il faut bien que j'aye
 » opéré quelque guérison miraculeuse.
 » se. « *Comment ! si vous en avez opéré ,*
repliquai-je à l'ame de la nouvelle Sainte
Genoise. Vous en avez fait d'aussi sur-
prenantes , que les plus belles qu'on at-
tribue à Hipocrate & à Galien. Une
Dame , après une longue & douloureuse
maladie fut guérie subitement par votre
intercession (1). D'autres attaquées de
fortes paralysies , pour vous avoir fait de
petits complimens bien tournés , recouvrent
une parfaite santé (2). Trouvez-vous
que ce soient-là des bagatelles ?

(1) *Nobilem Virginem diuturnis ,
 Ac gravissimis oppressam morbis
 Subita incolumitati restituit.*

(2) *Implorato Catharina Auxilio ,
 Paralytica mulieres
 Illico convalescunt.*

154 LETTRES CABALISTIQUES,

» Il s'en faut bien, dit Catherine. Je
 » suis fort contente des prodiges que
 » j'opere , & vous comparez avec beau-
 » coup de fondement mes guérisons à
 » celles que font les Médecins ; car je
 » les fais sans trop le savoir , & je suis
 » redevable au hazard , ainsi qu'eux , de
 » ma réputation. Je n'eusse jamais pen-
 » sé , lorsque j'étois sur la terre , qu'il
 » y eût eu autant de ressemblance entre
 » les Saints que fait la Cour de Rome,
 » & les Empiriques que forment les
 » Universités de médecine. Je vois à
 » présent que les uns & les autres sont
 » des Charlatans qui guérissent par cas
 » fortuit , & qu'on regarde cependant
 » avec un profond respect. «

*Vous avez raison , dis-je à Catherine,
 la même crainte qui donne tant de crédit
 aux Médecins , fonde & soutient celui des
 Saints. On les invoque , parce qu'on at-
 tend d'eux la santé , ou quelque autre bien.
 Si l'on savoit combien leur pouvoir est pe-
 tit , ils seroient bien-tôt abandonnés ; mais
 ils ne doivent point craindre un pareil
 sort , puisque leur culte est fondé sur la
 crainte & l'esperance. Ces deux passions
 sont aussi naturelles aux hommes , que l'é-
 tendue l'est à la matiere.*

» Vous me faites plaisir , s'écria Fran-
 » çois Regis , de m'assurer qu'on encen-
 » sera éternellement ma figure. Je res-

LETTRE XIII. 155

» sens une joye infinie de savoir que je
 » suis sur un Autel , & qu'après ma
 » mort j'ai un sort aussi brillant que ce-
 » lui d'Hercule. » *Il manque encore*
quelque chose à votre bonheur , répliquai-
je à ce Jésuite. Hercule après son Apo-
théose , épousa dans le Ciel Hèbé , Déesse
de la jeunesse. Croyez-moi , formez des
nœuds éternels avec Catherine Fieschi.
Quoique votre mariage ne soit qu'un lien
spirituel , cela pourra vous amuser , puis-
que votre ressemblance avec Hercule en
deviendra plus complete. » Vous me
» donnez-là un excellent conseil , répli-
» qua Regis. Je le suis avec joye , &
» j'offre ma main à l'aimable Catheri-
» ne. « Et moi la mienne à la charmante
Julienne , s'écria joyeusement Vincent
de Paul. Allons que les Gnomes , témoins
de nos Hymens , prennent part à la Fête ,
& que dans ces ténébreuses demeures on
fasse des folies égales , s'il se peut , à celles
qu'on a faites sur la terre le jour de no-
tre Canonisation.

Tous les Gnomes , sages & savant
 Abukibak , éclaterent de rire à cette
 faille , & je vis avec regret que j'étois
 obligé de finir ma conversation , & de
 m'en retourner dans le léger Empire des
 airs.

Je te salue , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.

LE T T R E X I V .

Astaroth , au sage Cabaliste Abukibak.

IL y a quelque-tems , sage & savant Abukibak , que je te promis de t'instruire d'une conversation entre le Philosophe Cynique , *Diogene* , & le Jésuite *Girard*. Ils ont été tous les deux condamnés à rester dans nos ténébreuses demeures , à cause du scandale qu'ils ont causé pendant leur vie , & des fautes énormes qu'ils ont commises contre les bonnes mœurs ; l'un en abusant du nom de Philosophe , & l'autre de celui de Directeur.

Comme *Diogene* a conservé dans les enfers son caractère railleur & mordant , il plaisantoit souvent le Jésuite *Girard* , qui évitoit le plus qu'il pouvoit , en habile politique , d'en venir à des éclaircissemens , qu'il prévoyoit ne devoir pas lui être avantageux. Mais enfin , ennuyé un jour d'essuyer sans cesse les plaisanteries du Cynique , il ne put s'empêcher de lui dire : *Si après votre mort vous eussiez été moins fou & moins orgueilleux que pendant votre vie , vous appercevriez*

LETTRE XIV. 137

aisément la différence qu'il y a entre un damné de mon rang & de mon mérite, & un insensé tel que vous. A peine le Disciple d'Ignace eut-il achevé ces paroles, que *Diogene* saisissant l'occasion qui lui étoit offerte, lui dit en riant : *il faut examiner quel est de nous deux celui qui mérite à plus juste titre le nom d'illustre damné . . .* Le commencement de cette conversation, sage & savant *Abukibak*, m'ayant paru intéressant & propre à pouvoir t'amuser pendant quelques momens, je transcrivis sur mes tablettes le Dialogue que je t'envoie.

Dialogue entre DIOGENE le Cynique, & le Jésuite GIRARD.

DIOGENE.

J'entrevois, mon cher Ignacien, que vous voulez me faire un crime capital d'avoir été orgueilleux. Il est vrai que je n'ai point été tout-à-fait exempt de ce défaut. Mais êtes-vous en droit de me le reprocher, vous qui aviez autant de vanité que trois Jésuites ensemble ? Dès le moment qu'on vous mit en prison, loin que votre vanité diminuât, elle sembla prendre de nouvelles forces. Lorsque j'étois retiré dans mon

158 LETTRES CABALISTIQUES ,
tonneau , quelque fierté que j'affectasse ,
du moins ne faisois-je pas servir les myf-
teres & les Prêtres du Paganisme à au-
toriser ma vanité. Je respectois la Reli-
gion du pays où j'habitois , quoique je
n'y eusse gueres plus de croyance , que
vous au Christianisme. Il s'en faut bien ,
mon cher Jésuite , que vous ayez tenu
une conduite aussi sage & aussi équita-
ble. Comme il est défendu aux Prê-
tres prisonniers de dire la Messe , vous
prîtes un Capucin pour votre Aumô-
nier , & vous communiez réguliè-
rement tous les jours de sa main. Peut-on
pousser plus loin l'orgueil ? Dans le tems
que l'Europe entiere vous regardoit
comme un scélerat , que les gens mêmes
qui vous étoient les plus favorables , n'é-
toient pas trop persuadés de votre in-
nocence , par une ostentation insuppor-
table vous saisissez avec emphase & avec
beaucoup d'assurance ce que les person-
nes les plus pieuses ne font qu'après un
mûr examen de leurs fautes , & un re-
pentir sincere.

G I R A R D.

J'étois obligé d'agir de cette manie-
re pour tâcher d'en imposer à mes Ju-
ges , & pour sauver l'honneur de la So-
ciété. Ma dévotion , quelque fausse &

LETTRE XIV. 159

quelque fastueuse qu'elle fût , ne laissoit pas de prévenir bien des gens en ma faveur. D'ailleurs , outre mon intérêt propre , qui m'obligeoit à employer toutes les ruses que l'hypocrisie pouvoit me fournir , celui de la Société exigeoit qu'au milieu d'un nombre de criminels enfermés dans la prison où j'étois retenu , j'affectasse la sécurité d'un Saint persécuté par ses ennemis. Je mettois par-là son honneur & le mien à couvert , en tout cas que mes Juges m'eussent condamné à la mort. Car mes Confreres n'auroient pas manqué d'entreprendre ma justification , & de relever avec éclat les exemples de piété que j'avois donnés pendant mon emprisonnement. Vous êtes donc très-mal fondé à me reprocher d'avoir pris un Capucin pour Aumônier , il n'étoit pas plus le mien , que celui des autres criminels. Il est vrai que je m'en servois beaucoup plus qu'eux , parce que j'avois plus d'esprit & de bon sens. Si vous appelez orgueil une prudence utile , il faudra , pour être simple , être fou ou brutal , vous imiter enfin dans toutes vos extravagances , insulter les Princes , & courir nud par les rues. Pouvez-vous me reprocher d'avoir eu de la vanité , vous qui affectâtes de m'éprouver toutes les politesses d'Alexandre ,

160 LETTRES CABALISTIQUES ,
pour avoir la satisfaction de montrer que
vous étiez au-dessus des libéralités d'un
aussi grand Roi ?

D I O G E N E .

La réponse que je fis à Alexandre ,
devoit être moins mauvaise que vous ne
pensez , puisqu'il ne put s'empêcher de
m'admirer , & qu'il avoua que s'il n'a-
voit point été Alexandre , il eût voulu
être Diogene. Je ne crois pas , mon
Ami l'Ignacien , que jamais aucun Sou-
verain , quelque petit qu'il soit , se soit
avisé de souhaiter d'être le Jésuite Gi-
rard. Si quelqu'un a envié votre sort ,
c'est quelque Frere-lai , qui entendant
parler de vos prouesses avec la Cadriere ,
auroit fort souhaité de lui donner aussi
quelques leçons , mi-parties spirituelles
& charnelles.

G I R A R D .

En vérité il vous sied bien de me re-
procher mes mauvaises mœurs , vous
qui pendant toute votre vie avez fait
honte à l'humanité , & qui tâchiez , au-
tant que vous pouviez , de vous mettre
au rang des bêtes. Ainsi qu'elles , vous
braviez toutes les règles de la pudeur ,
& vous offriez aux yeux des spectateurs
des

LETTRE XIV. 161

des scènes que l'impiété du Paganisme n'a supportées qu'avec peine. Alexandre eût bien mieux fait, au lieu de vous aller rendre visite dans votre tonneau, de vous y faire renfermer & précipiter ensuite dans la mer. Il eût purgé la Grèce d'un monstre, qui, violant les bien-séances les plus nécessaires, apprenoit aux hommes à ne regarder la pudeur que comme une vertu ridicule. Est-il possible qu'il y ait des gens assez prévenus, pour vous accorder le nom de Philosophe ? Il falloit qu'ils fussent aussi aveuglés que cette fameuse Courtisane, qui, vendant si cher ses faveurs à de jeunes Grecs, beaux & bien faits, vous les prodiguoit *gratis*. Je voudrois bien savoir ce qui lui avoit donné du goût pour vous. Auroit-ce été votre bissac, garni de quelques mauvais oignons, ou votre figure crasseuse & puante ? Convenez que ceux, qui ont estimé votre façon de penser, ont agi d'une manière aussi extravagante, que celles qui se sont laissé séduire aux charmes de votre personne. Votre esprit étoit aussi vicieux que votre corps étoit dégoûtant.

DIOGENE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me suis aperçu qu'un Jésuite, pour mor-

161 LETTRES CABALISTIQUES,
dre, vaut bien un Philosophe Cynique.
Je suis charmé que vous ne m'épargniez
pas. En me reprochant mes défauts,
vous m'en rappelez plusieurs des vô-
tres. Je conviens de bonne-foi que je
me suis laissé emporter à des excès très-
condamnables. Je croyois qu'une action
qui d'elle-même n'avoit rien de vicieux,
ne devenoit point criminelle pour être
commise devant des témoins. *Il n'y a
point, disois-je, de crime à dîner. Que
je dîne donc dans la rue, ou dans la mai-
son, cela est toujours innocent, puisque je
ne fais que dîner.* Sur ce faux raisonne-
ment que je pouffois à l'extrême, je pen-
sois que je ne commettois point une
faute, en accomplissant les devoirs du
mariage en pleine rue. Je reconnois à
présent combien ma façon de raisonner
étoit contraire à la pudeur, à la bien-
séance, & même à toutes les vertus.
Mais enfin si j'ai péché, je suis excusa-
ble, puisque j'ai cru ne pas commettre
une faute. D'ailleurs j'avois trouvé la
Secte des Cyniques établie, & l'exemple
d'Antisthene qui en avoit été le Chef
& le Fondateur, m'autorisoit dans mes
erreurs. Aviez-vous les mêmes excu-
ses, & votre Patriarche Ignace vous
avoit-il appris à débaucher des péniten-
tes, à abuser de la Religion, & à la
faire servir à vous former un petit Ser-

LETTRE XIV. 163

raïl ? Les Athéniens souffroient les Philosophes Cyniques : ils leur permettoient de suivre les coutumes de leur Secte ; mais les François permettent-ils aux Jésuites d'engrosser des filles ? Souffrent-ils qu'ils les fassent avorter ? On m'a assuré que de pareils crimes sont ordinairement très - sévèrement punis en France. Je fais bien que si vous aviez fait à Athenes ce que vous avez fait à Toulon, vous n'auriez pas évité la gril-lade. Un Prêtre qui eût débauché une Vierge consacrée au service de la Déesse Minerve, eût été traité de la même maniere qu'un Rabbïn qui tombe dans les mains d'un Inquisiteur. Ainsi, si justice vous avoit été faite, dans quel-que tems que vous eussiez vécu, vous auriez été bien & dûement brûlé : au lieu que dans le siècle où je vivois, mes impuretés ne bleissoient point les Loix de l'Etat : & si j'avois été dans le vôtre, je me serois conformé aux manieres que j'aurois trouvé établies. Quant au goût que Laïs avoit pour moi, & sur lequel vous vous récriez si fort, en vérité je crois que vous avez oublié quelle étoit votre figure. Votre ame habitoit sur la terre, mon cher Ignacien, dans un corps beaucoup plus laid que le mien. Il étoit long, sec, déchar-né, avoit la face pâle & blême, & les

164 LETTRES CABALISTIQUES,
yeux enfoncés : voilà votre figure peinte d'après nature. Ajoutez à cela que votre souffle puoit , & qu'on en sentoît de dix pas les pernicieuses exhalaisons. Ho par ma foi , mon cher Girard , point de comparaison entre vous & moi pour l'individu corporel. Aussi n'eus-je pas besoin d'échauffer Laïs par des boissons fortes , pour la disposer à m'accorder ses faveurs ; & si l'on en croit la médifance , vous ne fûtes redevable de celles de la Cadiere , qu'à un breuvage que vous lui fîtes avaler. La conquête d'un cœur , qu'on obtient lorsqu'on a étourdi l'esprit , ne doit gueres flatter.

G I R A R D.

Est-il permis que vous soyez assez crédule pour adopter toutes les impertinences qu'on a débitées sur les prétendus sortilèges dont on m'a accusé ? Vous qui lorsque vous viviez , croyez à peine l'existence de la Divinité , après votre mort vous ajoutez foi à des contes de vieilles , inventés par mes ennemis , & dont je me servis avantageusement pour me justifier dans l'esprit de tous les gens de bon sens : en sorte que mes adversaires me fournirent des armes pour les combattre.

DIOGENE.

Il s'en faut bien que je pense que vous fussiez Sorcier ; mais pour un maître fourbe , je vous rends la justice d'être persuadé qu'il s'en trouvoit peu parmi vos Confreres qui vous égalassent. Or , je me rappelle d'avoir entendu dire à quelqu'un qui m'a même assuré que ce fait étoit constaté dans les dépositions de la Cadiere, qu'un jour dans vos ébats amoureux vous prîtes cette pauvre fille à l'Italienne ou à la Jésuitique ; & que comme vous prévoyez que votre cher pénitente pourroit apporter à vos desirs Gomorriens *une ame tant soit peu récalcitrante* , vous lui fîtes boire auparavant une liqueur qui lui causa une espece d'extase ou d'assoupissement , pendant lequel vous ne vous amusâtes pas à dire votre Breviaire. Seroit-ce donc être fort crédule que de penser que lorsque vous donnâtes les premieres leçons à la Cadiere , vous vous servîtes des mêmes moyens , que quand vous voulûtes vous écarter des usages ordinaires ? Au reste je trouve assez particulier que vous me reprochiez de n'avoir presque pas cru l'existence de la Divinité. Il est vrai que vous en étiez bien persuadé : il paroît par la condui-

166 LETTRES CABALISTIQUES,

te que vous avez tenue , que vous étiez un des plus francs Athées qu'il y eût de votre tems : car si vous aviez été persuadé de l'existence d'une Divinité , vous auriez cherché sans doute à vous guérir d'une passion qui vous faisoit commettre tous les jours un nombre infini de crimes atroces. Vous aviez trop d'esprit pour ne pas voir que s'il y avoit un Dieu , il falloit que vous fussiez damné , en vivant comme vous viviez. Cependant il paroît que vous n'avez jamais pensé à vous repentir de vos fautes. Si le Ciel n'eût pas mis un frein à vos impudiques desirs , vous auriez mis à contribution toutes les femmes & les filles de Toulon. Vous en aviez déjà rangé plus de soixante au nombre de vos Stigmatées. Entre nous soit dit , mon cher Girard , vous savez bien que vous ne vous contentiez pas de les baiser aux pieds & aux mains, & que vous les stigmatiez dans un endroit où il eût été impossible que le Séraphique S. François eût pu l'être. Ce sont-là des preuves essentielles de votre ferme croyance de l'existence de la Divinité. Je vous aurois conseillé sur cet article de garder le silence , vous auriez beaucoup mieux fait.

G I R A R D.

- Quand il seroit vrai que ma conduite seroit soupçonner que j'étois Athée dans le fond du cœur, du moins j'avois le bon sens & la précaution de cacher mes vices le plus qu'il m'étoit possible. Ce ne fut que par un malheur imprévu & dont je ne fus point la cause, que mon intrigue avec la Cadriere éclata dans le Public : vous qui faites si fort le raisonneur, j'aurois voulu vous voir à ma place. Si vous saviez quelle difficulté il y a à gouverner seulement deux dévotes amoureuses, vous seriez étonné que pendant très-long-tems j'aye pû en mener plus de vingt à ma fantaisie, & les obliger à vivre en paix & unies entr'elles. Vous vous tromperiez fort, si vous croyez que l'emploi de Directeur, & de Directeur amoureux soit aussi aisé à remplir que celui de Philosophe Cynique. Le premier demande beaucoup de prudence & de politique, le second n'exige que de l'effronterie. Aussi vous en êtes-vous acquitté dignement, soit par vos actions, soit par vos discours impudiques. Si vous aviez assisté à un de mes sermons, vous auriez vu alors de quelle dissimula-

168 LETTRES CABALISTIQUES,
tion j'étois obligé d'user. Le cœur péné-
tré des sentimens les plus tendres , per-
sonne ne déclamoit avec plus d'emphase
que moi contre l'amour. Aussi mes
Confreres , après ma mort , ayant tenté
de réhabiliter ma réputation , n'ont-ils
pas manqué de faire mention de la rigi-
dité de ma morale.

D I O G E N E.

Il s'en faut bien qu'elle valût la mien-
ne , & en ce point vous êtes encore
bien au-dessous de moi. Vos sermons,
vos sentimens sévères ont été loués par
les Jésuites : je n'en suis pas étonné.
Eussiez-vous prêché la morale la plus
relâchée , il soutiendroient que vous
étiez un Casuiste très-sévère. Plus un
Ignacien distingué fait de fautes & plus
la Société s'attache à les justifier. Elle
s'est contentée après votre mort de vous
faire passer pour un fameux Moraliste ,
parce qu'elle a cru que cela suffisoit pour
rétablir votre mémoire ; mais si le Par-
lement de Provence vous eût rendu
justice & qu'il vous eût fait brûler ,
alors elle se seroit cru obligée de vous
faire canoniser comme un martyr : en
sorte qu'on peut dire que votre cano-
nisation n'a tenu qu'à une voix. Dix de
vos

LETTRE XIV. 169

vos Juges vous condamnerent à la mort, dix autres vous déclarerent innocent, & votre arrêt passa *in mitiorem*, le sentiment de la douceur en matiere criminelle l'emportant toujours sur la rigueur à égalité de voix. Pensez-vous que les gens de bons sens auroient ajouté beaucoup de foi à votre béatification ? Ils ne sont gueres plus persuadés de la pureté de votre morale ; mais des Peres de l'Eglise ont donné de grandes louanges à la mienne. Saint Jérôme & Saint Chrysostôme ont fait mon éloge, ami Girard, & ce ne sont pas-là des Jésuites.

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que cette conversation puisse t'amuser. Je te salue en *Belsebur*, & par *Belsebur*.



L E T T R E X V .

*Le Cabaliste Abukibak , à son Disciple
ben Kiber.*

JE ne doute pas , mon cher ben Kiber , que tu n'ayes fait de sérieuses réflexions sur les dernières Lettres que je t'ai écrites. Je t'y montrois les avantages que tu retirerois en t'unissant avec quelque intelligence céleste. Je veux aujourd'hui , pour te fortifier dans le dessein que tu as pris , te faire appercevoir les principaux défauts que l'on rencontre chez les femmes qui paroissent quelquefois les plus aimables.

Consideres , mon cher ben Kiber , les maux qu'une femme jalouse fait souffrir à son époux. Il y a peu de femmes aujourd'hui qui pensent ainsi qu'Andromaque , épouse du vaillant Hector. Euripide (1) nous apprend que cette Troyenne avoit aimé jusqu'aux maîtresses de son mari , & qu'elle avoit allaité les enfans illégitimes qu'il en avoit eus. Aujourd'hui tant de vertu & de dou-

(1) Euripid. in Androm.

ceur ne se trouve plus que chez les Esprits aériens. Si vous épousez une Silphide ou une Salamandre, vous aurez un ferrail peuplé mille fois plus que ne l'est celui du Sultan. Les beautés aériennes contentes d'acquiescer l'immortalité, ne sont point jalouses des faveurs qu'on prodigue à leurs Concitoyennes. Chaque Silphide pense d'une façon aussi noble que Livie, & l'épouse de Cromwel. Ces deux femmes étoient élevées au-dessus des foiblesses de leur sexe : la première favorisoit les amours d'Auguste, afin de maintenir son crédit ; la seconde servoit habilement les passions de son mari, & sacrifioit à son ambition démesurée une inutile jalousie.

On a vu dans ces derniers tems quelques maîtresses de Souverains tenir la même conduite ; mais en général la jalousie est le plus grand défaut des femmes. Si l'amour ne leur en fait pas ressentir les mouvemens, la vanité tient la place de la tendresse, & produit les mêmes effets.

Il est certain, mon cher ben Kiber, que parmi les maris qui sont la victime d'une humeur jalouse de leurs femmes, plus de la moitié doivent attribuer leurs maux plutôt à l'orgueil du sexe, qu'à son amour pour la fidélité & la constance. Si nous faisons attention que les fem-

172 LETTRES CABALISTIQUES,

mes qui ont été les plus coquettes , ont souvent été les plus jalouses , nous serons convaincus de cette vérité. Combien de Souverains , qui ont été sacrifiés à de simples particuliers , n'ont-ils pas fait faire mille extravagance à leurs maîtresses , dans le tems même qu'elles leur préféreroient des rivaux qui leur étoient bien inférieurs par la naissance & par le rang ? Ces femmes suivoient les mouvemens des différentes passions dont elles étoient agitées , & il n'y avoit rien de bien extraordinaire dans leur conduite. L'amour qui égale tous les hommes , leur faisoit sacrifier le Prince au Courtisan ; & la vanité leur faisoit souffrir à regret qu'un Captif illustre voulut rompre ses fers & sortir d'esclavage.

Sans te citer , mon cher ben Kiber , un nombre d'exemples qui justifieroient ce que je te dis , je me contenterai d'en rapporter un , connu de toute la France. Vous avez sans doute entendu parler de cette fameuse Desmar , qui succéda à la Chammelé , & qui disputa à la du Clos le prix de la déclamation. Elle fut aimée avec passion du Duc Régent. Un amant de cette volée frappa son orgueil , mais ne fixa pas sa tendresse. Baron avoit un fils , dont elle étoit éperduement amoureuse ; le Prince apprit qu'on le sacrifioit à un Comé-

dien. Il se plaignit, il gronda, il menaça. Tous ses discours furent inutiles ; & la Desmar, forcée de s'expliquer entre lui & son rival, avoua qu'elle aimoit mieux les coups de pied que lui donnoit Baron, que les présens dont le Duc la combloit. La passion de la Desmar étoit si violente, qu'elle étoit connue de tout Paris. On couroit en foule au spectacle, pour voir représenter une piece dans laquelle cette Comédienne jouoit le rôle de Pîché, & Baron celui de l'Amour. Qui croiroit qu'une femme aussi sensible eût pensé mourir de douleur de perdre un amant qu'elle n'aimoit point ? Peu s'en fallut cependant que cela n'arrivât ; & lorsque le Duc l'abandonna entierement, elle se livra au plus mortel chagrin. Elle ne put souffrir de perdre une conquête si glorieuse. Combien de femmes n'y a-t'il pas qui pensent de même qu'elle, & qui ne ressentent la perte d'un amant, que par la douleur & le dépit que souffre leur amour propre ?

En épousant une Silphide, mon cher ben Kiber, tu n'auras rien à redouter des funestes effets d'une humeur jalouse. Tu trouveras encore bien d'autres avantages. L'intérêt, ni l'avarice ne regnent point chez les Esprits élémentaires. Tu ne seras point obligé de t'engager par un

174 LETTRES CABALISTIQUES,
contrat public à contenter l'avidité d'une
femme , dont la léfine surpasse quelque-
fois les histoires que les Auteurs le plus
critiques ont écrites. Une Silphide ne
te dira jamais : *vous êtes un dissipateur ,*
je veux me séparer de vous. Je prétens que
vous me rendiez la dot que vous avez re-
çue. Si vous ne voulez point consentir
amiablement à notre séparation , je me
pourvoirai en Justice. Ma famille entrera
dans mes raisons : elle ne souffrira point qu'un
homme , qui devoit s'estimer très-heureux
d'avoir épousé une femme aussi rangée que
moi , veuille la réduire à la mendicité.

C'est-là , mon cher ben Kiber , le lan-
gage d'un nombre infini de femmes , qui
font sentir vingt fois par jour à leurs
époux le triste avantage qu'elles leur
ont procuré en leur apportant une dot
considérable. Combien d'hommes n'y a-
t'il pas , qui voudroient de tout leur
cœur avoir pris leurs épouses avec les
seuls habits qu'elles avoient sur elles ?
Peut-être même vont-ils jusqu'à sou-
haïter de les avoir reçues chez eux dans
un état aussi simple , que celui dans le-
quel Eve s'offrit aux yeux d'Adam. *Du*
moins, disent-ils, l'on ne nous reprocherait
plus ces richesses , qui ne servent qu'à nous
rendre la victime d'une épouse impérieuse.

Quelque infortuné que soit le sort de
ces maris malheureux , il l'est cependant
beaucoup moins que celui de ceux ,

qu'un vice contraire à la lésine conduit bien-tôt à l'Hôpital. Quel est le désespoir d'un homme , qui , souvent chargé d'une nombreuse famille, voit dissiper tout son bien en festins , en parties de plaisirs , & en dépense folles & frivoles ? S'il ose se plaindre & vouloir remédier à de pareils abus , de quel torrent d'injures ne se voit-il pas accablé ? On lui reproche son avarice , on lui fait un crime de son économie , on lui cite l'exemple de trente maris assez imbécilles , pour se laisser voler tranquillement & sans mot dire. Quel parti peut-il prendre dans un cas pareil pour se tirer d'embarras ? Il n'en est aucun qui s'offre à son esprit. S'il consent à suivre les sentimens de sa femme , le voilà ruiné à jamais ; & s'il persiste à s'y opposer , dans quels malheurs ne tombe-t'il point ? Et quels maux ne doit-il pas se résoudre d'essuyer ? Il faut qu'il vive avec une furie , qui saura bien trouver le moyen de prendre ce qu'on lui refusera. L'infortuné mari doit encore s'estimer heureux , si elle veut bien s'en tenir au larcin qu'elle fait dans son ménage , & si elle ne cherche pas quelque amant libéral qui fournisse à sa dépense.

La chasteté est une vertu que la plupart des femmes regardent comme une chimere ; celles qui sont nées dans le

176 LETTRES CABALISTIQUES,

plus haut rang, sont les premières à mépriser les règles de la bienséance. A quel excès ne se sont pas portées des Princesses, des Reines & des Imperatrices ? Sans m'arrêter à rappeler, mon cher ben Kiber, les débauches de Messaline, de Julie, & de tant d'autres Princesses Romaines, réfléchis sur les desordres de Marguerite de Valois. Cette première épouse de Henri IV. se livra sans réserve aux plus grands excès. Il n'est aucun Etat, dans lequel elle n'ait eu quelque amant ; elle en choisissoit même parmi ses pages & ses valets de pied. La vertu, si l'on veut en croire bien des Historiens ne fut pas davantage le partage de Marie Stuart, que de Marguerite de Valois. Combien d'autres Princesses n'a-t-on point accusé d'infidélité & d'inconstance ? Mais, sans aller chercher des exemples parmi les Souveraines, les femmes en général n'en fournissent-elles pas un assez grand nombre ? Elles ne sont pas même scandalisées qu'on soutienne que dans une aussi grande ville (1) que Paris,

(1) Charmé de Juvenal & plein de son esprit,
Venez vous, diras-tu, dans une Piece outrée,
Comme lui, nous chanter que dès le tems de
Rhée.

La chasteté déjà la rougeur sur le front,
Avoit chez les humains reçu plus d'un affront ;

LETTRE XV. 177

à peine s'en trouve-t'il entr'elles trois ou quatre , dont les mœurs sentent la pureté du siècle d'Astrée. Je ne crois pas que jamais aucune ait fait un crime capital à Despreaux d'avoir soutenu ce fait dans sa dixieme Satyre.

Le beau sexe s'est insensiblement accoutumé à s'entendre plaisanter sur l'infidélité ; il a cru qu'il ne devoit opposer que des plaisanteries à des plaisanteries. La maxime est commode ; mais elle

Qu'on vit avec le fer naître les injustices ,
L'impiété , l'orgueil , & tous les autres vices ,
Mais que la bonne-foi dans l'amour conjugal
N'alla point jusqu'au tems du troisiéme métal.
Ces mots ont dans sa bouche une emphase admirable.

Mais je vous dirai moi , sans alleguer la Fable ,
Que si sous Adam même , & loin avant Noé ,
Le vice audacieux des hommes avoüé
A la triste innocence en tous lieux fit la guerre ,
Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre ,
Qu'aux tems les plus féconds en Phrynés , en Laïs
Plus d'une Penelope illustra son païs ,
Et que même aujourd'hui sur ces fameux modeles

On peut trouver encor quelques femmes fideles.
Sans doute ; & dans Paris , si je sais bien conter ,
Il en est jusqu'à trois que je pourrois citer.
Ton épouse dans peu fera la quatrieme.

Boileau Sat. X. vers. 23. & suiv.

178 LETTRES CABALISTIQUES,
est peu propre à réprimer les mœurs. Il
est des choses, dont on ne devroit ja-
mais parler qu'avec la décence qu'elles
exigent : sans cela, il arrive tôt ou tard
qu'il n'est aucune action vicieuse qu'on
n'excuse, & même qu'on n'applaudisse
à la faveur de quelque plaisanterie. Les
Ecrivains même autorisent cette perni-
cieuse coutume, & bien des Auteurs
renommés ont donné souvent une tour-
nure aimable aux débauches les plus ou-
trées. Si leurs discours enjoués n'effa-
cent pas entièrement l'horreur du vice,
ils le rendent beaucoup moins hideux,
& prêtent des armes aux femmes, tou-
jours attentives à se servir de ce qui peut
autoriser leurs défauts & augmenter
leur liberté.

Je ne saurois approuver que Branto-
me ait fait un panégyrique pompeux d'u-
ne courtisane, & qu'il l'ait égalée aux
femmes les plus sages & les plus ver-
tueuses. » Flora, dit-il (1), étoit de
» bonne maison & de grande lignée,
» & elle eut cela de bon & de meilleur
» que Laïs, qui s'abandonnoit à tout
» le monde comme une bagasse, & Flo-
» ra aux Grands; si bien que sur le seuil
» de sa porte elle avoit mis cet écriteau :
» *Rois, Princes, Dictateurs, Consuls,*

(1) Brantome, Dames Galantes, Tom. I. pag.
313.

LETTRE XV. 179

» Censeurs , Pontifes , Questeurs , Am-
 » bassadeurs & autres grands Seigneurs ,
 » entrés , & non d'autres. Laïs se faisoit
 » toujours payer avant la main , & Flo-
 » ra point , disant qu'elle faisoit ainsi
 » avec les grands , afin qu'ils fissent de
 » même avec elle comme grands & il-
 » lustres , & qu'aussi une femme d'une
 » grande beauté & haut lignage sera
 » toujours autant estimée qu'elle se pri-
 » se : & si ne prenoit sinon ce qu'on lui
 » donnoit ; disant que toute Dame gen-
 » tille devoit faire plaisir à son amoureux
 » pour amour , & non pour avarice ,
 » d'autant que toutes choses ont cer-
 » tains prix , fors l'amour. Pour fin , en
 » son tems elle fit l'amour fort genti-
 » ment , & se fit si bravement servir ,
 » que quand elle sortoit de son logis
 » quelquefois pour se promener en vil-
 » le , il y avoit assez à parler d'elle pour
 » un mois , tant pour sa beauté , ses bel-
 » les & riches parures , ses superbes
 » façons , sa bonne grace , que pour la
 » grande suite des courtisans & servi-
 » teurs & grands Seigneurs , qui
 » étoient avec elle , & qui la suivoient
 » & accompagnoient comme vrais Es-
 » claves ; ce qu'elle enduroit fort pa-
 » tiemment : & les Ambassadeurs étran-
 » gers , quand ils s'en retournoient en

180 LETTRES CABALISTIQUES,

» leurs Provinces, se plaisoient plus à
» faire des contes de la beauté & singu-
» larité de la belle Flora, que de la gran-
» deur de la République de Rome, & sur-
» tout de sa grande libéralité ; contre le
» naturel pourtant de telles Dames :
» mais aussi étoit-elle outre le commun,
» puisqu'elle étoit noble. Enfin, elle
» mourut si riche & si opulente, que
» la valeur de son argent, meubles &
» joyaux, étoit suffisante pour refaire
» les murs de Rome, & encore pour
» desengager la République. Elle fit le
» Peuple Romain son héritier principal,
» & pour ce lui fut dressé dans Rome
» un Temple très-somptueux, qui de
» *Flora* fut appelé *Florian*. «

Que ne tentera-t'on pas d'excuser ;
mon cher ben Kiber, puisque Brantome a fait l'éloge de la plus fameuse Courtisane Romaine ? S'étonnera-t'on après cela qu'une Actrice de l'Opéra, dont les faveurs ont ruiné dix particuliers différens, pense mériter de tenir un rang distingué dans l'Etat ? » Je suis digne,
» dira-t'elle, des même louanges que
» Flora. Je ne prens que ce qu'on
» me donne, & je dis que toute Dame
» gentille doit faire plaisir à son amoureux pour amour, & non pour avare-
» rice. Je fais l'amour fort genti-

» ment , je me fais bravement servir ; &
 » lorsque les Anglois s'en retournent en
 » leurs Provinces , ils se plaisent plus à
 » faire des contes de ma beauté , que
 » de la grandeur de la ville de Paris.
 » Aussi esperei-je de mourir si riche &
 » si opulente , que je laisserai des som-
 » mes assez considérables pour me faire
 » bâtir une Eglise , dans laquelle un
 » grand nombre de Moines prieront af-
 » fiduellement pour le repos de mon ame.
 » Il faut bien que le métier d'une co-
 » quette ne soit point aussi honteux que
 » le disent certaines gens d'une humeur
 » sévère & mélancolique , puisque des
 » Courtisans aimables & polis , tels que
 » Brantome , ont donné des éloges
 » pompeux à la profession de Courti-
 » sanne. «

Les hommes , mon cher ben Kiber ,
 ont été , & sont encore les principales
 causes des desordres du beau sexe. Je
 ne doute point que si par leur servile
 complaisance ils n'avoient autorisé tou-
 tes les fausses démarches des femmes ,
 elles ne se fussent garanties des défauts
 dans lesquels elles sont tombées dans
 la suite. Lorsqu'ils se sont apperçus de
 la faute qu'ils avoient faite , il leur a été
 impossible d'y remédier ; aussi portent-
 ils la pénitence de leur peu de précau-
 tion.

182. LETTRES CABALISTIQUES,

Les Sages se gardent bien de choisir des épouses parmi les Citoyennes de la terre. Ils ont recours aux sages Silphides, aux spirituelles Salamandres, & aux douces Ondines; & en formant des unions avec ces Esprits élémentaires, ils ne craignent point de se rendre malheureux, l'avarice, la prodigalité, la luxure & la débauche n'étant point le partage de ces créatures innocentes. Lorsqu'elles examinent la conduite des femmes & la perversité des hommes qui les applaudissent, elles gémissent amèrement de voir jusqu'à quel point le vice a ravagé la nature humaine. Imitons leurs exemples, mon cher ben Kiber, & déplorons l'aveuglement de tous les Peuples de l'Univers.

Depuis long-tems, la vertu semble être entièrement exilée de chez les mortels. A quels excès les Anciens ne se sont-ils point portés? Nous venons de voir qu'ils ont construit des Temples à l'honneur des courtisannes. Aujourd'hui encore ne déifie-t-on pas en quelque manière les personnes les plus criminelles? Quels honneurs n'a-t-on pas accordé à des femmes, qui ne méritoient que le mépris de tous les honnêtes gens? Devant combien de maîtresses de Souverains les lâches & servils courtisans ne sont-ils pas toujours prêts à

fléchir les genoux ? Il est peu de siècles où dans toutes les Cours il ne se trouve quelques-unes de ces Idoles de l'impureté , qui , dispensatrices des faveurs du Souverain , sont servies & obéies avec plus de respect , que les Divinités des Anciens. Cependant durant leur regne , la débauche est autorisée par leurs exemples. » Pourquoi craindrois-je d'avoir un amant , disent les femmes » à la Cour & dans la Province ? Loin » qu'il soit honteux de manquer de fidélité à son époux , celles qui sont les » moins chastes , sont les plus respectées. » Marchons donc sur leurs traces ; & si » nous ne pouvons point espérer de » parvenir aux mêmes honneurs , nous » aurons du moins l'agrément de satisfaire notre goût & de contenter notre » passion. «

Rien n'est si pernicieux , mon cher ben Kiber , que les mauvais exemples , & rien n'est si utile que les bons. C'est à ces derniers qu'un fameux Pere de l'Eglise avoue qu'il devoit sa conversion. » Du côté , dit-il , que j'avois tourné » tous mes regards , je voyois la continence qui se présentoit à moi avec » une majesté sans pareille , modeste , » mais gaie , & qui , me montrant ses » chastes attraits , m'encourageoit à » venir à elle , & me tendoit les bras

184 LETTRES CABALISTIQUES,

» pour me recevoir & m'embrasser.
 » Elle m'encourageoit même par de
 » grands exemples d'une multitude in-
 » nombrable de Saints qu'elle avoit au-
 » tour d'elle, & où je voyois des per-
 » sonnes de tout âge, des enfans, des
 » jeunes gens, des filles, des veuves
 » vénérables par leur vertu, & des
 » Vierges qui avoient vieilli dans la
 » chasteté. Je voyois que dans toutes
 » ces saintes Ames, la continence n'é-
 » toit pas demeurée stérile, & que le
 » courage qu'elles avoient eu de vous
 » choisir pour leur époux : O ! mon
 » Dieu, leur avoit produit une abon-
 » dance infinie de délices toutes cé-
 » lestes (1). «

Je te salue en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

(1) *Aperiebatur enim ab eâ parte quâ intenderam faciem, & quod transire trepidabam, casta dignitas continentia, serena & non dissolutè hilaris, honeste blandiens, ut venirem neque dubitarem, & extendens ad me suscipiendum & amplectendum piâ manus, plenas gregibus bonorum exemplorum. Ibi tot pueri & puella: ibi juvenus multa, & omnis âtas, & graves vidua & virgines anus, & in omnibus ipsa continentia nequaquam sterilis, sed fecunda mater filiorum gaudiorum de marito te, Domine. Augustini Confess. Lib. 8. Cap. 2.*

. LETTRE

L E T T R E X V I.

Astaroth, *au sage Cabaliste Abukibak.*

PARMI les Ames qui sont condamnées à rester dans l'infernal séjour, il en est une, sage & savant Abukibak, avec laquelle j'ai de fréquentes conversations. Elle animoit, lorsqu'elle étoit sur la terre, le corps d'un Théologien Jésuite. *Si les hommes, lui disois-je il y a quelque tems, savoient combien est grand le nombre de vos Confreres condamnés à rester parmi nous, je crois que la Société trouveroit peu de gens qui voulussent s'y engager. Je ne comprends pas comment ceux qui y entrent, ne font pas réflexion au danger qu'ils courent en s'obligeant à suivre & à adopter toutes les passions d'un corps, qui n'agit & ne se conduit que par la politique.*

Les hommes, répondit le Jésuite, n'ont garde de croire qu'ils courent autant de risque. Nos Peres ont eu le soin de pouvoir à cet inconvénient. Si vous connoissiez un Livre intitulé : *Image du premier siecle de la Société des Jésuites*, vous verriez que de fort habiles

186 LETTRES CABALISTIQUES,
Théologiens ont soutenu que les Jésuites ne pouvoient pas être damnés. Cela leur a été communiqué par un Saint, à qui Dieu l'avoit appris en révélation. *Sachez, mon frere Marc, dit ce Théologien, en rapportant les paroles de François Borgia, que Dieu qui aime extrêmement la Société, lui a accordé le privilège qu'il accorda autrefois à l'Ordre de Saint Benoit : savoir, que les trois cens premières années, aucun de ceux qui persévéreront dans la Société jusqu'à la fin, ne sera damné (1).* Vous voyez bien que nos Peres ont pris une excellente précaution pour empêcher qu'on n'appréhendât le terrible Jugement de Dieu, en devenant l'esclave de la politique de la Société. Ils ont plus fait que d'assurer qu'aucun Jésuite ne seroit damné : car comme les autres Ordres auroient fort bien pû être tentés de s'approprier les mêmes privilèges, étant fort commode d'être reçu dans un corps où l'on peut faire impunément tout ce qu'on veut, le même Théologien a déclaré qu'on pouvoit se damner bel & bien chez tous les autres Religieux : en sorte qu'un de ces derniers prit sagement le parti, à l'heure de la mort, de prier un

(1) Image du premier Siècle de la Société, &c.
pag. 646. *apud* Morale Pratiq. Tom. I. pag. 120.

Jésuite de lui céder douze années qu'il avoit passées dans sa Religion. Il dit au P. Makres (1) : *O mon Pere, que vous êtes heureux d'être d'un Ordre dans lequel qui-conque meurt, jouit de la félicité éternelle ! Dieu vient de me montrer cela, & m'a ordonné de le déclarer publiquement devant tout le monde.* Le Jésuite tout éconfus d'admiration & de modestie, lui ayant demandé *si ceux de son Ordre ne seroient pas aussi tous sauvés ?* le mourant lui répondit avec gémissement, *que plusieurs le seroient, mais non pas tous : au lieu que tous ceux de la Société de Jesus, tant en général qu'en particulier, sans en excepter aucun, qui persévereroient dans l'Ordre jusqu'à la mort, seroient tous sauvés.*

Il n'est pas étonnant que ceux, sur qui de pareilles fables font de fortes impressions, cherchent avec avidité d'entrer au nombre des disciples d'Ignace. Mais je ne vous ai appris jusqu'ici que ce que nos Peres débitent sur la terre, du salut général de tous leurs Confres : je crois que vous serez curieux de savoir quel est le cérémonial qu'on observe dans le Ciel, lorsqu'un Jésuite y arrive. La Divinité n'est pas contente des les y recevoir purement & simple-

(1) Id. *ibid.* pag. 200.

188 LETTRES CABALISTIQUES,
ment comme les autres âmes, elle en-
voye au-devant d'eux un Ambassadeur
céleste.

*Je soupçonne, répondis-je, que les Jésui-
tes, qui ne sont pas trop modestes, ont choisi
pour introducteur de leurs Peres, quelque
Cherubin, ou l'ame de quelqu' Apôtre.
Vous vous trompez, répliqua-t'il, cet
Introducteur est Jesus-Christ lui-même,
& Dieu a cru devoir accorder cet hon-
neur non-seulement aux Peres, mais mê-
me aux Freres-lais. Est-il permis, m'é-
criai-je, que vos Confreres osent publier
sur la terre de semblables impiétés? Ne
craignent-ils pas d'exciter le courroux &
l'indignation de tous les honnêtes gens?*
Bon, répondit-il, leurs partisans sont si
aveuglés sur leur compte, qu'ils sont
sûrs de leur faire recevoir, comme ar-
ticles de foi, les impertinences les plus
criminelles. Il est vrai qu'ils ont soin de
les autoriser toujours de la révélation de
quelque Saint : celle du cérémonial cé-
leste est certifiée par Sainte Thérèse.
*C'est un des privilèges de ceux de la Socié-
té de Jesus, dit l'Auteur dont je vous ai
déjà cité plusieurs passages, Jesus vient
au-devant de chaque Jésuite mort, pour
le recevoir. Heureuse l'ame, qui, sortant
de la prison du corps mortel, est assurée
de s'aller jeter dans le sein immortel,
& dans le bienheureux Esprit de Notre*

L E T T R E X V I. 189

Seigneur Jesus ! Cette proposition que je viens d'avancer si librement comme si c'étoit un Oracle , n'est pas de moi , mais vient de l'Oracle. Nous avons appris de la Relation du P. Croisel Jésuite , de l'année 1616. que dans une vision de Sainte Thérèse une Ame bienheureuse, allant dans le Ciel avec d'autres , dit à cette Sainte : Un Frere de la Société de Jesus est notre Conducteur. Nous nous réjouissons d'avoir un tel Chef , à la vertu & aux prieres duquel nous sommes redevables de ce que nous sommes aujourd'hui délivrées du Purgatoire. Ne soyez pas surprise de ce que le Tout-Puissant vient au-devant de nous , il n'y a rien de nouveau en cela. Les Freres de la Société de Jesus ont le privilège, que lorsqu'un d'eux est mort , Jesus vient au-devant de lui pour le recevoir (1).

Je ne m'étonne pas , dis-je au Jésuite , si vos Peres ont institué un Cérémonial aussi beau , lorsque quelqu'un d'eux arrive dans le Ciel. Cela se voit si rarement, que quelque pénible qu'il soit, il ne doit pas être fort à charge à la Cour céleste. Quant à nous , nous vous traitons beaucoup plus cavalierement , lorsque vous descendez aux Enfers , & s'il falloit que les Diables vous y conduisissent

(1) Id. *ibid.* Livr. V. Chap. 8. p. 648.

190 LETTRES CABALISTIQUES;

cérémonialement , toutes les Légions infernales ne seroient occupées qu'à recevoir les Jésuites qui arrivent ici de toutes les parties du Monde. Vous vous êtes aperçu par vous-même , lorsque vous vîntes choisir votre séjour parmi nous , qu'on vous regarda sans façon , & comme une Ame qui nous étoit , pour ainsi dire , destinée dès que vous aviez endossé l'habit de la Société.

Je conviens de ce que vous dites , répondit le Jésuite : & j'en fus d'autant plus surpris , que j'avois souvent entendu dire à nos Peres que leur Compagnie étoit ce Chariot de feu d'Israël , qui faisoit pleurer autrefois Elisée de ce qu'il avoit été enlevé : & que maintenant par une grace particuliere de Dieu , l'un & l'autre Monde se réjouissoient de le voir ramener du Ciel dans la nécessité de l'Eglise. . . . Si dans la Société l'on cherche les armées des soldats qui multiplient tous les jours leurs triomphes par de nouvelles victoires , on trouvera une troupe d'AnGES choisis. . . . Ces AnGES sont semblables à Saint Michel dans leurs combats contre les Hérétiques : semblables à Saint Gabriel dans la conversion des Infidèles : semblables à Saint Raphaël dans la consolation des ames & la conversion des pécheurs , par les sermons & les confessions. Il se portent tous avec autant

LETTRE XVI. 197

de promptitude & d'ardeur à confesser & à catéchiser les pauvres & les enfans, qu'à gouverner les consciences des Grands & des Princes : & ne sont pas moins célèbres tous par leur doctrine & par leur sagesse, que ceux qui gouvernent ces Princes : de sorte que l'on peut dire de la Société ce que dit Seneque dans l'Épître XXXIII. qu'il y a de l'inégalité, où les choses éminentes sont remarquables ; mais qu'on n'admire point un arbre quand tous les autres de la Forêt sont également hauts. Certes, de quel côté que vous jettiez les yeux, vous ne trouverez rien qui ne pût être éminent par-dessus les autres, s'il n'étoit parmi d'autres qui ont la même éminence (1). Vous voyez bien à présent que j'avois raison de paroître étonné de me voir tout-à-coup métamorphosé en compagnon d'Astaroth & de Belzebut, moi qui me regardois sur la terre comme semblable à Saint Michel, à Saint Gabriel & à Saint Raphaël.

Vous dûtes donc bien être surpris, demandai-je à ce Jésuite, lorsque vous entendîtes prononcer votre arrêt de condamnation par la Divinité ? On ne sauroit Pêtre davantage, repliqua-t'il : & quand l'Ange accusateur me reprocha d'avois

(1) *Id. ibid. Lib. III. Orat. I. pag. 402.*

192 LETTRES CABALISTIQUES ,
adopté aveuglement toutes les opinions
relâchées des Casuites de la Société ;
d'avoir suivi les pernicieux conseils de
mes Supérieurs , qui sous des prétextes
frivoles me dispensoient de dire la vé-
rité ; d'avoir embrassé sans examen toutes
les haines & les cabales de la Société ;
d'avoir persécuté tous ceux qui s'oppo-
soient à son aggrandissement ou à ses des-
seins : d'avoir regardé la bienséance &
la charité Chrétienne comme des ver-
tus inutiles ; ce fut en vain que j'eus re-
cours à l'autorité de tous nos Casuites.
Je citai le Pere Boni , Sanchès , Vas-
quès , tout cela fut inutile. Je crus que
l'autorité de *Villalobos* , *Conink* , *Lia-*
mans , *Achokier* , *Dealkoker* , *Della*
Crux , *Vera Crux* , *Ugolin* , *Tambourin* ,
Fernandès , *Martinès* , *Suarès* , *Henri-*
quès , *Vasquès* , *Lopès* , *Gomès* , *San-*
chès , de *Vechis* , de *Gassis* , de *Grassalis* ,
de *Pitigianis* , de *Graphæis* , *Squilanti* ,
Bizoveris , *Barcola* , de *Bobadilla* , *Si-*
mancha , *Perez de Lara* , *Aldreta Lorea* ,
de *Scarcia* , *Quaranta* , *Scophra* , *Pe-*
drezza , *Cabrezza* , *Bisbe* , *Dias* , de
Clavasio , *Villagut* , *Adam a Mauden* ,
Iribane , *Binsfeld* , *Volfangi a Vorberg* ,
Vosthery , *Sireversdorf* (1). Je crus ,

(1) Ces noms sont extraits des *Lettres Provin-*
siales.

dis-je ,

dis-je , que l'autorité de tous ces gens pourroit m'être utile & me servir à quelque chose. Mais l'Ange accusateur me répondit : *Vous allez être rangé bien-tôt au nombre de tous ces Casuistes : & puisque vous avez adopté leurs sentimens pendant que vous étiez dans le monde , il est bien juste que vous restiez avec eux dans l'autre.* Je voulus repliquer , mais la Divinité prononça mon arrêt , & je descendis dans ces lieux en m'écriant : *Ah ! Sanchez , Ponce , Boni , vous êtes cause de ma perte ; & vous sur-tout , Filiucius , qui m'avez appris qu'il étoit permis de suivre l'opinion la moins probable , quoiqu'elle fût la moins sûre !* Je ne vois que trop à présent qu'il n'y a d'opinions certaines , & qu'on n'en doit suivre d'autres que celles qui sont fondées sur l'Evangile.

Il falloit , dis-je au Jésuite , que vous fussiez bien crédule , ou que vous cherchassiez à vous aveugler vous-même lorsque vous viviez ? Comment pouviez-vous croire , en examinant la conduite de vos Confreres , que vous viviez avec des Anges & des intelligences célestes ? Vous deviez du moins leur demander de faire quelques miracles , pour prouver les choses extraordinaires qu'ils vous disoient. Ils auroient été bien embarrassés de vous contenter , & vous auriez dû vous apper-

194 LETTRES CABALISTIQUES ;
cevoir que Ribadeneira avoue qu'Ignatè
même n'en avoit jamais fait.

Je n'avois garde, repliqua le Jésuite,
de demander à mes Confreres d'operer
quelques miracles. J'étois trop instruit
de leur doctrine, & je savois qu'ils sou-
tenoient, comme une chose certaine,
que la Société étant un grand miracle
comme le Monde, elle n'avoit pas be-
soin pour être crue d'en faire d'autres.
*Le premier & le plus grand miracle de la
Société, dit l'Auteur dont je vous ai déjà
parlé, est la Société même. Il n'y a point
de plus grand miracle que le Monde : on
peut dire la même chose de la Compagnie
de Jesus, qui est comme un véritable Mon-
de. Ce grand Corps de la Société tourne &
roule par la volonté d'un seul homme. Il
est aisé à remuer, mais difficile à troubler.
Tant d'hommes fleurissant en âge, excel-
lens en esprit, & éminens par la force de
leur génie, sont conduits & gouvernés de-
puis tant de tems dans la carrière de la
vertu & de la doctrine, pour le service &
le bien des autres, sans que leur course soit
jamais interrompue. Celui, qui voyant
cela & le considerant, ne juge pas que
c'est le premier & le plus grand miracle,
qu'il n'attende point d'autre miracle de la
Société. Pour moi, j'estime que comme il
n'y a point de plus grand miracle dans
le monde, ni d'autre miracle que le Monde*

LETTRE XVI. 125

même : ainsi , qu'il ne se trouve point de plus grand ni d'autre miracle que la Société même (1).

Vous voyez à présent que je n'avois garde d'exiger que mes Confreres me prouvassent qu'ils étoient réellement des intelligences célestes. Ils n'eussent pas manqué de me dire : *Vous êtes un profane , un incrédule , indigne d'être agrégé dans la Société. Ne sentez-vous pas qu'elle est elle-même le miracle le plus visible que vous puissiez demander ? Il faut que votre cœur soit plus endurci que celui des Juifs , puisque vous n'êtes point touché d'un prodige , dont les merveilles sont aussi surprenantes , que celles qu'on aperçoit dans l'arrangement du monde. Je croyois donc ce qu'on me disoit , & ma vanité me persuadoit aisément que j'étois un Saint Michel dans les combats , un Saint Gabriel dans la conversion , & un Saint Raphaël dans la consolation. Je trouvois un plaisir à me tromper moi-même : & la vanité inséparable de l'habit Jésuitique , avoit un beau champ. Pensez-vous qu'il ne soit pas bien flatteur à un petit Régent de College de se regarder au-dessus des autres hommes ?*
Votre orgueil , répondis-je au Jésuite ,

(1) Image du premier Siècle de la Société, &c. pag. 132. apud Morale Pratique, Tom. I. pag. 129.

198 LETTRES CABALISTIQUES ,
*que ceux des Théologiens Jésuites ? En
vérité , nous serions bien fâchés que la
Société ne fut pas établie , & tous les
Diables doivent l'achérir tendrement. Si
vous pouviez retourner dans le Monde ,
je me garderois bien de vous tenir ce dis-
cours , vous pourriez en profiter , & dé-
sabufer plusieurs hommes.*

Je te salue, sage & savant Abukibak,
en Belsebut , & par Belsebut.

LE T T R E X V I I .

*Le Cabaliste Abukibak , au Silphe
Oromasis.*

J'A I vû avec plaisir, aimable Oromasis, la Lettre dans laquelle tu m'instruis de la conversation que tu as eue avec l'ame de Thésée & celle d'Hercule. Je te fais bon gré d'avoir montré à ces prétendus Héros. combien ils étoient au-dessous de la gloire à laquelle ils prétendoient avoir atteint.

Rien n'est si rare qu'un véritable Héros ; & j'ose dire que l'antiquité en a moins produit de véritables, que ces derniers siècles. Si nous examinons les principaux de ceux que les Anciens ont

placés au rang des demi-Dieux, nous trouverons qu'il en est peu de dignes d'avoir reçu un pareil honneur.

Le Fondateur des Romains, quelque louanges que lui aient données les Historiens, ne fut qu'un célèbre scélerat, qui sçut se rendre le chef d'une troupe de bandits qu'il rassembla. Ce même Romulus se signala par la mort de son frere, qu'il tua, non pas en homme de courage, mais en traître. Jusqu'ici voilà le Fondateur de Rome, chef de brigands & fratricide : suivons-le, & nous verrons croître ses crimes à chaque pas. Après qu'il eut donné quelque forme à sa ville, *il ouvrit, dit un Historien (1), un refuge à tous venans. Il l'appella le temple du Dieu d'Azyle. Tout le monde y étoit bien reçu : on ne rendoit ni l'Esclave à son Maître, ni le Débiteur à son Créancier, ni le Meurtrier à son Juge ; & l'on soutenoit qu'Apollon lui-même avoit autorisé ce lieu de franchise par un Oracle formel.*

Voilà actuellement Romulus, non-seulement chef des brigands qu'il avoit rassemblés, mais encore protecteur de tous les scélerats de l'Univers. Dans quelque pays qu'un homme eût fait un

(1) Plutarq. *Vie de Romulus. Vies des Hommes Illustres.* Tom. I. de la Traduction de Dacier.

200 LETTRES CABALISTIQUES,
crime, que'que énorme qu'il fût, il étoit assuré de son impunité , en se réfugiant auprès de Romulus , qui avoit l'audace d'autoriser sa conduite par le prétexte de la volonté d'Apollon. Il joignoit l'ir-réligion à la scélératesse ; & pour sauver ce que ses actions avoient d'horrible, il faisoit parler la Divinité d'une manière entièrement contraire à la vertu & à la tranquillité publique.

Il manquoit encore aux éminentes qualités de ce Fondateur d'acquérir le titre de ravisseur ; il ne tarda pas de s'en rendre digne. Les Peuples voisins des Romains étoient fort peu tentés de contracter des alliances avec eux : la chose étoit assez naturelle. Si aujourd'hui tous les bandits, répandus dans les montagnes des Pyrenées , ou dans les campagnes d'Italie , s'assembloient d'un commun accord & formoient une ville , je ne crois pas que les Bourgeois des autres villes prochaines s'empressassent fort de choisir des gendres parmi ces bandits. Comme le crime ne coûtoit rien à Romulus , il trouva aisément un expédient pour réparer les maux que le défaut de femmes pouvoit causer à la ville de Rome. Il pria les Sabins d'assister à un Sacrifice solennel, qui seroit suivi d'une grande fête où l'on célébreroit des Jeux. Ces Peuples , se confiant dans la foi

publique , & au respect que l'on devoit aux Dieux, y amenerent leurs filles & leurs épouses. Romulus avoit prévenu ses soldats; & à un signal qu'il leur fit, ils s'élançerent sur les filles & les femmes des Sabins , & forcerent les hommes de prendre la fuite.

Il n'est rien de si plaisant & de si puéril, que la façon dont les Historiens ont voulu excuser ce manque de foi , & cette action inique de Romulus. *Quelques-uns assurent*, dit Plutarque (1), *qu'il n'y a eu que trente Sabines d'enlevées ; mais Valerius Anthia dit qu'il y en eut cinq cens , & Juba six cens quatre-vingt-trois , & toutes filles ; ce qui étoit très-considérable pour justifier Romulus , & pour faire voir sa bonne intention. Car on ne trouva dans ce grand nombre qu'une seule femme nommée Hersilie , qu'ils prirent par mégarde , & qui ensuite servit utilement à faire leur paix , en persuadant aux Sabins que ce n'étoit ni par débauche , ni par insolence qu'ils s'étoient portés à cet excès , mais par un violent desir de s'unir avec eux par les liens les plus forts & les plus indissolubles.*

Ne trouves-tu pas extraordinaire , aimable Oromasis , qu'un Ecrivain aussi sage que Plutarque veuille prouver se-

(1) Là même.

202 LETTRES CABALISTIQUES,

rieusement que l'action de Romulus n'a rien de blâmable, & que le grand nombre de filles qui furent ravies fait voir sa bonne intention, comme s'il étoit jamais permis, sous quelque prétexte que ce fût, de s'approprier le bien d'autrui, & un bien aussi cher que l'est une fille à son pere. Je demande si l'on mettroit aujourd'hui au nombre des Héros un homme, qui, Souverain d'une petite Principauté, après avoir tué son frere, feroit de ses Etats une retraite de brigands & de bandits, & enleveroit les filles de ses voisins après les avoir attirées dans une Eglise, sous le prétexte de participer aux honneurs qu'on y rend à Dieu ? Je demande, dis-je, si l'on ne regarderoit pas cet homme comme le plus grand scélerat du monde ? En vérité, mon cher Oromasis, il est heureux pour Romulus d'être venu au Monde, il y a environ deux mille cinq cens ans. Ses crimes ont été non-seulement justifiés, mais encore approuvés ; suite funeste de l'aveuglement des hommes.

Il semble que ce soit un bonheur attaché à tous les Fondateurs des Etats, (j'aurois presque envie de dire à tous les Fondateurs des Ordres & des Religions, quelques fourbres, ou quelques extravagans qu'ils soient) d'être déifié par leurs Peuples ou par leurs Disciples.

LETTRE XVII. 203

Si Romulus fut un grand criminel, François d'Assise fut un fameux visionnaire. Les Franciscains ont fait pour lui ce que les Romains ont exécuté en faveur de Romulus. Ils ont trouvé le secret de placer leur Patriarche au rang des demi-Dieux modernes , quoique dans le fond il soit aussi ridicule de mettre un homme au nombre des Saints pour s'être fait une femme & des enfans de neige & s'être roulé sur la glace , que de placer un meurtrier , un assassin , un ravisseur , un chef de bandits , au nombre des plus grands Héros.

Si nous examinons plusieurs autres grands-hommes de l'antiquité avec le même désintéressement que nous avons parcouru la conduite de Romulus , nous trouverons qu'ils n'étoient pas plus dignes que lui des honneurs que la postérité leur à rendus. Ce fameux Brutus , dont tous les Romains ont si fort exalté le courage , la grandeur d'ame , & l'amour pour sa patrie , étoit un homme emporté , vain , violent , ambitieux , & qui sacrifia ses enfans à la haine qu'il avoit contre Tarquin , plutôt qu'à la Justice & au bien de la République. Loin qu'il eût l'ame grande & noble , il pensoit bien souvent d'une façon basse & indigne de la générosité Romaine. Lorsque Tarquin envoya demander au

204 LETTRES CABALISTIQUES,

Sénat son argent, son bien, & celui de ses amis & de ses parens, afin qu'ils eussent au moins de quoi subsister dans leur exil, la plupart des Sénateurs furent d'avis de lui accorder sa demande; & le Consul Collatin appuya ce sentiment. Mais Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du Tyran: sa haine & son tempérament emporté ne lui laissoient pas le moyen de réfléchir à l'indignité de son opinion. Collatin s'y opposa généreusement: il représenta qu'on en vouloit aux Tyrans, & non pas à leurs richesses; qu'il seroit honteux pour le Peuple Romain, qu'on pût croire dans les autres Etats qu'on avoit chassé les Tarquins pour avoir sujet de s'emparer de leurs biens; & qu'en les retenant, c'étoit fournir aux Tyrans un juste prétexte de faire la guerre. La droite raison, la vertu, l'équité, tout concouroit à favoriser le sentiment de Collatin; mais Brutus, toujours inflexible & toujours aveuglé par sa haine, ne voulut jamais changer de sentiment. Il fallut que le Peuple Romain décidât le différend des deux Consuls: sa décision couvrit Brutus de confusion; & dans une affaire jugée par une populace ordinairement aveugle, l'équité eut cependant le dessus. Il fut ordonné qu'on rendroit à Tarquin ses biens & ses richesses.

Il n'est pas surprenant qu'un homme qui dans les actions les plus simples & dans les choses les plus claires se laissoit aveugler par la haine & par son ambition, ait sacrifié ses deux enfans à ces mêmes passions. Il eût dépendu de lui de conserver leur vie, sans blesser ce qu'il devoit à la République, à son emploi & à son honneur. Ce fut lui seul qui leur donna la mort ; & par la façon dont il les fit exécuter, par la conduite qu'il tint durant leurs supplices, il est aisé de sentir qu'il punissoit dans ses fils, non pas les ennemis de la République, mais les amis de Tarquin, qu'il haïssoit mortellement. On n'a qu'à consulter les meilleurs Historiens, pour être entièrement convaincu de cette vérité. » Après que les Consuls, dit un des plus fameux (1), eurent imposé silence, que Valerius eut produit Vindex, & que l'accusation fut intentée, on lut les Lettres. Aucun des conjurés n'eut la hardiesse de répondre : toute l'assemblée tenoit les yeux baissés, & personne n'osoit ouvrir la bouche. Il y en eut seulement quelques-uns, qui pour faire plaisir à Brutus, ouvrirent l'avis de l'exil. Les lar-

(1) Plutarq. *Vie de Publicola*, &c. Je me sers toujours de la Traduction de Dacier.

206 LETTRES CABALISTIQUES ;

» mes de Collatin & le silence de Va-
 » lérius donnoient encore quelque es-
 » perance , lorsque Brutus appellant ses
 » enfans par leurs noms : *vous Titus ,*
 » dit-il , *& vous Valerius , pourquoi ne*
 » *répondez-vous pas à cette accusation ?*
 » Par trois fois il les somme de répon-
 » dre ; & voyant qu'ils se taisoient tou-
 » jours , il se tourne vers les Licteurs ,
 » & leur dit : *c'est à vous maintenant.*
 » *Faites votre charge.* Cet arrêt pronon-
 » cé , les Licteurs se saisissent de ces
 » deux jeunes hommes , leur arrachent
 » leur habit , leur lient les mains der-
 » rière le dos , leur déchirent le corps
 » à coups de verges , & font ruisseler
 » le sang de tous côtés. Personne n'avoit
 » la force de soutenir un spectacle si
 » cruel. Le pere seul n'en détourna ja-
 » mais la vûe ; la compassion n'adoucit
 » pas un seul moment la colere & la sé-
 » vérité qui étoient peintes sur son vi-
 » sage. Il regarde d'un œil ferme & fa-
 » rouche le supplice de ses enfans , jus-
 » qu'à ce que les Licteurs , après les
 » avoir étendus par terre , leur eurent
 » séparé la tête du corps. Alors il laissa
 » à son compagnon la punition des au-
 » tres & se retira. «

Que les Historiens Romains , aimable Oromasis , louent tant qu'ils voudront cette action barbare , je n'approu-

LETTRE XVII. 207

verai jamais qu'un pere, qui peut assurer la tranquillité d'un Etat par l'exil de ses enfans, les fasse périr à ses yeux, sans détourner la vûe, sans que sa colere & sa sévérité puissent être diminuées par leurs supplices. Plutarque n'a point voulu décider touchant la conduite de Brutus. Comme il n'étoit pas né Romain, & qu'il sentoît toute l'horreur qu'inspire un pere qui regarde d'un œil ferme & farouche le supplice de ses enfans, il s'est contenté de dire que l'action de Brutus ne peut être ni assez louée, ni assez blâmée. *Car ce fut, ou l'excès de la vertu (1) qui éleva son ame au-dessus des passions, ou l'excès de la passion qui lui produisit l'insensibilité ; & ni l'une, ni l'autre, ajoute-t'il, n'est proportionnée aux forces de l'homme, mais est, ou d'une bête, ou d'un Dieu.* Il est aisé d'appercevoir, si l'on vient à faire réflexion sur le tempérament de Brutus, ardent, inflexible, vindicatif, que la fureur, la rage & le désespoir de voir ses enfans s'unir avec Tarquin, furent les seules passions qui le rendirent insensible à leurs supplices. C'est en vérité vouloir abuser de la croyance des gens, que de faire un Dieu d'un homme, qui dans les choses où ses passions avoient

(1) Plutarque, là même.

208 LETTRES CABALISTIQUES,
quelques rapports, méconnoissoit même les bienfaisances les plus communes & les plus sensibles, & oublioit le nom & le devoir de pere.

Si aujourd'hui un Doge de Venise soutenoit que la République n'est point obligée de rendre un bien dont elle s'est faisie injustement, uniquement fondé dans son sentiment parce qu'il n'aime point les gens à qui ces biens appartiendroient, comment appelleroit-on ce Doge ? On l'accuseroit dans toute l'Europe d'être un homme livré à sa passion, qui sacrifie à sa haine les vertus les plus nécessaires à un Magistrat chargé de rendre la Justice. Je demande pourquoi Brutus passera pour un Héros, pour avoir fait, il y a vingt siècles, la même injustice qui deshonoreroit aujourd'hui celui qui la commettrait ? Mais que ne diroit-on pas encore si ce même Doge faisoit conduire ses enfans, que le Sénat voudroit simplement exiler en Dalmatie, au milieu de la place de S. Marc ; & que là d'un œil sec & faroucheil leur fit enfoncer un poignard dans le sein, non pas tant pour les punir d'avoir cabalé contre la République, que pour avoir eu quelques liaisons avec un Prince qu'il n'aimoit pas ? L'on regarderoit ce Doge comme un Monstre, chacun en parleroit avec horreur, on détesteroit

détesteroit son action , & on le haïroit encore davantage , si l'on savoit que le plaisir de dominer est entré pour beaucoup dans les motifs qui l'ont déterminé à faire une action aussi cruelle. Un Philosophe , qui veut juger sainement de Brutus , met ce Romain à la place du Vénitien , & prononce ensuite sans passion.

On doit tenir la même conduite lorsqu'on veut décider sur le différent mérite des Héros modernes. Il faut qu'un François regarde les grands hommes de sa Patrie comme s'il étoit né en Angleterre ; & qu'un Anglois suppose d'être né François , en prononçant sur le mérite de ses illustres Concitoyens. L'amour de sa Patrie ne l'aveugle point alors : il juge d'une manière impartiale , & il fait aussi sagement que celui , qui , voulant décider du mérite de Brutus , le suppose un simple Doge de Venise , pour ne se point laisser éblouir par le respect outré de l'antiquité : *è longinquo Reverentia.*

Je te salue , aimable Oromasis , en *Jabamiah* , & par *Jabamiah*.



LE T T R E X V I I I .

*Le Gnome Salamankar , au sage Cabaliste
Abukibak.*

IL feroit à fouhaiter que les hommes, sage & favant Abukibak , euffent pendant leur vie autant de fincérité qu'ils en ont après leur mort. La façon dont ils fe tourneroient en ridicule , & la liberté avec laquelle ils fe reprocheroient leurs défauts , les empêcheroient de fe livrer à leur caprice , à leur ambition , & à leur vanité. Mais l'on ne doit point efperer qu'une coutume auffi falutaire puiſſe s'établir parmi les gens d'uu certain état.

Un Courtifan n'a garde de blâmer les défauts qu'il apperçoit dans un autre Courtifan. En condamnant fa ridicule ambition , il feroit fon procès à lui-même.

Un Magistrat refpecte les vices & l'ignorance d'un imbécille Colleague , qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir pu donner vingt mille écus d'une charge. Il n'a lui-même que celui-là , comment donc fe réfoudroit-il de blâmer en autrui ce qui fait toute fa gloire ?

L E T T R E X V I I I. 211

Un Théologien qui abuse de la Religion, qui se joue des Ecritures, qui fait servir les Livres Divins à son ambition & à sa haine, est bien éloigné de condamner ses crimes dans un autre Théologien. Il les respecte par-tout où il les apperçoit, & se garde d'ôter le voile qui les couvre, de peur que le Public, les appercevant dans un Théologien, ne les reconnût dans un autre.

On peut dire que les hommes en général taisent mutuellement leurs défauts, ou du moins ne les font sentir que médiocrement, parce qu'en épargnant les autres, ils s'épargnent eux-mêmes. Ce n'est qu'après la mort que l'ame dégagée des liens du corps, ne craint plus d'exposer ces vérités mâles, qui luisent si rarement parmi les vivans.

Je fus le témoin, il y a quelques jours, d'une conversation entre le Moine *Bernard*, & le Ministre *Jurieu*, où la sincérité brilloit. Tu fais, sage & savant Abukibak, que ces deux Théologiens sont condamnés à rester dans nos demeures souterraines, pour avoir fait un abus étonnant des Prophéties.

» Il faut avouer, disoit le Ministre
 » *Jurieu* au Moine *Bernard*, que les
 » hommes qui vivoient de votre tems,
 » devoient être de grands imbécilles
 » d'ajouter foi à vos prétendues révéla-

212 LETTRES CABALISTIQUES,

» tions. Ce qui m'étonne le plus, c'est
» que ceux qui revinrent de cette mal-
» heureuse expédition où vous les aviez
» engagés, ne prirent pas le parti de
» vous mettre en pièces pour venger
» leurs confreres, morts dans une guer-
» re entreprise uniquement sur vos fauf-
» ses promesses. Il falloit en vérité qu'ils
» fussent bien bons, pour se payer des
» raisons que vous apportâtes, afin d'ex-
» cuser vos mensonges. Y a-t'il rien de
» si ridicule que de prétendre comme
» vous fîtes, que les crimes des Croi-
» sés avoient empêché les effets de vos
» Prophéties ? Il n'est personne qui ne
» pût passer pour Prophete, à l'abri
» d'une pareille excuse. Elle est si mau-
» vaise, que je ne crois pas que les an-
» ciens Prêtres, qui desservoient le
» Temple de Delphes, eussent voulu
» s'en servir. Les Payens n'auroient pas
» trouvé à propos qu'on les eût bercés
» de pareils contes. Ils n'auroient pas
» manqué de dire qu'un homme, qui
» prévoyoit l'avenir, auroit dû prévoir
» les péchés des Croisés, & ne point
» leur promettre des victoires imagi-
» naires. La façon d'annoncer des cho-
» ses qui ne doivent jamais arriver, est
» une assez comique façon de révéler
» l'avenir.

Je conviens, répondit le Moine Ber-

L E T T R E X V I I I . 213

nard au Ministre Jurieu , *que j'ai eu tort d'abuser les Peuples , & de les conduire à la boucherie , en jouant le rolle d'un habile fanatique (1).* Je pensois que les affairesourneroient autrement , & j'esperois acquérir une gloire éternelle. Je me regardois comme un second Moïse , qui conduisoit en Judée le Peuple choisi de Dieu. Malheureusement mes projets eurent un mauvais succès : je vis en aller toutes mes esperances en fumée. Il falloit bien alors , pour excuser mes démarches , trouver quelques raisons bonnes ou mauvaises ; je saisis celle que je croyois la plus passable. Quoique vous disiez , elle ne doit pas être si impertinente , puisqu'elle a eu assez de force pour faire oublier mes fourberies & mes sottises , & qu'après ma mort j'ai été bien duement canonisé & placé entre les plus grands Saints. Mais vous qui parlez de Prophéties , à quoi pensiez-vous lorsque vous allâtes publier ce Livre rempli de visions cornues (2) , dans lequel

(1) Dans la Lettre que S. Bernard écrivit aux Allemands pour les animer à se croiser , il les assure que la terre a tremblé & frémi au moment que Dieu a perdu son païs , *Commotâ est & tremuit terra ; quia cæpit Deus perdere terram suam.* Ces expressions fanatiques sont presque un juste équivalent de la folie de certains Rabbins , qui disent que Dieu rugit trois fois par jour , pour avoir abandonné son Temple.

(2) L'Accomplissement des Prophéties , ou la

214 LETTRES CABALISTIQUES,

vous prétendiez prouver que le Papisme est l'Empire Anti-Chrétien ; que cet Empire n'est pas éloigné de sa ruine ; que la persécution présente peut finir dans trois ans & demi , après quoi commencera la destruction de l'Ante-Christ, laquelle s'achèvera dans le commencement du siècle prochain , & enfin le règne de Jesus-Christ viendra sur la terre ? Si vous viviez encore aujourd'hui , vous seriez bien honteux de voir que vos Prophéties ont été aussi fausses que les miennes. Du moins ai-je eu le bon sens de ne point les insérer dans deux assez gros Volumes , afin de ne pas transmettre à la postérité les extravagances de mon imagination échauffée. Comment pouviez-vous vous empêcher de rire , lorsqu'après avoir écrit toutes les chimères qui vous venoient dans la tête , vous les listiez ensuite de sang froid ? Vous deviez dire en vous-même : Il faut que les hommes soient de grands fots , puisqu'ils reçoivent comme des choses respectables les contes les plus absurdes. Est-il rien en effet de plus fou & de plus comique en même tems , que tous les commentaires que vous avez faits sur l'Apocalypse ? Vous étiez fort heureux que les Princes qui vivoient de

Délivrance de l'Eglise , &c. corrigé & augmenté de près d'un tiers , & de l'Explication de toutes les Visions de l'Apocalypse , &c.

Votre tems , ne s'embarraſſaſſent gueres des injures des Théologiens. Sans cela , la moitié des Souverains de l'Europe auroient demandé aux Etats d'Hollande qu'ils vous obligeaſſent à leur faire une réparation authentique , & à avouer qu'ils n'étoient point les ſupports de l'Ante-Chriſt , & qu'ils n'avoient rien de commun avec les prédictions de l'Apocalypſe. Il falloit que vous fuſſiez auſſi bilieux que mauvais Prophete. Je n'aurois oſé dire du Sultan d'Egypte ce que vous avez écrit de l'Empereur , des Rois d'Eſpagne , de France , &c. Souffrez que je vous rappelle un paſſage de votre Accompliſſement des Prophéties , où vous dites , en parlant d'un endroit de l'Apocalypſe (1) : comment accorder avec Rome Payenne ces paroles , ceux-ci , c'eſt-à-dire , ces dix Rois , ont un même Conſeil , & bailleront leur puissance & leur autorité à la bête ? Les Rois , dont les Royaumes ont été conquis par l'Empire Romain Payen , ont-ils volontairement donné leur puissance à la bête ? Rome Payenne n'a-t'elle pas ravi , par une pure violence , ces grands Etats dont elle a formé ſon Empire ? Peut-on dire que les Rois ſubjugués avoient un même

(1) Accompliſſement des Prophéties , où la Délivrance. prochaine de l'Egliſe , Tom. I. pag. 198. & 199.

216 LETTRES CABALISTIQUES,

Conseil ? Ont-ils regné avec Rome Payenne ? N'ont-ils pas été réduits , & leurs Royaumes , en Provinces Romaines ? Cela ne peut donc convenir en façon du monde au période Payen de Rome , mais très-bien au période Anti-Chrétien & Papal. Car il est vrai que les dix Rois composent cet Empire Ecclésiastique , & lui sont soumis. Il est vrai qu'ils ont un même Conseil , & qu'ils ont donné leur pouvoir à la bête ; car ce n'a pas été par les armes que Rome s'est acquis ce second Empire , c'est par la persuasion , par l'union , par la fausse Religion , par la Communion de l'Idolâtrie , & par le chimere d'un Empire de Jesus-Christ sur la terre.

Je ne m'étonne plus , continua le Moine Bernard , qu'après avoir parlé des plus grands Princes d'une manière aussi méprisante , tous les gens sensés de votre Religion aient désapprouvé hautement vos prétendus Ecrits Prophétiques (1). Vous

(1) J'ai vu au sujet de l'Accomplissement des Prophéties. de M. Jurieu , une pièce curieuse & qui est devenue assez rare ; c'est un Livre intitulé *Lettre des Rabbins des deux Synagogues d'Amsterdam à M. Jurieu* , traduite de l'Espagnol. On y trouve une Critique vive , fine & savante de la plupart des folies que ce Ministre avoit mises dans son Ouvrage. Entre les autres endroits qu'on relève , celui , où l'Auteur croit que les Juifs seront encore rétablis dans Jérusalem , me paroît singulier. Nous ne sau-
auriez

auriez p^ti également combattre le Papi-
me, sans avoir recours à des moyens aussi
criminels.

» Je conviens, répondit le Ministre
» Jurieu, que j'ai poussé les choses à

rions assez admirer ces paroles, s'écrient les Rabbins, où vous dites en forme de conclusion de tout votre raisonnement, il y a donc selon moi un regne de Dieu à attendre, & ce regne c'est celui du Messie qui n'est point encore venu. Heureuse conformité qui se rencontre entre vous & entre nous ! Ne changeons rien dans votre proposition que des mots selon moi en ces autres-ci selon nous. En effet, c'est le sentiment de tous les Juifs que vous avez exprimé dans leur sens & dans leur propre parole.

Nous prions l'Adonas, Dieu de nos Peres, qu'il vous comble de ses bénédictions, & qu'il vous fasse entonner dans tous vos Ouvrages la prochaine arrivée de son Messie dans la Sainte Cité. Vous avez montré comme au doigt le rétablissement de Sion par la révélation d'Exéchias que vous produisez au même lieu. Nos Rabbins conviennent avec vous que cet e grande campagne d'os que le Prophete voit, sont les Israëlites qui sont répandus dans le monde: ces os qui se rejoignent & se rassemblent, sont les Juifs que Dieu rejoindra & rassemblera par son Messie; il leur redonnera la vie en faisant vivre la Loi de Moïse au milieu d'Israël.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que vous dites qu'Exéchiel dans les derniers chapitres de son Livre fait une description figurée du regne des Juifs & du Messie: & vous faites paroître une grande pénétration d'esprit & un jugement solide, en ce que vous reprenez les interprétations de ceux de votre secte, qui ont trouvé, dites vous, dans ce chapitre d'Exéchiel un abysme impénétrable, parce qu'ils ont supposé le regne du Messie

218 LETTRES CABALISTIQUES,

» l'excès ; mais j'avois pour mentir des
 » excuses plus légitimes que les vôtres.
 » Je voulois encourager les Protestans
 » qu'on persécutoit injustement en
 » France , & leur donner quelque espoir
 » qui pût les aider à soutenir les maux
 » dont ont les accabloit. Je pensois qu'il
 » n'étoit pour cela aucun meilleur ex-
 » pédient que d'avoir recours à des Pro-
 » phéties flatteuses. La face des affaires
 » de l'Europe sembloit m'en promettre
 » l'heureux succès. Toute l'Europe
 » étoit presque liguée contre la France,

arrivé , au lieu que le Prophete parle du regne du Messie à venir. Nous avons résolu dans nos Synagogues de députer par devers vous deux Parnassins , pour vous remercier de la défense que vous avez prise de la Nation Juive contre ceux que vous appelez Papistes & Ante-Christes , à cause qu'ils persécutent les Juifs. En effet il n'y a rien de mieux sensé que la remarque que vous faites à la fin de ce chapitre , que le véritable regne de l'Ante-Christ consiste dans la persécution cruelle qu'on fait aux Juifs. Et pour nous servir de vos termes , ce mystere d'iniquité ne comprend rien au mystere de piété , & il ne voit pas que Dieu se réserve cette Nation pour faire en elle ses plus grands miracles. Nous esperons que vous serez un des témoins de la gloire d'Israël , & que notre Messie , de l'esprit duquel vous êtes animé , vous élèvera aux plus hautes dignités de son Royaume , comme un des héros de son parti. Lettre des Rabbins des deux Synagogues d'Amsterdam à M. Jurieu , traduit de l'Espagnol suivant la copie imprimée à Amsterdam , chez Joseph Ashias. A Bruxelles , 1446,

L E T T R E XVIII. 219

» comment aurois-je pû prévoir qu'elle
 » viendrait à bout de faire une paix
 » avantageuse, & que les Protestans
 » exilés continueroient de l'être ? Si j'ai
 » été aussi mauvais Prophete que vous,
 » il faut cependant avouer que j'avois
 » plus de raison de prétendre de passer
 » pour un homme inspiré du Ciel. Vous
 » ne fondiez l'authenticité de vos ré-
 » vélations que sur la chimerique espe-
 » rance de la valeur de quelques gens
 » ramassés, mal disciplinés, & conduits
 » par des Généraux peu habiles. Mais
 » quant à moi, je me flattois sur la
 » bravoure & le nombre des troupes
 » ennemies de la France, & sur l'ex-
 » perience des Chefs qui les condui-
 » soient. J'étois même fondé dans les
 » invectives que je répandois dans mes
 » Ouvrages contre certains Souverains.
 » Elles dispoisoient les esprits à la révol-
 » te, & c'étoit-là à quoi je tendois.
 » Lorsqu'on veut nuire à un ennemi,
 » qu'il importe la façon dont on s'y prend
 » pour en venir à bout (1) ? Je m'é-

(1) *O Socii, qua prima, inquit, fortuna salutis.*

Monstrat iter, qua ostendit se dextra, sequamur.

Musemus clipeos, danaiumque insignia nobis

Aptemus : dolus, an virtus, quis in hoste requirat?

Virgil. Aeneid. Lib. II.

220 LETTRES CABALISTIQUES,

» tonne que vous, qui avez si souvent
 » fait servir la Religion de prétexte à
 » votre haine, & qui malgré votre pré-
 » tendue sainteté persécutâtes Abellard,
 » Arnaud de Bresse, Pierre de Bruis,
 » Gilbert Pauretan, affectiez tant de
 » délicatesse sur les moyens dont on
 » doit se servir pour nuire à ses ennemis.
 » Les Catholiques-Romains, qui ne
 » manquent jamais de déifier les actions
 » les plus criminelles de ceux que la su-
 » perstition du peuple & l'avarice de la
 » Cour de Rome canonisent, vous ont
 » comparé à un chien qui aboie forte-
 » ment contre les ennemis de la Maison
 » de Dieu (1). Mais les Philosophes,
 » qui jugent de tout sans passion, disent
 » que le nom de chien ne vous convient
 » que comme à ces Philosophes Cy-
 » niques, qui déchiroient les gens les
 » plus respectables, & à qui une fausse
 » Philosophie fournissoit le même pré-
 » texte que vous donnoit l'hypocrisie
 » couverte du voile de la Religion. C'est
 » ce qui a fait dire plaisamment à un
 » Auteur de mes contemporains, que
 » ce n'étoit point atteindre à votre mé-

(1). *Optimi catuli mater eris, qui Domus Dei custos
 futurus, validos pro ea contra inimicos Filiei editurus
 es latratus.* Pr. Ambrosius in Præfat. Operib.
 Abzlan.

» rite , que de vous appeller simplement
 » *chien de meute , chien au grand collier :*
 » mais qu'il falloit en certain sens vous
 » comparer à Nimrod , & dire que vous
 » étiez un grand Veneur devant l'Eter-
 » nel. «

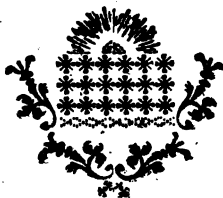
Je connois, repliqua le Moine Bernard,
 l'Auteur dont vous voulez parler. J'ai
 vu ici plusieurs de ses Ouvrages entre les
 mains de quelques Gnomes. Il me paroît
 qu'il vous a dépeint aussi vivement que
 moi. Non content de dire que lorsque vous
 prêchiez sur les affaires générales, vous
 sonnerez du Cornet Prophétique avec
 emphase , & sur le ton affirmatif, il parle
 de vous en des termes qui font connoître
 clairement que si vous étiez aussi mauvais
 Prophète que moi, vous n'étiez pas moins
 bilieux ni moins acariâtre , & saviez
 vous servir aussi avantageusement des Sy-
 nodes & des Assemblées Ecclésiastiques.
 Vous fîtes essuyer à plus d'un Ministre
 le triste sort dont j'accablois Abellard.
 Nous avons, dit l'Auteur, dont vous
 avez fait mention , été extrêmement
 mortifiés de ce que la Cabale pressante
 qu'il a eue dans le dernier Synode , lui
 a fait avoir le plaisir de voir suspendre
 M. Huet Si ceci dure, il n'y
 eut jamais d'Inquisition plus incommo-
 de. Les François vont devenir le scan-

212 LETTRES CABALISTIQUES ,
dale & le jouet de la Hollande ; & tout
cela , *Unius ob noxam & furias* , par
l'humeur chagrine & fanatique de M.
Jurieu (1). *Trouvez-vous que votre por-
trait soit moins ressemblant que le mien ?
Je pense que si nous avions vécu dans le
même-tems , on nous eût pu prendre pour
deux freres jumeaux.*

Je souhaite , sage & savant Abuki-
bak , que les discours de ces deux Théo-
logiens puissent t'amuser & te distraire
quelque tems de tes sérieuses occupa-
tions.

Je te salue , & te souhaite beaucoup
de bonheur dans tes recherches Philoso-
phiques.

(1) Lettres de Bayle , Tom. I. pag. 324.



LETTRE XIX.

Ben Kiber, à son Maître le sage Cabaliste
Abukibak.

DEs le premier instant, sage & savant Abukibak, que tu commenças à m'instruire des Sciences secrettes, je formai le dessein de m'appliquer ardemment à la recherche de la pierre Philosophale. Je n'ai rien oublié du depuis pour parvenir à la perfection. J'ai lu avec attention tous les Auteurs les plus fameux qui traitent de l'Art, j'ai mis en pratique les préceptes du Roi Geber (1), j'ai fait *dans un vase bien clos la séparation de l'humide & du sec*, j'ai observé exactement, ainsi que l'ordonne Raimond Lule (2), que *les esprits les plus subtils ne s'évaporassent pas*, j'ai choisi pour la base de ma matiere le mercure, le même Raimond Lule (3)

(1) *Modus calcinationis spirituum fit in vase un-
dique clauso, ne aer subintrans inflammationem præ-
set.* Geber, apud, de Planis, Phil. Transf. pag. 20.

(2) *Et si spiritus dispergantur per aera, quæd que-
ritur non fiet.* Raimond. Lul. Oper. Phil. pag. 12.

(3) *Sal non est nisi ignis, nec ignis nisi sulphur,*

224 LETTRES CABALISTIQUES,

m'ayant appris que le sel n'est que le feu , que le feu n'est que le souphre , & que le souphre n'est que l'argent-vif, autrement le mercure, qui se réduit & se change en cette précieuse pierre que les Alchymistes cherchent avec soin. Cependant , sage & savant Abukibak , malgré les peines que je me suis données , je m'apperçois que je suis aussi éloigné d'atteindre à la perfection de l'Art , qu'avant que d'avoir commencé mes recherches Chymiques. Peu s'en faut que le peu d'espoir de réussir dans mes projets ne me fasse abandonner entièrement une étude qui me paroît aussi infructueuse. Tout semble même m'affermir dans ce dessein.

Si je m'arrête aux discours ordinaires des gens qui passent pour avoir le plus de bons sens , je dois appréhender le sort du monde le plus triste. Ce qui peut m'arriver de moins malheureux , c'est d'être entièrement ruiné en peu d'années ; on prétend qu'il en est des Chymistes ainsi que des Joueurs , qui commencent par être dupes , & finissent par être fripons. Si d'un autre côté je fais attention aux faits rapportés dans les histoires des différentes Nations , je

nec sulphur nisi argentum vivum reductum in pretiosam illam substantiam coelestem incorruptibilem , quam nos vocamus lapidem nostrum , Raimond Lul. in ult. Testament. pag. 9.

LETTRE XIX. 225

trouve dans toutes les parties du monde des personnes entêtées de la Philosophie transmutatoire , & qu'on regarde comme des gens qui courent également après une chimere. Les Siamois aiment autant la Chymie que les Allemands : ils ont parmi eux une espece de Société , qui ressemble assez à celle des Freres de la Rose-Croix. Les Philosophes Indiens se vantent , ainsi que les Européens , de posséder tous les secrets de l'Art : cependant tous les voyageurs assurent que Siam est plein de Chymistes dupes , ou imposteurs. Ils disent que le feu Roi consuma deux millions à chercher la pierre Philosophale , aussi inutilement que le Duc d'Orléans employa des sommes considerables pour parvenir au même but.

Les ennemis des Chymistes ne manquent pas de se prévaloir de ces faits historiques , dont l'authenticité n'est point mise en doute. Ils disent que tous ceux qui ont prétendu avoir le secret de faire de l'or , étoient des fourbes & des imposteurs , qu'on doit d'autant moins croire sur leur parole , que l'on voit évidemment , pour peu qu'on veuille approfondir les choses , que tout ce qu'on a débité sur le sujet de ceux qu'on prétendoit avoir fait de l'or , est absolument faux. Ils ajoutent que pour être

226 LETTRES CABALISTIQUES,

convaincu de la ridicule vanité des Chymistes, il n'y a qu'à faire réflexion à la déclaration des Freres de la Rose-Croix, qui en 1615. promettoient plus d'or aux Puissances, que le Roi d'Espagne n'en pouvoit jamais recevoir des deux Indes, & qui se vantoient d'avoir des trésors inépuisables. Toutes ces belles esperances se sont en allées en fumée.

Les Adversaires de la Philosophie transmutatoire prétendent que l'avarice, qui de tout tems a regné dans l'esprit des hommes, & leur a fait entreprendre les choses les plus difficiles, a jetté les Chymistes dans un labyrinthe dont ils ne sortiront jamais, & que leurs fatigues, leurs veilles, leurs chagrins, & sur-tout leurs dépenses, les font tomber en un espece de mélancolie qui tient du fanatisme. Ils disent qu'ils sont si prévenus en faveur de leur opinion chimérique, qu'ils regardent les Savans qui ne sont pas de leur sentiment, comme des profanes à qui Dieu a à peine accordé le sens commun, & qu'ils se donnent à eux-mêmes le nom de véritables Philosophes, ou de Philosophes par excellence, se couronnant par leurs propres mains, & s'accordant les louanges qu'on leur refuse avec juste raison.

Quelques Ecrivains, sage & savant

Abukibak , sont encore plus outrés dans leurs reproches. Ils tranchent toutes les difficultés qu'on peut leur opposer , & disent hardiment que tous les Chymistes qui se vantent de savoir faire l'or , sont des fripons qui abusent de la croyance des gens qui sont assez imbécilles pour les écouter. Un fameux Physicien a découvert , ou du moins a cru découvrir les différentes manieres dont les vieux Chymistes abusent les nouveaux. » Ces » Philosophes , dit-il (1) , prétendent » que leur poudre de projection est » une semence de l'or , laquelle a la ver- » tu de l'augmenter quand on y en mêle » quelque petite quantité , & pour en » faire l'épreuve , ils mettent de l'or en » fusion par le feu , puis ils y jettent un » peu de leur poudre , ils remuent la » matiere avec une baguette de fer ou » d'autre metal , puis ils jettent l'or dans » une lingottiere , il se trouve augmen- » té considérablement. D'abord cette » experience surprend , & les assistans » crient *Miracle* ! On leur demande à » acheter de la poudre de projection : » il ne faut pas demander s'ils la font » bien payer. L'acheteur croit avoir » trouvé la pie au nid , il court chez

(1) Cours de Chymie , contenant la Maniere de faire les Opérations qui sont en usage dans la Médecine , &c. par Nicolas Lemerî , pag. 63.

230 LETTRES CABALISTIQUES ;

» demeurées dans leur première forme.
» Ils concluent de là que la transmutation des métaux est possible , puisque
» le mercure du cinnabre a été réduit
» en argent , quoique l'argent soit resté
» comme il étoit auparavant. Cette expérience est surprenante , & l'on ne
» peut pas voir les mêmes morceaux
» de cinnabre qu'on avoit vû mettre
» dans le creuset , changés de mercure
» en pur argent , qu'on ait bien de la
» peine à croire qu'il s'est fait une augmentation de ce dernier métal , &
» même plusieurs tiennent qu'on n'en
» peut douter. On demeure dans cette
» erreur , jusqu'à ce qu'on ait la curiosité d'examiner les grenailles d'argent ,
» & alors on commence à se désabuser ;
» car on les trouve fort légères ; & si
» on les presse entre les mains , elles
» sont écrasées presque aussi facilement
» que des pellicules. On cesse de croire
» l'augmentation , quand on pèse les
» peaux des grenailles avec les cloux ;
» car le tout ne pèse pas plus que les
» grenailles d'argent pesoient avant
» qu'on les eût mises dans le creuset.
» Enfin il faut de nécessité que le mercure se soit amalgamé avec l'argent ,
» qu'il ait charrié cet argent dans les
» morceaux de cinnabre , & qu'ensuite
» s'étant dissipé par le feu , il ait laissé
» l'argent seul. «

L E T T R E X I X. 231

Si je ne savois pas , sage & savant Abukibak , qu'il existe réellement des Artistes , à qui le talent de faire de l'or a été accordé par le Ciel , si même tu ne m'avois pas assuré plusieurs fois que rien n'étoit si facile aux véritables Philosophes , que de mettre en exécution les secrets de la pierre philosophale , je penserois que toutes les Histoires qu'on a écrites de ceux qu'on disoit faire de l'or , n'ont eu d'autre fondement que des fourberies ; semblables à celles que rapporte l'Auteur dont je viens de parler. Car enfin , plus je m'applique à l'étude de l'Art , & plus je crains de ne pouvoir parvenir à son but. Je m'aperçois que nous avons si peu de connoissance de la composition naturelle des mixtes , qu'il est presque impossible que nous puissions exécuter des secrets que la nature nous a voulu cacher. Les mines d'or & d'argent sont entourées d'eaux , & sans doute que les eaux entraînent des lieux d'où elles viennent , des particules salines , qui passant & coulant à travers des terres d'une composition particulière , se congelent & se corporifient. Or il est impossible , ou du moins on le doit regarder comme tel , de pouvoir imiter les différens pores de ces terres particulières qui servent à la formation des métaux. Quel

232 LETTRES CABALISTIQUES,
est l'homme, qui ose se flatter de con-
noître parfaitement la nature des sels
qui sont entraînés & charriés par les
eaux minérales, & qui puisse pénétrer
la disposition des matrices, ou des ter-
res dans lesquelles ces mêmes sels vien-
nent à se congeler?

Ce sont-là les secrets que la Divinité
semble avoir voulu cacher aux foibles
mortels, & il paroît que ce n'est pas
sans raison qu'on reproche aux Chymis-
tes d'être bien prévenus, puisqu'ils pré-
tendent par des feux artificiels venir à
bout d'imiter parfaitement la nature, &
de cuire & convertir en or les matieres
métalliques.

Je fais, sage & savant Abukibak,
que les Sages prétendent que la semen-
ce de l'or est répandue par-tout, & que
semblable à l'ame du monde, elle est
dans tous les differens élémens, &
abonde pour ainsi dire dans cet esprit
universel. Ainsi comme la rosée, la man-
ne, le miel, sont empreints de cet es-
prit qui nourrit, alimente, subsente,
fait croître tous les végétaux, on
peut extraire de l'or de toutes ces diffe-
rentes substances.

Lorsque tu me révelas ce mystere,
sage & savant Abukibak, je crus qu'on
ne pouvoit rien dire qui pût en détruire
la vérité; mais j'ai trouvé du depuis
qu'on

L E T T R E X I X. 111

qu'on oppoſoit des raiſons très-ſortes à cette *extraction de ſemence*. On ſoutient que quoiqu'il ſoit vrai que l'eſprit uni-verſel contienne un acide qui ſert à la production de l'or, les eaux acides & les ſels qui les forment, provenant de cet eſprit uni-verſel, on ne peut cepen-dant nommer cet acide *une ſemence*. Car quelle preuve a-t'on qu'elle ſoit plus particulièrement celle de l'or, que de tous les autres métaux? Quelle eſt l'expérience, la connoiſſance, la ſcien-ce, la Divinité enfin, qui a révéſé aux Alchymiſtes que l'eſprit uni-verſel con-tient en lui beaucoup plus de ſemence d'or, que de ſemence des autres miné-raux, des plantes, des animaux & de toutes les différentes choſes qu'il vi-vifie.

Voilà, ſage & ſavant Abukibak, des objections qui me paroiffent aſſez for-tes. Je te ſerois obligé de vouloir bien me communiquer le jugement que tu en portes. Diſſipe mes doutes, & raffermis-moi dans mes eſperances. Il eſt des momens, où malgré la réſolution que j'ai priſe d'atteindre à la perfection de l'Art, je me ſens entièrement découragé. Je crains d'éprouver la vérité de la définition de l'Alchymie. Les ennemis de cette Science diſent que *c'eſt un Art*

234 LETTRES CABALISTIQUES ;

*sans Art , dont le commencement est de
mentir , le milieu de travailler , & la fin
de mendier. »* Penote , dit un habile

» *Physicien , mourut âgé de quatre-*

» *vingt-dix-huit ans à l'Hôpital d'Yver-*

» *dun en Suisse , & il dit à la fin de sa*

» *vie , qu'il avoit passée à la recherche*

» *du prétendu grand-Oeuvre , que s'il*

» *avoit quelque ennemi puissant qu'il*

» *n'osât attaquer ouvertement , il lui*

» *conseilleroit de s'adonner tout entier*

» *à l'étude & à la pratique de l'Alchy-*

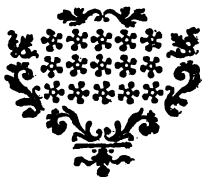
» *mie. » Cette Histoire est bien capa-*

ble de faire faire de sérieuses réflexions.

Je te salue , sage & savant Abuki-

bak. Rassures-moi , je te prie , & dissipe

tes ma crainte.



L E T T R E X X.

*Le Silphe Oromafis, au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE voulus avoir , il y a quelques jours ,
sage & savant Abukibak , le plaisir
d'examiner les différentes cérémonies
que les hommes observent lorsqu'ils se
marient. Je descendis sur la terre , je
volai vers les Indes , & je m'arrêtai sur
la Ville de Siam.

Je vis d'abord une troupe de gens ,
qui paroissent fort intrigués de savoir
quel seroit le sort d'un jeune garçon &
d'une fille qu'on vouloit unir ensemble.
Après avoir fait plusieurs grimaces ri-
dicules pour obtenir les faveurs & les
graces de la Divinité , ces mêmes gens
allèrent consulter un Devin , pour savoir
de lui si le mariage seroit heureux , &
si la paix & l'abondance regneroit
dans le ménage. Le prétendu Pro-
phète n'avoit garde d'annoncer des pré-
dictions désagréables , elles auroient
été beaucoup moins payées que des
heureuses. Je m'apperçus aisément que
les Devins Indiens n'étoient ni moins

246 LETTRES CABALISTIQUES,
fourbes, ni moins intéressés que les Européens.

Lorsque les parens des mariés crurent être certains des bontés du Ciel, le jeune homme fit présent à sa fiancée de quelques fruits & d'une petite boîte de Bethél. Il reçut ensuite la dot de son épouse, qu'on lui remit en présence des parens. Je ne vis dans cette assemblée ni Notaire, ni Moine, ni Prêtre, ni Juge, ni Magistrat. L'amour fut le Pontife qui forma le lien des jeunes époux, & la bonne-foi fut le contract qui en assura la durée. J'étois charmé de voir la simplicité que ces Peuples apportent dans leur mariage. Je commençois à croire que je trouverois enfin des Nations, qui connoitroient combien il feroit heureux pour le bien de la Société, qu'on bannît entièrement des actions civiles toutes les cérémonies bizarres qu'on a consacrées sous le voile de la Religion. J'applaudissois les Siamois avec d'autant plus de plaisir, que j'avois appris qu'il étoit défendu aux Talopins (1) d'assister aux mariages, sous quelque prétexte que ce fut. Cependant je m'apperçus bien-tôt que les hommes étoient à peu près les mêmes dans tous les pays, & que chez eux la

(1) Prêtres Siamois.

superstition ne perd jamais entierement ses droits.

Les Européens font plusieurs folies & plusieurs extravagances en se mariant, & les Siamois, après s'être mariés. C'est une coutume établie chez eux, que deux jours après la consommation du mariage, on va jetter de l'eau benite chez les nouveaux époux, & réciter des prieres en Langue *Bali*, qui chez les Indiens est l'équivalent du Latin chez les Catholiques - Romains. Lorsque je vis cette aspersiion, & que j'ouis ces prieres, dites dans un langage inconnu à ceux qui les prononcoient, je m'écriai d'abord : *Voilà la parfaite copie des mammeries Européennes. Il me semble de voir un Prêtre, après avoir mis un morceau de son habit sur deux personnes qui sont à genoux à ses pieds, balbutier quelques Oremus & faire une croix de la main sur leurs têtes.*

Ayant trouvé chez les Siamois des Cérémonies nuptiales aussi bizarres que celles des superstitieux Italiens, je passai chez les Chinois, & je voulus connoître si ce dernier Peuple, dont on vante tant la sagesse, seroit plus sage que les autres. Quel fut mon étonnement, lorsque je m'apperçus que les Nations qui passent pour les plus policées, sont ordinairement celles qui donnent dans les excès les plus ridicules !

238 LETTRES CABALISTIQUES,

Chez les Chinois , la célébration des nûces est précédée de trois jours de tristesse , pendant lesquels on s'abstient de toute sortes de plaisirs. Quel spectacle pour un Sage qui fait usage de la raison, que de voir des Nations entieres s'affliger pour le même sujet dont d'autres se réjouissent ! Les unes & les autres fondent également sur des prétextes plausibles leur conduite , & les differens mouvemens dont elles sont agitées.

Les Peuples qui se réjouissent à la veille du mariage de leurs enfans , disent qu'il est bien juste qu'ils prennent part au bonheur de ce qu'ils ont de plus cher , & qu'ils se ressentent du plaisir de l'esperance de se voir renaître une seconde fois en la personne de leurs petits-fils. Tous les Européens tiennent le même discours. L'on fait des fêtes chez eux avant & après le mariage. Il paroît qu'on ne peut désapprouver cet usage , & que celui des Chinois est aussi ridicule que déplacé. Cependant lorsqu'on examine leurs raisons , on trouve qu'elles sont beaucoup moins absurdes qu'on ne l'auroit cru. Ils disent qu'ils regardent le mariage des enfans comme une image de la mort de leurs parens , parce que dès ce moment les enfans semblent en quelque maniere leur succéder par avance. Le mariage d'un fils est un

LETTRE XX. 239

acte authentique que la nature signifie à un pere , pour le faire ressouvenir qu'une partie de ses jours se sont écoulés , & qu'on vient de nommer son successeur. Cela fait que les Chinois ne croient pas être plus obligés à se réjouir à la célébration des nûces de leurs enfans , qu'un vieux Prélat à la nomination d'un jeune Coadjuteur qu'on lui donne.

Je t'avouerai , sage & savant Abakibak , qu'entre la joye outrée des Européens , & la tristesse lugubre des Chinois , je voudrois que les hommes prissent un juste milieu ; qu'en considérant la satisfaction qu'il y a de voir multiplier leur famille , ils donnassent des marques de contentement lors de l'établissement de leurs enfans ; mais que leur gaieté fût modérée, non par la vaine crainte du souvenir d'une mort prochaine , mais par une juste appréhension des maux que le mariage entraîne quelquefois après lui , & dont leurs enfans feront peut-être un jour accablés.

Si les peres des familles faisoient en général d'aussi sages réflexions , je leur pardonnerois d'imiter l'usage des Chinois , & de s'affliger , non pas trois jours , mais trois mois avant la célébration des nûces de leurs fils. L'Histoire nous apprend qu'il y a eu des Peuples

240 LETTRES CABALISTIQUES ,
qui se lamentoient à la naissance de leurs
enfans , ils plaignoient les miseres où la
vie les alloit exposer. Je suis bien affu-
ré que celles , qu'entraîne quelquefois
le mariage avec lui , avoient bonne part
aux gémissemens de ces Peuples. Je ne
fais pas difficulté de dire , sage & sa-
vant Abukibak , que si les Chinois n'a-
voient aucun usage plus bizarre que ce-
lui de leur affliction , je n'hésiterois pas
de le préférer à celui de la joye immo-
dérée des Européens ; la folie des pre-
miers me paroît moins grande

Mais les Indiens ont plusieurs autres
coutumes si ridicules , que je suis éton-
né que des gens qui ont autant de gé-
nie que les Chinois , aient pû les inven-
ter , s'y soumettre , & les conserver (1).
Les filles sont dotées par ceux qui les
épousent. Une partie de la dot est payée
par l'époux futur , après la signature du
contract , & l'autre un peu avant la cé-
lébration du mariage. Outre cette dot ,
l'époux fait aux parens de l'épouse un
présent d'étoffes de soie , de fruits , de
vin , &c. Les deux époux ne se voyent
que lorsque le mariage , qui ne se trame
jamais que par des entremetteurs , est

(1) *Voyage autour du Monde , par le Gentil ,
cité par l'Auteur des Cérémonies & Coutumes Re-
ligieuses des Peuples Idolâtres , Tom. II. pag. 1.*

entierement conclu de part & d'autre ,
 & qu'il ne s'agit plus que de célébrer
 les nœces. Alors l'époux , après plu-
 sieurs cérémonies particulieres , offre à
 son beau-pere un canard sauvage , que
 des domestiques du beau-pere portent
 sur le champ à l'épouse , comme un
 nouveau gage de l'amour de son époux.
 Ensuite les deux parties sont conduites
 l'une à l'autre pour la premiere fois ;
 néanmoins un long voile dérobe encore
 aux yeux de l'époux la beauté ou la lai-
 deur de l'épouse. Ils se saluent l'un l'au-
 tre , & adorent à genoux le Ciel , la
 terre & les Esprits Puis se fait
 dans la maison du pere de l'épouse le
 repas nuptial. Elle leve alors son voile ,
 & salue son mari , qui l'examine
 d'un regard curieux. Elle attend en
 tremblant le résultat de cet examen , &
 cherche à lire dans les yeux de son mari
 si elle lui plaît ou non. Il la salue à son
 tour , puis ils se mettent à table tête-à-
 tête ; mais auparavant l'épouse fait qua-
 tre génuflexions devant son mari , le-
 quel en fait deux ensuite devant son
 épouse. Cependant le pere de l'époux
 donne dans un autre endroit de la mai-
 son un grand repas à ses parens & à ses
 amis. La mere de l'épouse en donne un
 autre en même-tems à ses parentes &

242 LETTRES CABALISTIQUES ;

aux femmes des amis de son mari. Après ces repas, l'époux & l'épouse sont conduits le soir dans leur appartement, sans que la mariée ait vû ce jour-là ni son beau-pere, ni sa belle-mere. Mais le lendemain elle les va saluer en grande cérémonie ; & ce jour-là ils donnent un repas, dont elle fait tous les honneurs. Elle sert sa belle-mere à table, & mange ses restes, pour montrer qu'elle n'est point étrangere, mais fille de la maison. L'usage ne souffre point qu'on donne des restes aux domestiques mêmes des étrangers qu'on invite.

N'est-il pas surprenant que des Peuples, qui ont travaillé si long-tems à établir des coutumes qui fussent utiles à la Société, n'ayent pas réfléchi combien celles qu'ils observent dans les Cérémonies nuptiales, sont préjudiciables à la Société ! Quel est donc l'aveuglement des hommes ! Il semble que plus ils veulent se rendre heureux, & plus ils inventent des usages bizarres qui ne peuvent les rendre qu'infortunés. N'est-il pas surprenant que les élèves, & même si on veut, les Disciples de ce fameux Confucius, s'unissent pour toujours à des femmes dont ils ne connoissent point la figure, dont ils ignorent les défauts, & du caractère desquelles

ils n'ont aucune connoissance ? Lorsque je fais réflexion à la conduite d'un Chinois , qui après avoir mené son épouse chez lui , attend l'instant où elle ôte son voile pour s'éclaircir de sa beauté ou de sa laideur , il me semble que je vois un jeune étourdi , qui après avoir troqué avec son camarade quelque bijou au jeu qu'on nomme *sans voir ni regret* , est fort surpris quelquefois qu'on lui ait donné un étui de corne en échange d'une tabatiere d'or. Que diroit-on d'un Négociant qui acheteroit toutes ses marchandises , sans daigner les examiner ? On le regarderoit comme un fou avec juste raison. Hé quoi ! Est-il permis qu'il se trouve des hommes assez insensés , pour apporter plus de précautions dans l'examen d'un ballot de laine ou de soie , que dans celui du caractère & de la figure d'une personne avec qui ils doivent passer leurs jours , & des qualités de laquelle dépend tout le bonheur de leur vie ?

On ne pourroit jamais se persuader que les Chinois eussent autant d'esprit qu'ils en ont , suivant des coutumes aussi absurdes , si l'on ne voyoit chez les Européens des usages qui approchent assez de ceux des Indiens , & si l'on ne trouvoit à Paris l'équivalent des extra-

244 LETTRES CABALISTIQUES,
vagances qu'on apperçoit à Pekin. En France les maris ne reçoivent pas leurs femmes voilées : ils les voient le visage découvert lorsqu'ils vont à l'Eglise ; mais combien ne s'en trouve-t'il pas parmi eux , qui ne connoissoient non plus la physionomie & la figure de leurs futures épouses avant ce moment-là , que celle du Grand-Seigneur , ou du Sophi de Perse ? Les parens laissent leurs filles dans des Couvens , jusqu'à ce qu'ils trouvent le secret , moyennant une certaine somme , de s'en débarrasser. Quand ils rencontrent des acheteurs qui veulent bien s'en charger , ils les leur livrent aux pieds d'un Prêtre , ou plutôt aux pied d'un Notaire Ecclésiastique , qui en prononçant trois ou quatre paroles , & en faisant trois ou quatre gestes de la main , contraint & force deux personnes à se faire enrager mutuellement pendant le reste de leur vie , si par hazard ou par malheur , leurs humeurs ne sympathisent point.

N'ai-je pas raison de dire , sage & savant Abukibak , que l'on voit à Paris les mêmes extravagances qu'à Pekin ? Les cérémonies sont également bizarres ; l'on y regarde de même les femmes , comme des marchandises qu'on prend sur la bonne-foi du vendeur. En vérité

je ne puis revenir de mon étonnement, lorsque je fais réflexion à la conduite de la plus grande partie des hommes. Ils crient sans cesse contre leur sort, ils se plaignent de leur état, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour se rendre plus malheureux. Il semble qu'ils prennent plaisir à s'aveugler eux-mêmes, & à augmenter tous leurs maux. La raison qu'ils ont reçue du Ciel, est un présent qui leur devient inutile, ils n'en font aucun usage, pas même dans les choses les plus essentielles. Et ce qu'il y a de plus surprenant, ainsi que je te l'ai déjà dit, sage & savant Abukibak, c'est que les Peuples les plus polis & les plus spirituels donnent dans les plus grands travers, & qu'on trouve dans toutes les parties du monde, chez les Nations les plus civilisées, des coutumes qui heurtent directement le bon sens, le bien de la Société, & la tranquillité des Particuliers.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.



L E T T R E X X I .

*Le Silphe Oromafis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE passai il y a quelque tems en Hollande, sage & savant Abukibak , & à peine y fus-je descendu dans ce beau chemin qui conduit de la Haye à la Mer , & qui forme en même-tems une des plus magnifiques promenades du monde , que j'y vis arriver deux Aventuriers , traînés dans une chaise d'assez médiocre apparence , & suivi du Doyen de tous les valets de l'Univers. Les voyant parler avec beaucoup de feu & de vivacité , je fus curieux d'écouter leurs discours : je les suivis jusques dans un petit cabaret borgne de Scheveling , où ils rongerent quelques poissons secs , & burent quelques verres de brandevin. Dès les premiers mots qu'ils lâcherent , je compris aisément que c'étoient deux de ces misérables Auteurs , faits par la misere & par la folie , beaucoup plus que par la nature & par les Muses , & que la liberté de la presse , aussi bien que l'avi-

dité des Libraires , font si excessivement foisonner en Hollande.

Il faut avouer , dit l'un d'eux , que je suis bien malheureux. J'ai fait tout ce que j'ai pû pour que le Public goûtât mes Ouvrages , & je n'ai rien avancé. Mes Livres servent d'amusement dans les anti-chambres à tous les Laquais : leurs Maîtres ont été assez complaisans pour les acheter , mais non pas pour les lire. Il est vrai que je m'y étois pris de manière à attraper les plus fins : car lorsqu'on exposa en vente mes *Anecdotes Littéraires & Galantes* , on les débitoit comme si elles avoient été composées par l'Auteur des *Lettres Juives*. Cela leur donna de la vogue au commencement : mais elle ne dura que jusqu'à ce qu'un certain nombre de personnes , comme si elles se fussent donné le mot , dirent par-tout que mon Ouvrage étoit pitoyable , & le traitèrent de vraie rhapsodie. Les Faiseurs de chansons , l'Auteur des *Lettres Juives* (1) , les Journalistes (2) , m'accablèrent tout à la fois.

(1) Voyez l'*Épître Dédicatoire* & la *Préface* , du VI. Volume.

(2) La plupart de ces *Anecdotes* ne roulent que sur le compte des Moines & des Médecins , les premiers n'y entrant que pour des affaires de galanterie , & les autres , à l'exception d'un seul , n'y faisant qu'une assez sotte figure. Comme c'est le même Auteur qui a écrit les *Lettres* & les *Ré-*

248 LETTRES CABALISTIQUES,

Il faut que j'avoue que j'ai pensé devenir fou d'essuyer tant de nazardes. Je ne crois pas que jamais Auteur ait été aussi rudement berné : & depuis feu Contin, d'illustre mémoire, on n'a pas vu qu'aucun Ecrivain ait essuyé rien de pareil à ce qui m'est arrivé. Ce qui me fâche le plus, ce n'est pas que mes Ouvrages soient critiqués, c'est de ne pouvoir plus les vendre à l'avenir. Il faut dorénavant que je me résolve à mourir de faim, ou à me faire cocher d'un Fiacre : c'est l'unique espoir qui me reste.

Vous poussez les choses à l'extrême, répondit l'autre de ces hommes. Pourquoi vous abandonner au désespoir ? N'avez-vous pas encore la ressource de votre part des *Critiques des Lettres Juives* ? Elle va bien-tôt finir, repliqua le docteur Ecrivain. Le Public, le maudit Public, les méprise. Quoique le Libraire n'en tire que cent exemplaires, il seroit bientôt ruiné s'il continuoit. A peine en

ponses, qui sont toutes au nombre égal de dix-huit dans ce Volume, on y voit aussi le même esprit : le même goût & le même style ; & jamais homme, qui se répond à lui même, n'a pris moins de peine pour dépayser le Lecteur. C'est-là le jugement que les Auteurs de la Bibliothèque Raisonnée ont porté sur ce misérable ouvrage, dans leur Journal pour les Mois de Juillet, Août & Septembre de l'Année 1737. Tom. XIX. part. I. pag. 201.

vend-t'il une vingtaine. Or , vous voyez bien que je ne dois pas ~~les~~esperer qu'il en poursuive encore long-tems l'impres- sion ; il se repent assez de l'avoir entre- prise.

Ce que vous dites-là , reprit l'autre homme , me surprend. Vous croyez que nos *Critiques* vont bien-tôt finir ? Vous pensez , Maître Nicolas , que le Libraire est las de nous faire vivre ? Oui , mon pauvre Buscon , s'écria l'Auteur. Nous avons employé en vain tous nos talens & toute notre industrie. Il faudra bien-tôt que nous ne comptions plus pour vivre sur nos *Critiques*. Quoi ! dit Buscon , les injures que nous avons dites dans nos dernières Lettres , ne leur ont point donné de nouvelles forces ? Point du tout , repartit Nicolas , elles ont au contraire révolté le Public contre nous , & ce maudit Auteur des *Lettres Juives* a si bien su mettre les rieurs de son côté , qu'il est impossible de pouvoir décrier ses Ouvrages.

Mais comment , reprit Buscon , est-il permis que les gens de goût ne sentent pas les beautés qui sont répandues dans nos *Critiques* ? Peuvent-ils n'être pas enchantés de cette histoire qui nous a donné tant de peine à inventer , & qui est si vrai-semblable , où nous disons qu'un premier Président mena dans sa maison

250 LETTRES CABALISTIQUES,

un homme qui avoit eu dispute avec un Régent de College des Jésuites : qu'il ne put cependant le garantir d'une Lettre-de-Cachet , & qu'ayant fait sauver l'Abbé à Londres, on l'y assassina quinze jours après ? Bon ! répondit Maître Nicolas, on a traité tout cela de sottise. On dit qu'il est absurde de supposer qu'un Régent de College est plutôt cru qu'un premier Président. On se moque de ce prétendu Président , qui n'a point de nom. On dit que rien ne marque plus combien nous disons de choses ridicules & absurdes. L'on ajoute que nous accordons à un Jésuite assez de pouvoir pour rendre inutile le crédit du second Magistrat du Royaume , & pour faire assassiner un homme au milieu de Londres, tandis que dans dix de nos *Lettres* nous disons en termes exprès que *les Moines n'ont point de crédit , & qu'on peut se dispenser de l'examiner*. On se moque de ces contradictions ; & l'on prétend que pourvu que nous barbouillions du papier , nous ne nous embarrassons pas d'écrire les choses les plus impertinentes , au nombre desquelles on met ce que nous avons dit de Guignard. L'éloge que nous avons fait de ce Jésuite , pendu par arrêt du Parlement de Paris pour avoir conspiré contre la personne d'Henri IV. nous a fait grand tort.

Il a révolté tout le Public, qui a été indigné de notre hardiesse, & l'a traitée d'audace, de folie & d'impertinence.

Vous êtes seul coupable, répondit Buscon, du mal que nous cause cet éloge. Je voulois que nous gardassions le silence sur ce maudit Pendu. Hé! plutôt à Dieu que nous eussions laissé les morts en paix! Nous voilà bien avancés! Pour avoir eu le plaisir de louer un scélérat, nous serons obligés de mourir de faim. Je croyois, repartit Nicolas, que cet éloge seroit plaisir aux Réverends Pères Jésuites & à leurs partisans, surtout à ceux qui sont répandus en Hollande, & qu'ils ne manqueroient pas d'acheter nos *Critiques*. J'espérois par-là en augmenter le débit.

Ne vous avois-je pas dit, repliqua Buscon, que vous seriez trompé dans votre attente; que les Jésuites seroient fâchés de vos louanges déplacées, & qu'il ne faut jamais parler de corde dans la maison d'un pendu? Morbleu! Pensiez-vous que les gens que vous vouliez flatter, fussent des imbécilles, & qu'ils ne comprissent pas bien qu'en louant leur Collegue le Réverendissime Pere Guignard, vous ne faisiez que renouveler l'indignation que tous les honnêtes gens ont pour sa mémoire. Vous avez voulu suivre votre tête, & votre

252 LETTRES CABALISTIQUES ;
ventre en souffrira plus d'une fois. Ce qu'il y a de fâcheux en tout cela , c'est que le mien soit obligé d'essuyer le même sort , & que mon estomac soit plus ou moins débile , selon que vous faites plus ou moins de sottises. Ma foi mon cher Buscon , reprit Maître Nicolas , si mes bevues ont décrédité & rendu ridicules nos *Critiques* , les vôtres ont bien produit le même effet. Croyez-vous que ces quarante potences que vous avez voulu faire dresser pour y pendre les Avocats , nous aient fait grand bien ? Détrompez-vous. Tout le monde a crié fortement contre un arrêt qui lui a paru blesser les loix de l'honneur , de la bienfiance , de l'humanité , & de la liberté de toutes les Nations. Je fais , à n'en pas douter , que plusieurs personnes , en lisant la *Lettre* où vous aviez inséré cette impertinence , se sont récriées plusieurs fois : *Maudit Auteur de bibus , maussade Barbouilleur de papier , tu mériterois d'être où tu voudrois placer quarante honnêtes gens , qui n'ont été malheureux que pour avoir été trop attachés au bien de leur patrie !*

J'ai fait , répondit Buscon , la même faute que vous. Je voulois , en insultant les Avocats , flatter les Jésuites. J'espérois que par leur crédit nos *Critiques* auroient plus de cours. Pouvois-je pré-

voir que tout s'accorderoit à nous nuire. Cette diable d'histoire que vous êtes allé fourrer dans la *Lettre* d'un Jésuite qui fit assassiner un homme à Londres, a rendu inutiles tous nos projets. Au lieu de louer Guignard, vous eussiez bien mieux fait de ne point aller inventer un fait aussi ridicule que celui de ce prétendu assassinat. Vous avez voulu plaire à tout le monde, & tout le monde vous a regardé comme un extravagant : les honnêtes gens, parce que vous lotiez un criminel de Léze-Majesté divine & humaine ; & les Jésuites, parce qu'après les avoir insultés de la manière du monde la plus griève, en les comparant au vieil de la Montagne, & en les traitant d'assassins, d'imposteurs, d'ennemis irréconciliables, vous avez cru qu'ils oublieroient aisément des injures aussi fortes, en leur donnant des louanges ridicules. Par ma foi mon cher Maître Nicolas, vous avez fait d'étranges beivûes. Si nos *Critiques* sont huées, sifflées, méprisées, baffouées, n'en accusez que vous. La faute que j'ai faite, en condamnant quarante honnêtes gens à être pendus, n'étoit point irréparable, si vous eussiez ménagé les Molinistes outrés. Ils pensent ainsi que moi, & je ne doute pas qu'ils n'eussent approuvé ma décision, s'ils n'avoient point été

254 LETTRES CABALISTIQUES ,
piqués contre nos *Critiques*. Mais comment voulez-vous qu'un Ouvrage ait du cours , lorsque tout le monde se trouve intéressé à la décrier ?

Je conviens de ce que vous dites , répliqua Maître Nicolas , & je reconnois que j'ai tort. Mais par quel enchantement ce maudit Auteur des *Lettres Juives* a-t'il trouvé le secret de donner tant de cours à ses Ouvrages ? Il n'épargne personne : Jansénistes , Molinistes , Jésuites , Protestans , Ministres , Moines , Gens d'affaires , Petits-mâtres , Coquettes , Prélats , tout lui est égal. Voulez-vous que je vous parle sincèrement ? répondit Buscon. L'Auteur des *Lettres Juives* a suivi une maxime toute différente de la nôtre. Il blâme le faux & le mauvais par-tout où il l'apperçoit. Mais il loue aussi le bon & le beau par-tout où il le découvre. Une impartialité & une liberté hardie , qui regnent dans ses Ecrits , leur attirent l'estime des honnêtes gens. D'ailleurs , son style , sa façon de s'énoncer est bien différente de la nôtre. Nous nous ressentons toujours , mon cher Maître Nicolas , de notre premier métier. Vous écrivez en Vendeur d'Orvietan. Vous faites sur des niaiseries un ramas de réflexions inutiles , & quelquefois puériles. Il semble que vous louiez

les vertus de votre beaume , & que vous soyez sur vos anciens tréteaux. Ne croyez pas que je veuille vous faire de la peine , en vous parlant aussi sincèrement. Je me rends à moi-même autant de justice. Je sens parfaitement bien que si vous écrivez en Charlatan , les Ouvrages que je fais , paroissent composés par le fameux Aventurier Buscon , mon illustre prédécesseur , dont j'ai mérité de porter le nom , par la ressemblance qu'il y a entre sa vie & la mienne. Je nâquis , ainsi que lui , dans un petit Village , fils d'un simple Messager. Après que le Curé m'eut montré à lire , j'allai dans la ville la plus prochaine pour apprendre le Latin chez les Jésuites. Mon pere faisoit tout ce qu'il pouvoit pour me faire faire Prêtre : il dépensoit même plus qu'il ne devoit , pour me soutenir dans un état au-dessus de ma naissance. Bien loin de profiter utilement de ses bienfaits , je me livrai à la débauche , j'abandonnai mes Maîtres , & je suivis une troupe de Bohémiens. Je la quittai pour m'engager dans un Régiment d'Infanterie , duquel je désertai bien-tôt. Je courus ensuite dans les pays étrangers. Je pris un nom supposé : je me dis tantôt Baron , tantôt Comte , tantôt Marquis , suivant que la fantaisie m'en prenoit. Je vécus

256 LETTRES CABALISTIQUES,
de ce que put me fournir mon industrie. J'eus le bonheur de faire connoissance avec vous. Une heureuse sympathie lia bien-tôt nos cœurs. Je devins Auteur dans le même tems que vous vous avisâtes de l'être. Vous publiâtes vos *Anecdotes*, que vous disiez être un ramas de vos aventures. Je donnai, comme Baron (1), de prétendus *Mémoires de ma Vie*. Mes Ouvrages ont eu le même sort que les vôtres, & la fortune sans doute veut que nous reprenions notre premier métier, que je redevienne Bohémien, & que vous vous refassiez Vendeur d'Orvietan.

J'aimerois mieux, mon cher Buscon, répondit Maître Nicolas, me jeter dans la rivière, que de remonter sur mes maudits tréteaux. Quoi! après m'être vu honoré du grade de Médecin, après avoir été regardé comme un Docteur d'importance, je serois obligé d'aller encore m'égosiller à crier: *Allons, Messieurs, encore un paquet. A cinq sols, à cinq sols. Ce n'est pas cher en vérité. Mon baume est excellent. Son Altesse en a acheté, tout le Chapitre s'en est pourvu, toute la Ville s'en est fournie, & tous en sont contents, très-contents, plus que con-*

(1) Ce sont les Mémoires du Baron de Pui-neuf. Ce prétendu Baron étoit le fils d'un Muletier.

LETTRE XXI. 257

rens. Comment je serois encore forcé de débiter gravement au coin de toutes les rues ces ridicules phrases ? Ah ! je frémis en les prononçant. Non, non : mourons cher ami. Il vaut mieux mourir , & sauver ma gloire.

Je trouve assez étrange , répliqua Buscon , que vous ayez pris une si mortelle aversion pour votre ancienne profession. Entre nous soit dit , elle étoit pour vous plus lucrative , que celle que vous exercez aujourd'hui : car , il y a bien peu de gens qui veuillent vous faire appeller lorsqu'ils sont malades. Vous êtes un vrai Médecin *ad honores*. Ma foi , si j'étois à votre place , j'aimerois mieux un peu moins de gloire , & un peu plus de profit. Mais vous auriez dû prévoir ce qui vous arrive , & puisque vous vouliez continuer votre profession de Médecin , vous ne deviez point vous aller fourrer dans la cervelle de composer des Livres. Je suis assuré que les *Journalistes* & l'Auteur des *Lettres Juives* vous auroient laissé tuer en paix autant de gens que vous auriez voulu. Ils ne vous avoient jamais fait aucun reproche sur ceux que vous avez expédiés assez promptement. Ah ! s'écria douloureusement Maître Nicolas , si j'avois prévu ce qui est arrivé. . . Mais je me flattois La vanité d'être re-

260 LETTRES CABALISTIQUES,
*particuliere ne soit venu à bout de faire de
l'or, ou que quelqu'un ne trouve le moyen
d'en faire dans la suite (1).* Ces paroles
auroient dû te faire appercevoir com-
bien peu sont fondés dans leur senti-
ment ceux qui combattent la recherche
de la pierre Philosophale, puisqu'ils nient
la possibilité d'une chose, de l'existence
de laquelle ils conviennent. Je ne pense
pas qu'on puisse voir rien de plus absurde,
ni de plus contraire à la justesse du rai-
sonnement qu'une pareille conduite.

Continue donc, mon cher ben Kiber,
des études aussi agréables qu'utiles, &
sois assuré que je t'assisterai toujours de
mes avis & de mes conseils. Jusques ici
tu as agi très-prudemment en suivant les
préceptes du Roi Geber, & du sage
Raimond Lule, mais tu dois sur-tout
méditer sur ce passage d'Hermès, où
tout le grand secret est entièrement con-
tenu. *La terre, dit-il, est sa nourriture, &
il aura une force parfaite, si l'on peut
venir à bout de le réduire lui-même en
terre. Sépare donc la terre du feu, & la
matiere subtile de la crasse & de l'épaisse;
car c'est avec plaisir qu'elle s'élève de la*

(1) Cours de Chymie, contenant la maniere
de faire les Opérations qui sont en usage dans la
Médecine, par une méthode facile, par Nicolas
Lemery, pag. 66.

L E T T R E X X I I . 263

*Sphere terrestre à la céleste , & qu'elle re-
descend ensuite de cette première , & reçoit
ainsi une force qui lui est communiquée par
les influences inférieurs & supérieurs (1).
A ces utiles préceptes d'Hermès je joindrai ce que dit Raimond Lule dans son
dernier Testament , en parlant de la
matiere des Philosophes. Dans le centre ,
écrit-il , de toutes les choses il est une cer-
taine terre vierge (2). Prends garde , stu-
dieux ben Kiber , que c'est cette espece
de terre vierge , de laquelle il faut ex-
traire la divine poudre de projection ,
en séparant , comme ledit Hermès , la
matiere subtile de l'épaisse. Lorsqu'on est
venu à bout de cette première opéra-
tion , on a bien-tôt conduit la grande
œuvre à sa fin : il ne reste plus qu'à faire
pénétrer ce metal parfait dans le sein de sa
mere (3) , afin qu'il acquiere une en-
tiere perfection , & qu'il la communique*

(1) *Nutrix ejus terra est , vis ejus integra est si
versa fuerit in terram. Separabis terram ab igne , sub-
tile à spisso. Suaviter cum magno ingenio ascendis a
terra in cælum , iterumque descendis in terram , & re-
cipis vim superiorum & inferiorum. Hermes in Tabul.
pag. 107.*

(2) *In centro omnium rerum inest quædam terra
virgo. Raimond Lul. apud de Planis , Philos.
Transm. pag. 45.*

(3) *Oportet ut metallum intret in utero matris ex
quâ factum fuit , ut ibi novam naturam priori per-
fectiorem accipiat , quod totum est secretum nostrum ,*

262 LETTRES CABALISTIQUES ,
aux autres parties avec lesquelles il s'in-
corpore ; en sorte qu'il les régénere de
nouveau.

Tâchez donc , studieux ben Kiber ,
d'extraire avec soin cette terre vierge ,
que vous trouverez dans le cinquieme
élément , connu aux Alchymistes , &
qui est composé des autres quatre élé-
mens ; car sans elle ce seroit en vain que
vous espereriez de parvenir à votre but.
Plusieurs , dit un savant Philosophe Al-
chymiste , ont tâché de réduire de l'or en
liqueur , & d'en extraire un esprit , non-
seulement propre à guerir toutes les
maladies humaines , mais encore à dis-
soudre & à changer les métaux , en le
mettant en mouvement & en action par
le moyen de l'eau forte , de l'eau régale ,
des esprits de sel , & des huiles de tar-
tre. C'est en vain qu'ils ont travaillé ,
parce que toute ces dissolutions ne sont
point naturelles , & que les dissolvans
de cette nature ne conviennent point
aux métaux , mais au sel ; en sorte que
l'or & les autres minéraux se vitrifient ,
perdent leur forme & se détruisent en-
tierement. Ainsi , il est impossible que
par des opérations aussi vicieuses on
puisse jamais parvenir à la perfection de

*Et hoc Regeneratio vocatur. Magni. Philosophi
Arcani Revelator , sive , prætioussimi Arcani Ar-
canorum & Philosophorum Magisterii verissima
a Revelatio , pag. 32.*

l'œuvre. Or, quoique les Philosophes disent qu'il faut donner une nouvelle forme aux métaux, ils n'entendent point cependant par les termes de destruction & de privation de la forme une destruction totale de l'essence de ces métaux, parce qu'alors il s'ensuit une ruine totale de l'espece, & que les vrais Alcyhmistes connoissent parfaitement qu'il seroit impossible, si la forme métallique étoit entierement détruite, de pouvoir la rappeler. Il faut donc entendre par les termes de privation de forme, une espece de changement, ou plutôt d'ensevelissement de la premiere figure des métaux, qui leur en fait acquérir dans la suite une beaucoup plus parfaite; & cette espece de résurrection ne peut être opérée que par le moyen de la putréfaction (1).

(1) *Multi conati sunt conficere aurum, & in spiritum reducere, tam ad humanam naturam curandam, quam ad metalla, mediantibus aquis fortibus communibus, aquis regiis, spiritibus salis, oleis tartareis, & aliis diversis modis, dissolvenda; sed frustra laboraverunt, quia hæ dissolutiones non sunt naturales, nec dissolventia hujus nature sunt de specie metallica, sed potius de specie salium, in quibus aurum & alia metalla tandem totam formam amittunt & vitrificantur, & tandem omnino destruuntur, qua forma salium vitrificantium, natura metallica aliam formam sumit, & hoc fit secundum naturam dissolventium, & sic totum opus suum deperdunt: nam per hujusmodi operationes nunquam aurum & cætera metalla in spi-*

264 LETTRES CABALISTIQUES,

Tu vois studieux ben Kiber , que c'est avec peu de raison que les ennemis des Alchymistes prétendent que tous les Livres qu'on a écrits sur les matieres qui concernent la Philosophie transmutatoire , sont obscurs , inintelligibles , & ne contiennent que des visions chimeriques. Je ne pense pas qu'on puisse parler plus clairement & avec plus de justesse.

Après que ce même Auteur a prouvé clairement que ce n'est point dans la dissolution de l'or qu'il faut chercher la matiere des Philosophes , il apprend , ainsi que je t'ai déjà dit qu'Hermès , ce grand homme l'a écrit , qu'elle se trouve dans le cinquieme élément. Il ordonna donc aux Alchymistes d'avoir toujours trois choses présentes dans l'esprit, la matiere , la forme , & la privation de

ritum ad opus Philosophicum idoneum reducuntur, nec in primam materiam suam vertuntur. Licet enim Philosophi dicant metalla suâ formâ esse privanda ad aliam formam introducendam, hanc tamen destructionem seu privationem formæ Philosophi non intelligunt esse destructionem formæ essentialis metallorum, quia hoc modo fieret ruina totalis speciei, neque mutationem formæ metallicæ in formam alterius speciei dicere voluerunt; sed solum per istam privationem formæ sepelitionem tantummodo formæ metallicæ intellexerunt imperfectæ, ad aliam perfectiorem acquirendam, ut supra diximus, & hæc sepelitio formæ fit in revolutione ad principia, quæ sine putrefactione nullo modo fieri possent. Id. ibid. pag. 30.

cette

cette même forme (1). Il prescrit ensuite les moyens de parvenir à ce changement de figure & d'essence par le secours de la putréfaction. C'est par elle que se fait le renouvellement, & c'est ce qu'ont voulu dire les Philosophes, lorsqu'ils se sont servis des termes de Résoudre & Coaguler (2). C'est dans ces deux mots, que sont contenus tous les mystères de l'Art, les Philosophes ayant voulu les cacher sous plusieurs noms differens à

(1) *Tria apud te repeto, scilicet materia ex quatuor Elementis compositam, formam hujus compositionis, & privationem hujus formæ, quæ est resolutio compositi ad sua principia, & hoc est nostræ Artis initium, quo rite perpenso explicationem sententiæ Aristotelis invenies, & multorum aliorum cum ipso dicentium. Sciens Alchymista metalla transmutari non posse nisi in primam materiam reducantur. Id. ibid. pag. 21.*

(2) *Cum ergo in Solve & Coagula contineatur quidquid est Artis nostræ necessarium, mihi videtur non esse extra rem sensum aperire horum præstantissimorum verborum, & ascendere explorare, ad impediendum ne multi laborantes, qui sunt in tempestate nostri Oceani metallici, periclitentur & ob ignorantiam istorum verborum perdantur. Philosophi operationem variis nominibus vocarunt, ut celare: ut iis qui introitum non habent ad hoc divinum arcana, & ut id suis propriis alumnis aperirent, se ad hæc duo Verba acerberrimis inventis restrinxerunt, sub quibus non solum significaverunt totam operationem necessariam, sed etiam materiam quæ utendam docent, quæ materia est ignis & aqua, scilicet sulphur & mercurius, fixum & volatile, dissolvens & coagulans, solubile & coagulabile, agens & patiens. Id. ibid. pag. 26.*

266 LETTRES CABALISTIQUES ,
ceux qu'ils regardoient comme des profanes. Car , non-seulement sous les mots de *Résoudre & Coaguler* est compris toute l'opération de la putréfaction , mais encore la matière dont il faut se servir. C'est le feu & l'eau c'est-à-dire le soufre & le mercure du cinquième élément , le fixe ou le volatil , le dissoluble ou le coagulable , l'agent ou le patient , toutes ces expressions étant synonymes & signifiant la même chose.

Eloigne donc , cher ben Kiber , de ton esprit tous les soupçons que tu pourrois avoir sur la réalité de la transmutation des métaux , & sois certain qu'en suivant les préceptes des Sages , & en t'appliquant avec attention à l'étude de la *Science des Sciences* , tu parviendras enfin au but de tes desirs. Si tu veux connoître évidemment que tu ne cherches qu'à obtenir ce que Dieu a accordé à plusieurs personnes , écoute ce que dit le sage Cabaliste David de Planis-Campi (1). *Le grand Hermès , tant de fois appelé trois fois Grand par ses successeurs , eût-il eu tant de peine pour nous rendre possesseurs de cet Art , s'il ne l'eût reconnu honnête & vertueux ? Pithagore , surnommé de Plutarque l'Enchanteur ,*

(1) L'Ouverture de l'Ecole de Philosophie transmutatoire métallique , &c. par David de Planis-Campi , Pref. pag. 2. & 3.

L E T T R E X X I I . 267

*Veut-il enseigné publiquement, s'il n'est
été licite, honnête & vertueux, les ob-
scurcs sentences duquel, ou de ses disciples
nous avons encore aujourd'hui, sous le
titre de Turbe des Philosophes? D'ail-
leurs, Aristote, par la Lettre qu'il écrit
à Alexandre le Grand, nous fait voir
l'honnêteté de cet Art : puisqu'il s'adresse à un
grand Roi, tel que celui-là, à la recher-
che d'icelui. Davantage, qu'il soit licite
& honnête, David Salomon & Esdras
en rendent témoignage : le premier au
Pseaume XI. Les paroles de Dieu sont
paroles nettes, pures comme argent
examiné par le feu, & purgé de la ter-
re sept fois ; le second en *Eclésiastiques*,
Chap. XXXVIII. Le Tout-Puissant a
créé la Médecine de la terre, & l'hom-
me prudent ne la méprisera point, &
le troisieme, Livre IV. Chap. VIII.
Interroge la terre, & elle répondra
que Dieu donne beaucoup de terre pour
faire des pots ; mais il donnera un petit
de poudre pour faire de l'or.*

Après que des personnages d'une aus-
si grande sagesse que ces anciens Israéli-
tes, ont assuré la réalité de la pierre Phi-
losophale, n'est-il pas ridicule que cer-
tains esprits présomptueux qui se don-
nent le nom de *Physiciens* veuillent faire
passer l'Art des Chymistes pour une chi-
mere, qui conduit ordinairement ceux

268 LETTRES CABALISTIQUES,
qui la cherchent à l'Hôpital ? Et n'est-il pas encore plaissant que des gens, qui ne connoissent des opérations de la nature, que ce qu'ils en ont appris par quelques expériences, veuillent qu'on préfère leurs sentimens à ceux des Prophetes ? David & Esdras nous assurent de la réalité de la pierre Philosophale. Locke, Des-Cartes, Gassendi, Fontenelle en nieront la possibilité. Je demande pour lesquels de ces Auteurs un homme de bon sens doit opter. Il faut être fou, ou hérétique pour préférer l'opinion des hommes ordinaires à celles des hommes éclairés de l'Esprit de Dieu.

Mais, dit-on, on voit plusieurs Alchymistes qui meurent misérables, & qui reconnoissent trop tard pour leur malheur, qu'ils ont été la dupe de leur crédulité. Penote, qui avoit cultivé la Chymie pendant toute sa vie, mourut à l'Hôpital d'Yverdun en Suisse. N'est-il pas absurde de vouloir juger de l'utilité d'une science par les actions de quelques personnes qui ont travaillé vainement pour l'acquiescer ? Cela est aussi ridicule que si l'on disoit que l'éloquence est un Art impertinent & qui conduit à l'Hôpital, parce que Cottin prêchoit d'une manière risible, & que plus d'un mauvais Avocat est mort de misère. Ces gens-là n'étoient pas des Orateurs : ils en avoient.

seulement emprunté le nom. Les Chymistes, qui sont dans le cas de Penote, sont des Cotins dans l'étude de la Philosophie transmutatoire.

Il n'est aucune chose, quelque utile qu'elle soit, dont on ne puisse mal user. La morale même, si nécessaire à former les mœurs des hommes, peut devenir nuisible à quelques personnes qui abusent des règles les plus sages, & poussent les choses à l'excès, soit par ignorance, soit par un tempérament trop ardent.

Un homme, frappé des vertus des Philosophes anciens, résolut de les imiter, & de réunir dans lui toutes celles qu'ils avoient eues. Il abandonna sa maison, sa femme & ses enfans, pour aller habiter dans un tonneau, à l'exemple de Diogene. Il s'affligeoit de tous les malheurs publics & particuliers, ainsi qu'Héraclite. Il sermoit les gens qu'il rencontroit sur les grands chemins ou ailleurs, comme Bias. Chacun le regardoit comme Bias. Chacun le regardoit comme un fou; mais sa conduite, quelque bizarre qu'elle fût, n'ayant rien qui blessât la tranquillité publique, on le laissoit faire en paix toutes ses extravagances. Par malheur pour lui, il voulut imiter Socrate, & même le surpasser. Il crut qu'il devoit faire aux Saints une

270 LETTRES CABALISTIQUES,

guerre aussi cruelle , que celle que le Philosophe Grec avoit faite aux Dieux du Paganisme. Il commença par débiter des maximes , qui en Italie eussent senti beaucoup le fagot. Des discours , il passa ensuite aux actions. Un jour il sauta sur un Prêtre qui promenoit dans les rues un petit Saint de bronze , très-joli , & fort bien doré. Il le lui arracha des mains , lui en donna un coup qui lui cassa deux dents , & fit des prouesses avec ce Saint , comparables à celles qu'exécuta Samson armé de la machoire d'un âne. Il mit en fuite la procession. Cependant les modernes Philistins , s'étant un peu rassurés , revinrent à la charge , saisirent le Philosophe , & le conduisirent en prison. Il n'en sortit que pour être conduit aux Petites-Maisons.

Je demande aux ennemis des Alchymistes ce qu'ils penseroient , si je tirois des raisons de cette histoire , pour en conclure que l'étude de la philosophie & de la morale conduit aux Petites-Maisons ?

Je te salue , studieux ben Kiber , & t'exhorte à continuer tes recherches.



L E T T R E XXIII.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

DEpuis plusieurs jours, sage & savant Abukibak, je suis dans un état qui ne me laisse plus assez de tranquillité pour m'appliquer à la recherche de la pierre philosophale. Mes fourneaux sont éteints, mes cornues, mes minéraux, mes récipiens, tout est en désordre & pêle-mêle, à peine me connois-je moi-même. Je suis devenu amoureux, & amoureux d'une beauté qui traite de folies & d'imaginations creuses tous les mystères de l'Art. Pendant quelque tems j'ai voulu résister à ma passion, j'ai fait ce que j'ai pû pour l'étouffer, je me suis dit cent fois quelle gloire m'attendoit, si je pouvois parvenir au but des sages Philosophes! Je me suis représenté qu'après m'être perfectionné dans les sciences & dans l'étude de la sagesse, je pourrois un jour avoir le bonheur de m'unir avec quelque belle Silphide. Toutes mes réflexions ont été inutiles, & la beauté terrestre l'a emporté sur l'espérance d'être heureux

272 LETTRES CABALISTIQUES ,
avec une aërienne. Lassé d'être sans cesse
occupé à combattre les mouvemens dont
j'étois agité , j'ai suivi mon inclination,
& je vais me marier dans peu à la-belle
Lucinde ; c'est ainsi qu'on appelle l'ai-
mable maîtresse qui m'a donné des fers,
Mais quel que soit mon esclavage , il
me paroît si doux , que je ne voudrois
point recouvrer la liberté , quand on me
l'offriroit.

Il faut d'ailleurs que je t'avoue , sage
& savant Abukibak , que je ne saurois
me persuader entièrement l'existence
des Peuples élémentaires. Dans ce dou-
te je suis bien aise d'aller au plus certain ,
& de n'attendre pas davantage pour
prendre une femme. Peut-être après
avoir passé ma jeunesse à souffler & à
attiser mes fourneaux , lorsque je pen-
serois que je vais bien-tôt être uni à quel-
que Silphide ou Salamandre , je recon-
noîtrois trop tard que toutes ces belles
dames n'ont jamais existé que dans les
cerveaux échauffés de quelques Caba-
listes. Ce qui me le persuaderoit , c'est
que je ne saurois comprendre pourquoi
Dieu a inspiré à tous les hommes un
amour naturel & inné pour les femmes,
s'il est vrai qu'il ait prétendu qu'ils ne
pussent les aimer légitimement , & qu'il
ait réprouvé les unions qu'ils contrac-
tent avec elles.

Ne semble-t'il pas qu'il est absurde de penser que Dieu pousse & incite les hommes à une chose, & qu'il n'agit de la sorte que pour leur faire commettre des crimes ? Prends garde, mon cher Abukibak, que les Cabalistes font Dieu auteur du Pêché, & qu'ils sont *archi-Jansénistes* sur l'article de leur défense d'épouser des femmes. Un grand homme, fameux Docteur, excellent Médecin, étoit bien éloigné d'adopter ce sentiment. Dieu, dit-il, a inspiré aux hommes une ardeur & un empressement violent pour la jouissance des femmes. Il a attaché à cette action un plaisir vif & séduisant, pour que l'indécence qui s'y rencontre, venant à les en dégoûter, la génération humaine ne pérît pas (1).

C'est-là, sage & savant Abukibak, un langage bien différent de celui des Cabalistes ; mais une chose qui te surprendras, & que je m'étonne que tu ignores, c'est qu'il s'en est trouvé parmi eux qui ont parlé de la même manière. Averroès, ce grand & illustre Cabaliste, ce Philosophe si éclairé, s'est expliqué

(1) Deus in animalibus in coitu admirabilem ac inseparabilem delectationem exhibuit : ne forte coitus abominationem destrueretur generatio ; per vim namque generativam species divino & immortalis esse participant in quantum possunt. Isaac, VI. Viatici, fol. XXI.

274 LETTRES CABALISTIQUES ;
 d'une façon aussi précise. La bonté Divine , dit-il , pour suppléer à la destruction des créatures , dont le même individu ne peut pas être toujours conservé , leur a accordé le moyen de se perpétuer , en multipliant leur espece. (1)

Voilà , sage & savant Abukibak , une décision bien précise. Dira-t'on qu'Averroès ne regardoit pas les hommes & les femmes comme une même espece ? Ce seroit-là une impertinence , qui ne mériteroit point de réponse , & qu'on réfuteroit aisément par l'autorité d'un autre Cabaliste , qui a pensé de la même façon qu'Averroès. C'est le savant Avicenne. Les femmes , dit-il , sont plus sensibles aux plaisirs de l'amour que les hommes. Elles en ressentent plus vivement les atteintes , parce que la nature a voulu , qu'ouvre leurs sensations particulières , elles participassent à celles des hommes (2). On peut les comparer à de belles fleurs que la rosée vivifie , nourrit & rafraîchit.

(1) *Sollicitudo divina , cum non potuerit facere secundum individuum animal permanere , miserta est , dando ei virtutem quâ posset permanere in specie.* Averroès , Tract. II. de Anima , Comment. XXXV.

(2) *Multiplacatur delectatio mulierum in coïtu super delectationem virorum , propterea que ipsa delectantur ex motu spermatis viri in ore matricis earum descendenti , & propter motum qui accidit matriçi , & propter frictionem.* Avicenna , XXI. Fen. Cap. II.

. . . L E T T R E X X I I I . 275

C'est de cette rosée que les Poëtes ont voulu parler , lorsqu'ils ont dit que Jupiter se métamorphosa en pluie d'or pour séduire Danaë. On deshonore le beau sexe , en expliquant le sens de cette fable du côté de l'avarice. On doit au contraire donner à l'amour de la rosée ce qu'on attribue à celui des richesses. Quelle apparence y a-t'il que Danaë , qui étoit renfermée dans une tour , se fût laissé séduire par l'appas de l'or ? A quoi serviroient tous les trésors du Pérou à une personne qui n'en sauroit faire usage ? Cette pluie , dont parlent les Poëtes , n'est appelée *pluie d'or* que par l'allusion qu'ils en ont faite avec la poudre de projection des Chymistes , dont quelques grains changent en métal précieux une masse considérable de cuivre ou de leton , & operent les mysteres de la pierre philosophale. Tout de même , cette rosée , dite *pluie d'or* par les Poëtes , vivifie , multiplie , conserve l'espèce humaine. Deux ou trois gouttes fussent pour produire les plus grands miracles , & font des effets aussi surprenans que les grains de la poudre de projection. Il y parut parce qu'il arriva à la belle Danaë , & je ne m'étonne pas , si lorsqu'elle eut connu toute la vertu de cette rosée , elle ouvrit les fenêtres de sa tour pour la laisser entrer en plus grande abondance.

276 LETTRES CABALISTIQUES ,

Puisqu'il est évident , sage & savant Abukibak , que Dieu a inspiré aux hommes le penchant qu'ils ont pour les femmes ; que les plus grands Philosophes , que plusieurs Cabalistes même , conviennent que nous sommes portés au mariage par une force secrète qui nous entraîne comme malgré nous , pourquoi irois-je tenter de violenter la nature , & pourquoi sous la vaine esperance d'une union imaginaire avec quelque Silphide , passerois-je mes jours à combattre sans cesse les mouvemens de mon cœur ? Je regarde les Cabalistes comme ces insensés qui se font Moines , & qui pensent qu'en s'habillant d'une maniere ridicule & en marmottant quelques Antiennes , ils trouveront le secret de se dépouiller de leurs passions. Que leur arrive-t'il ? Ils font toute leur vie la victime de leur folie , ils passent leurs jours dans une contrainte infinie , & il leur arrive ordinairement qu'après s'être bien tourmentés , ou qu'ils succombent à leur foiblesse , & perdent le fruit de tant de contraintes , ou qu'en mourant ils n'emportent que le frêle avantage d'avoir sçu supporter un esclavage , dont les peines surpassent celles des Forçats. La Divinité ne leur fait nul gré de leurs peines & de leurs soins. La plus petite vertu civile & utile au bien public lui

étoient plus agréable qu'une chasteté stérile , inutile à l'Etat , & pernicieuse au bien des Etats.

Si'il étoit vrai , sage Abukibak , que Dieu eût voulu que les hommes , pour se rendre plus dignes de sa miséricorde , méprisassent les femmes & fussent le mariage , auroit-il soumis à tant de maladies ceux qui les évitent ? Les maux auxquels ils sont sujets , ne sont-ils pas des preuves évidentes que dès ce monde il les punit de dédaigner les aimables compagnes qu'il leur a données ? Je ne sais si tu as jamais fait attention aux incommodités qui procèdent ordinairement d'une trop grande chasteté. Elles sont très-dangereuses & en fort grand nombre. » Si une trop grande continence , écrit un fameux Médecin (1),

(1) Si superfluitas aggregata in corpore ex spermate non egreditur per coitum , coarctatur in corpore , & generantur ex ea aggritudines. Male quidem est , quia coarctatione seminis generantur ex eo vapores maligni , qui ascendunt ad cor , & cerebrum , & stomachum , & corrumpunt sanitatem illorum membrorum , & generant aggritudinem ; & fortassis ex eo est aliquid simile veneno viperino , sicut accidit ei qui consuevit coitum , & dimittit eum longo tempore , ex debilitate appetitus cibi , & pigritia à motibus , à generatione humoris melancholici. Et fortasse corrumpitur & exsiccat ex eo quod est simile virtuti veneni , sicut illud quod accidit viduis ex suffocatione matricis , & multis virorum qui moriuntur ex eo subito. Hali Rodouan Tertio Tegni , Commentar. XXXI.

278 LETTRES CABALISTIQUES,

» empêche l'évacuation des humeurs ;
» elles s'arrêtent dans le corps , & y
» causent plusieurs maladies. Elles don-
» nent des vapeurs , elles occasionnent
» des maux de tête , des douleurs
» d'estomac , & des foibleesses de cœur.
» Elles affoiblissent tous les membres ,
» jettent le corps dans une espèce de
» langueur. Elles causent enfin autant
» de ravage qu'un venin subtil. Celui
» d'une vipere ne fait pas un plus grand
» mal ; car il arrive quelquefois à plu-
» sieurs , & sur-tout aux veufs & aux
» veuves, qu'ils meurent subitement par
» une trop grande réplétion , &c. »

En vérité, sage Abukibak, quelque respect que j'aye pour les sentimens des Cabalistes, je suis résolu de ne point me mettre dans le risque de mourir de mort subite. Je suis fort le serviteur des Silphides & des Salamandres ; mais en attendant qu'il plaise à ces Dames aériennes de se rendre visibles, s'il est vrai qu'il y en ait, je ne veux point attraper quelque mal d'estomac, quelque douleur de tête, ou quelque langueur dans mes membres. Il me semble toujours que je ne serai pas à tems d'arrêter les effets de ce venin aussi pernicieux que celui d'une vipere ; & si j'étois le maître, je finirois dès demain mon mariage avec la belle Lucinde. Lorsque j'aurai

LETTRE XXIII. 279

formé cet heureux lien, je croirai alors ma santé à l'abri de tous les maux, qu'il me semble voir fondre à chaque instant sur ma tête.

Ne te figures pas cependant, sage & savant Abukibak, qu'en prenant une femme, je tombe dans un autre excès, & que voulant éviter des maladies dangereuses, je m'en procure d'autres cent fois plus pernicieuses. Je n'ignore pas qu'il faut user de tous les biens avec modération, & que les plaisirs de l'hymen sont aussi nuisibles, lorsqu'ils sont poussés à l'extrême, & quand on les prend avec poids & mesure. Je suis bien éloigné de penser comme ce Moine, qui disoit que plus le jeu d'amour étoit réitéré, & plus il éclaircissoit la vûe. Un pareil discours ne peut trouver croyance que chez quelque Cordeliers à larges épau-les. Mais un Philosophe, un homme sage & retenu, profite de l'avis du grand Avicenne, qui dit en termes précis que l'ivrognerie & les caresses des gens mariés, trop souvent réitérées, sont très-nuisibles aux yeux (1). Je suis du sentiment de cet illustre Savant, & j'ai vu

(1) *Multiplicatio coitus est nocibilior res oculis, & similiter multiplicatio ebrietatis.* Avicenna III. Tossii, Cap. V.

280. LETTRES CABALISTIQUES,
 plus d'un Allemand à qui le vin avoit
 troublé la vûe , & plus d'un Turc qui
 ne se l'étoit pas éclaircie à badiner trop
 souvent dans son ferrail. Il faut , sage
 Abukibak, de la modération dans toutes
 les choses : je le fais ; & voulant éviter
 Caribde , je ne me jetterai point sur
 Scilla. Je suivrai donc exactement les
 maximes du grand Galien , qui nous
 apprend que les excès dans les plaisirs
 du mariage entraînent ordinairement
 après eux la goutte , & quelquefois des
 très mortelles (1).

A ces premières instructions ce grand
 Docteur en a joint d'autres ~~très~~ utiles,
 & qui sont sur tout très-nécessaires aux
 gens de Lettres. *Après le travail , dit-il , il faut boire & manger. Après avoir
 bu & mangé , il faut dormir. Après avoir
 dormi , il faut remplir les fonctions du
 mariage (2).* Horace , sans être Médecin , avoit pensé à peu près la même
 chose avant Galien. Il croyoit que la

(1) *Cœtus est fortis causa in generandâ podagrâ. Simus itaque hac in re temperati , ne podagras , & alias supra dictas incurramus infirmitates , aut mortem ipsam , sicut aliqui (quos novimus) interiire. Galenus , VI Aphorismorum , Commento XXX.*

(2) *Post labores sequi debent cibi & potus , deinde somni , postea vero veneris. Galen. II. de Regimine Sanitatis.*

bonne

bonne chere étoit essentielle à l'accomplissement des plaisirs de l'amour. Il faut pourtant que cette bonne chere ne soit point excessive, & qu'elle ne nous cause point une pesanteur & une réplétion capable de nous donner plusieurs maladies. Car selon un fameux Docteur, rien n'est si dangereux pour un homme marié, que de s'approcher de son épouse lorsqu'il est gris, ou qu'il a trop mangé. Cela est pour le moins aussi nuisible, que l'abstinence totale des plaisirs de l'hymen. Malheur, aux gens, qui, au lieu d'avoir bû outre mesure, y voudront s'avisier de travailler à faire des enfans ! Ils leur feront les oreilles larges & longues, le nez de travers, la bouche tortue, les yeux louches ; ils fabriqueront enfin des figures, telles qu'en feroit un Sculpteur ivre, qui pourroit à peine soutenir son marteau, & diriger son compas. Mais ils seront eux-mêmes punis très-sévèrement. Il leur viendra des douleurs dans les cuisses & dans les jambos, leur teint jaunira, ils seront opilés : l'asthme, l'hydropisie, un tremblement & une foiblesse dans les nerf, & cent autres maux les accableront (1) ; & il vaudroit

(1) Si cibo homo repletus, tunc potu, coitui utatur, debilitas fit corpori, enervatio nervis, dolor in genibus.

282 LETTRES CABALISTIQUES,

mieux pour eux qu'ils n'eussent jamais
 sçu qu'il y eût de femmes au Monde.

On peut dire, sage Abukibak, que
 les Médecins ont fait à quiconque ac-
 compliroit les fonctions du mariage
 après avoir trop bu, les mêmes mena-
 ces que le Grand-Prêtre de Thebes
 fait à Oedipe.

Aujourd'hui votre Arrêt vous sera prononcé,
 Tremblez *Bûveurs de Vin*, votre regne est passé :
 Une invisible main suspend sur votre tête,
 La mortelle, la toux, à fondre déjà prêtes,
 Bien-tôt, de tant de ~~maux~~ vous même épou-
 vanté,

Vous mandirez le lit où vous êtes monté (1).

Étant donc convaincu, sage Abuki-
 bak, des précautions qu'il faut prendre
 dans les caresses que je ferai à ma chère
 Lucinde, si je suis assez heureux pour
 pouvoir m'unir avec elle par des nœuds
 éternels, j'espère que je vivrai très-
 heureux ; & que profitant des conseils
 des grands Philosophes qui nous ont
 laissé des préceptes si utiles pour le ma-

*bns, aliarumque continuationem ac viscerum opilatio,
 generanturque exinde humores grossi, . . . calor na-
 turalis dissolvitur, tenebratur visus, oculi sunt concu-
 ti. Hali V. Theoricæ. Cap. XXXVI.*

(1) Oedipe, *Tragédie de Voltaire*, Acte III.
 Scène IV.

L E T T R E XXIII. 283

riage & pour la santé des gens mariés ; je jouirai d'une tranquillité parfaite.

Pardonne-moi , favant Abukibak , si je renonce entierement à l'esper d'épouser une Silphide. Outre que je suis très-incertain de l'existence des Peuples élémentaires , depuis que j'ai lu les Livres de certains Philosophes modernes , qui traitent toutes ces Dames aériennes comme des êtres chimériques , l'amour que j'ai pour Lucinde & la crainte des maux qui sont réservés à ceux qui méprisent les femmes , & qui m'ont entièrement déterminé à me marier. Je m'étonne même comment tu n'as pas toi-même pris ce parti ; car je ne doute point que la plupart des incommodités que tu as , ne soient les suites de ta trop grande chasteté. Le meilleur *Recipe* , que tu peux t'ordonner , seroit une prise de mariage avec quelque jeune beauté. Tu veux sans doute te conserver absolument pour quelque Silphide ; mais je crains bien qu'en attendant l'accomplissement de ce glorieux hymen , tes maladies n'augmentent considérablement.

Je te salue.

Fin du premier Volume.